

1^{re} Année N° 1.

Prix de l'abonnement : Fr. 80.— l'an.

15 Mai 1928.

Prix du numéro : Fr. 7.50.

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

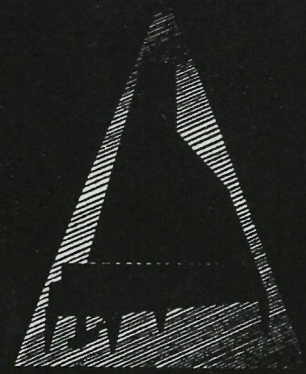
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



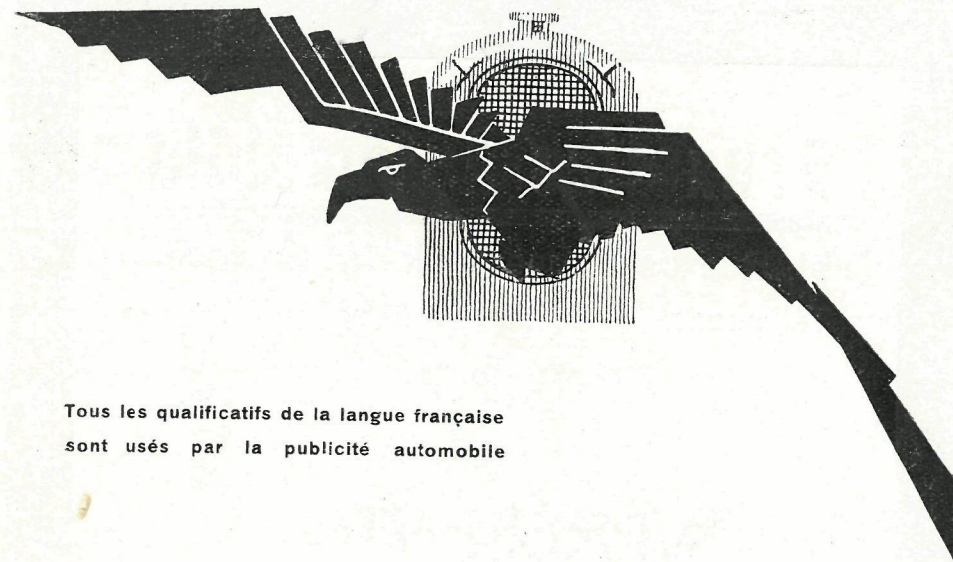
ÉDITIONS "VARIÉTÉS," - BRUXELLES

PLEYEL

FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE



Tous les qualificatifs de la langue française
sont usés par la publicité automobile

Ne lisez plus les voitures
ESSAYEZ - LES

et vous roulerez en

**CHENARD
ET
WALCKER**

ANDRÉ PISART

42, Boulevard de Waterloo,
31, Avenue Louise, 31

BRUXELLES



Bruxelles-Automobile

51, Rue de Schaerbeek, 51, Bruxelles
Téléphones : 111,35 - 111,36 - 111,46

PRÉSENTE

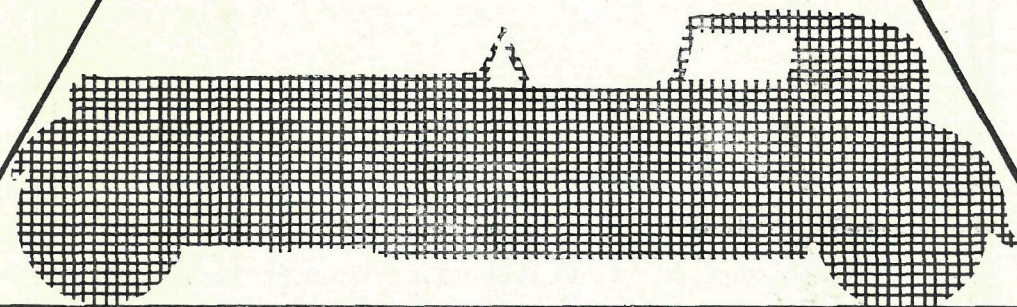
Rolls Royce

MARMON

CITROËN

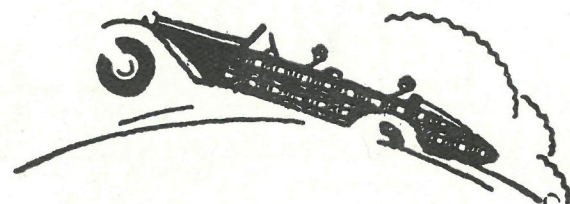
ANCIENS ETABLISSEMENTS D'ETEREN FRERES

SOCIÉTÉ ANONYME
CARROSSERIE DE GRAND LUXE -
FOURNISSEURS DE LA COUR



RUE DU MAIL 50 BRUXELLES

Jos. COUSIN & M. CARRON
 55, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 55
 Bruxelles Téléphone 331.57



V O I S I N
 6 CYLINDRES 14 & 24 CV

Amateurs
 de belles et bonnes voitures

VOUS DEVEZ ESSAYER LA

MOON

CONDUITE INTERIEURE
 5 PLACES
 DEPUIS
 56.600
 Frs.

G
 &
 8
 C
 Y
 L.

Publ. R. BALOT, BAUX

Les nouveaux modèles récemment arrivés de New-York
 représentent le maximum de la perfection

Agent général pour la Belgique et le Grand-Duché

MARCEL ROULEAU

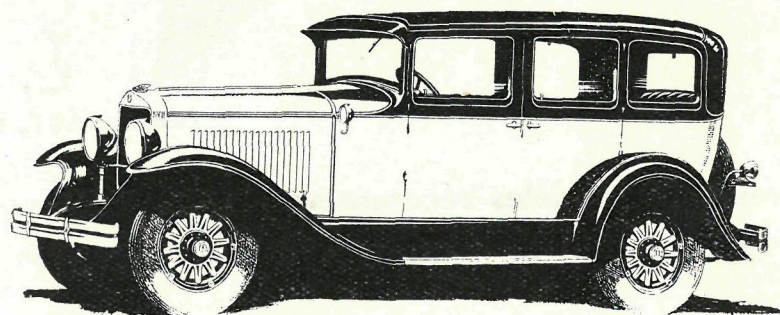
9, Boulevard de Waterloo (porte de Namur), Bruxelles
 Agence régionale : 82, Boulevard de la Sauvenière, Liège

GRAHAM PAIGE



8 CYLINDRES

6 CYLINDRES



Agence Générale :

36, RUE GALLAIT, 36 - BRUXELLES

Téléphone 541 63

NELSON



TAILOR
BRUXELLES

34 rue de Namur 34

Téléphone 159,78

BRUXELLES

11, RUE CRESPEL

TÉLÉPHONE 858,27

LUCILE VEBB



M O D E S

LES SOINS HYGIÉNIQUES DU VISAGE

Les soins de beauté bien compris, suivant les règles d'une bonne hygiène, conservent la finesse de la peau et la pureté du teint. Ils empêchent la naissance des rides et préviennent les autres désordres causés par les fatigues ou par l'âge. Ils gardent à l'épiderme toute sa fraîcheur; ils sont les secrets qui donnent au visage la vraie beauté, la beauté naturelle

LES PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUINETTE

répondent à tous les besoins de la femme élégante et soucieuse de sa beauté

LAVAGE ET MASSAGE DU VISAGE

Le sel, le Cold cream, la crème anti-rides, la cire, la crème jaune
la crème sport MARQUINETTE

GRAND NETTOYAGE ANTISEPTIQUE DU VISAGE

La lampe à fumigations (vapeur et essence balsamique MARQUINETTE)

POUR LES PEAUX NEUTRES

Le Tonic MARQUINETTE, la Lotion n° 1 et la crème n° 1 MARQUINETTE

POUR LES PEAUX SÈCHES

La Cire antiseptique MARQUINETTE, la Lotion n° 1 et la
Crème n° 131, la crème jaune MARQUINETTE

POUR LES PEAUX GRASSES

La Crème orientale MARQUINETTE, la Crème n° 2, l'eau blanche MARQUINETTE

CONTRE LES POINTS NOIRS

La Fécule MARQUINETTE, la Lotion n° 1, la Crème n° 2 et la Crème jaune MARQUINETTE

POUR LE SOIR ET LE THÉÂTRE

La Crème émail, le Fond de teint, le Lait de beauté MARQUINETTE

POUR LES MAINS ET LES ONGLES

La Pâte n° 54, le Blanc mystère MARQUINETTE

La Vaseline, la Rosée, le Brillant MARQUINETTE

POUR LA BOUCHE ET LES DENTS

L'Eau dentifrice MARQUINETTE, le Baume MARQUINETTE

POUR LA GORGE ET LES SEINS

La Lotion tonifiante MARQUINETTE n° 61, la Crème fortifiante MARQUINETTE n° 65

POUR LA CHEVELURE

La pommade à la melle de bœuf, la lotion capillaire MARQUINETTE

La Lotion flou MARQUINETTE, la Lotion bleue MARQUINETTE

Se vendent chez les coiffeurs, manucures et masseuses ayant une clientèle élégante.

*La brochure MARQUINETTE
donne des explications détaillées pour chaque traitement*

LABORATOIRE : 95, RUE DE NAMUR, BRUXELLES

BREVETÉS DE S. M. LE ROI DES BELGES

Les perles, les brillants, les pierres précieuses de couleur constituent la forme nouvelle du capital. — Ce capital est impérissable et ne cesse de grandir à condition que l'on sache choisir son joaillier — Les joailliers C. Collard de Thuin et fils créent et exécutent eux-mêmes leurs modèles dans leurs ateliers. Ils achètent leurs matières premières aux sources directes, sans passer par les intermédiaires. Grâce à cela, leurs collections de bijoux sont admirablement variées, composées avec le meilleur goût, et d'un caractère parfaitement contemporain. Grâce à cela aussi, leurs prix sont incomparables. Les importantes transactions de cette maison de premier ordre lui permettent de se contenter d'un bénéfice réduit en vendant, à qualité égale, meilleur marché que partout ailleurs.

x

[illegible]

LE PETIT MAGASIN

LE PREMIER SPÉCIALISTE DU BAS ET DE LA CHAUSSETTE

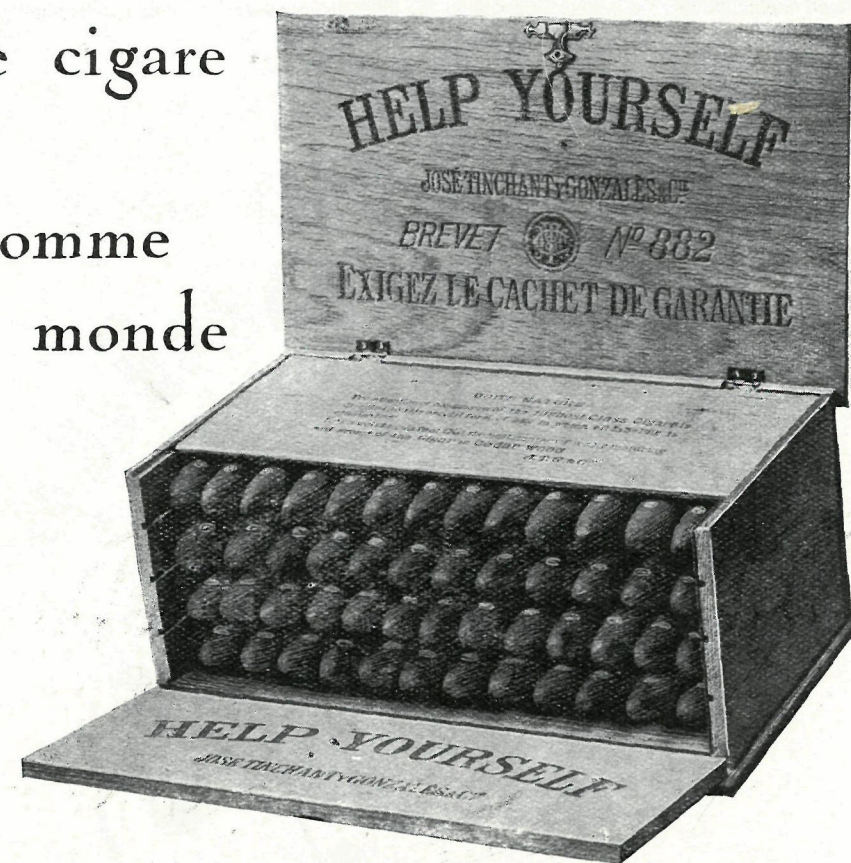
Maison Jean

63 avenue Louise 63
Bruxelles
Téléphone 265.47



Ses coiffures
Ses postiches d'art
Ses produits Alix

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHÉ

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

un disque
un phono

COLUMBIA



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

Directeur : P.-G. van Hecke

Secrétaire : Paul Nayaert

1^{re} Année — N° 1

15 Mai 1928

SOMMAIRE

Henri Vandeputte *Notre œil puéril*
Franz Hellens *Rouge et blanc*
Paul Van Ostayen *Chant des montagnards*
— *Le fil d'Ariane*
Odilon-Jean Périer ... *Vous êtes condamné à mort (fragment)*
Denis Marion *Puissance du cinéma*
Hubert Dubois *La statue du commandeur*

Albert Valentin *Aux soleils de minuit (I)*
Paul Fierens *Des rues et des carrefours*

VARIETES

Poésie enfantine et poésie d'enfants. — Vies romancées. — Le père Dumas. père. — « Comme avant, mieux qu'avant » de Pirandello. — Le Cinéma. — Chronique des disques. — Est-ce que la mode change? — Cocktails et mixtures. — La Argentina. — La perfection de Gustave de Smet. — Stravinsky à Bruxelles. — Le goût d'Apollinaire pour le baroque. — Ibsen et l'attitude littéraire du suicide. — Etc., etc...

Nombreux dessins et reproductions
(Copyright by Variétés.)

Le dessin reproduit sur la couverture est de René Guiette

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique : 80 fr. — Pour l'étranger : 22 belgas.

Direction - Administration - Publicité

Bruxelles — 11, Avenue du Congo

Téléphone : 395,25 — Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19.

l'homme d'affaires a son bureau à

rayguy - house

bruxelles

28 place de brouckère

tél. 284.00



Frits van den Berghe

NOTRE OEIL PUÉRIL

par

HENRI VANDEPUTTE

Les bien cravatés de l'âge romantique, les philosophes dressés contre les sages bourgeoisies sur lesquelles régnèrent Louis-Philippe et Victoria, professaient un grand mépris, du fond de l'ancre des « hautes idées » pour l'art que pendaient aux murs et groupaient sur les étagères en bois tourné, nos aïeules.

Niaiserie, la peinture sans tragique, les chefs-d'œuvre qui charment les cœurs sensibles et que signent Jacob Petit, les faïenciers anglais, les porcelainiers de Bruxelles.

Le vent a tourné, la raison a parlé, les yeux ont vu; les yeux ont vu que la vérité et la beauté étaient dans la naïveté et que les « hautes idées » n'étaient que de simples écrans cachant le vide et empêchant la lumière quotidienne de nous arriver.

Un homme, ayant dormi pour refaire ses forces, se lève, se lave, s'habille, mange son pain et, parmi les femmes et ses enfants, se met à travailler, pour gagner son pain et, s'il peut, découvrir des choses utiles ou créer de belles choses, puis mange encore et se recouche: on a découvert que c'était là toute la vérité humaine.

On a découvert... On n'a pas encore mis en pratique... Assurément... Etre raisonnable est si difficile ! Faut d'abord se

débarrasser de dix-neuf siècles d'abêtissement... Vivre raisonnablement est plus difficile encore. Tant de gens profitent de la déraison. Mais on revient tout doucement, irrésistiblement, chez les riches, à une existence que les pauvres, par force, n'ont jamais quittée. Voyez éducation à l'anglaise des enfants, liberté et sens pratique des jeunes gens américains, goût des maisons de campagne et des bords de mer, engouement pour les sports. Tout cela entâché d'erreurs et d'excès, mais le monde ne se refait pas en un jour.

L'argent pourrit encore bien des choses... Crainte de n'en pas avoir! Passion d'en amasser. Quand on en a, précipitée folie de le dépenser. Une conception légèrement soviétique de l'Etat arrangera peut-être cela, en donnant à chacun, qui travaille, la certitude de manger à sa faim, lui et les siens, même vieux et inapte. Un soviétisme sans programme de destruction aucune et, au contraire, solidement basé sur le respect de l'individu avec ses meubles, sa maison, son jardin, qui, honnêtement acquis, lui appartiennent et sont inséparables de lui comme sa peau.

Alors, peut-être (mon indémodable optimisme espère en le Bon Sens, solide encore devant la Bêtise), alors peut-être reverra-t-on l'homme heureux d'Emile Souvestre et de George Sand, actif, pacifique et heureux, entre son épouse, ses enfants, son chien, son chat, sa pipe, ses livres, des images sur le mur et ses bibelots sur l'étagère comme au temps de Grand'mère.

Plus on est dans l'erreur, belliqueux, tourmenté, cupide, plus on vit avec soi-même seul. Mais vienne la paix intérieure — qui, multipliée, fait la paix sociale — et aussitôt les autres vous intéressent et vous attendrissent et, tout d'abord, la compagnie, les mômichons, l'animal familier, le décor de tous les jours que d'autres sages — les artisans, les artistes — vous firent.

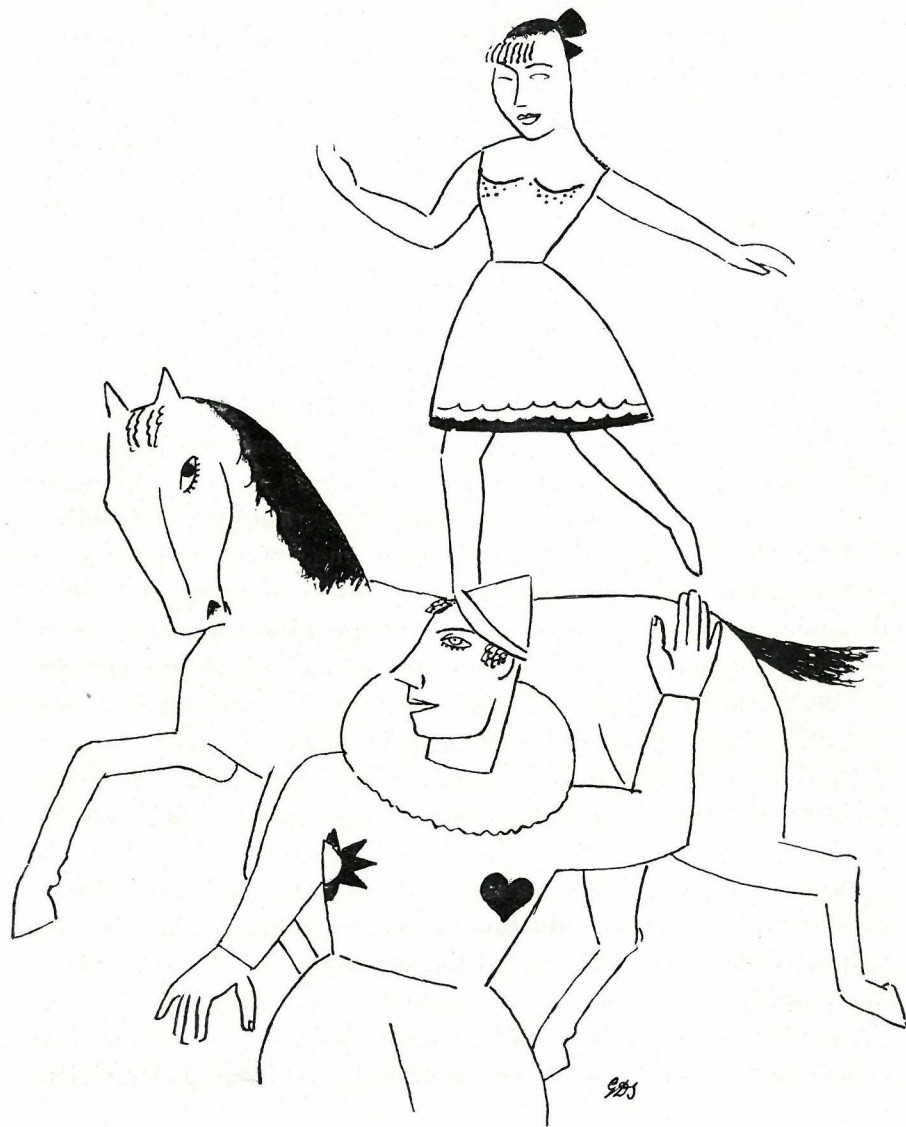
L'enthousiasme pour les enfants, pour les bêtes domestiques qui sont des enfants plus naïfs et plus sûrs, est le propre des esprits sains, des sociétés équilibrées entre le libéralisme et la tradition. Les plus belles œuvres ne sont pas celles qui traitent de la grandeur. Les contes de Perrault valent toute la prose française, les fables de La Fontaine dominent toute la poésie et le douanier Rousseau, qu'on prit pour un ballot et dont rien

encore les deux millions de Vautels, est certainement le plus grand peintre du siècle dernier.

L'engouement pour les personnages en porcelaine de Bruxelles n'est pas un bluff de la Salle Giroux. C'est le retour au sentiment, qui est un juge meilleur, en tous cas plus tendre, que l'intelligence. On prononce tout le temps « naïveté » en parlant de ces adorables babioles; on devrait dire « sincérité ». Nous ne voyons pas le monde intelligemment mais sentimentalement. Ceux qui firent ces statuettes montraient les gens comme les imaginaient, avec des yeux de mamans vraiment bonnes, avec des cœurs d'amoureux et non d'amants, leurs contemporains. On croyait au bien! Par conséquent, on peignait le monde aimable. Parce qu'on tâchait d'être doux, sage, riant, on faisait des jardiniers épris de leurs fleurs, des chiens amis et qui ne mordent point, l'enfance avec tout ce qu'elle a de délicieux dans l'existence des gens pas pauvres, les princesses, les bergères, les bûcheronnes, comme elles sont dans les livres sur lesquels on rêve. Dans la sécurité d'un âge qui était d'or pour les bourgeois, s'épanouissaient les vertus bourgeoises, la bonté bourgeoise, l'art bourgeois et pourquoi pas s'il vaut, par sa finesse, par son émotion, un art pour les esthètes seuls? Et il le vaut! Je ne m'abuse pas sur les porcelaines de Bruxelles, parce que je suis né par hasard Bruxellois, puisque je prise autant la puissance et la grâce dans la simplicité des faïences anglaises, des « vieux Paris » de la même époque. Faites l'expérience de mettre l'un en face de l'autre le plus fin bronze de la Renaissance et un petit personnage réussi par un porcelainier de Bruxelles en 1850, un magot chinois et un groupe de Jacob Petit, mes naïfs vous apparaîtront aussi savants que vos raffinés et d'un effet aussi agréable sur les yeux et sur l'esprit. Art mineur? Parce qu'il n'a rien produit de trois mètres de haut? Et qui sait si ce n'est pas précisément sa modestie qui fait son charme durable? Durable, il l'est, indubitablement. A sa création, les artistes le méconnaissent, tandis qu'il emballe la femme du monde, la boutiquière, l'homme du peuple. Or aujourd'hui (je l'ai de mes yeux vu), les plus sûrement poètes de nos peintres, nos sculpteurs, nos écrivains les tiennent pour merveilles d'expression et de forme, de matière et de couleurs, alors que ma bonne, mon concierge, l'électricien

continuent à se pâmer devant. Et les enfants, qui n'aperçoivent même pas les plus nobles statues voisines, les admirent comme si c'étaient des poupées ou de plus petits enfants jolis. Alors?

Ces artistes, ces simples se sentent, direz-vous, sur pied d'égalité avec un art puéril? Peut-être, mais eux seuls voient clair — des uns la vision s'est épurée jusqu'à revenir à la vue innocente des autres — et je ne vois pas, ayant la joie à cinquante ans d'être demeuré un enfant moi-même, de meilleurs critiques d'art.



Gustave de Smet



René Guiette

ROUGE ET BLANC

par

FRANZ HELLENS

Il vint une phtisique qui traversa le jardin, chaque dimanche, pour consulter mon père.

Les arbres et les bêtes en parurent contrariés. Tout ce qui vivait et poussait voisinant la mort détestait la faiblesse et la maladie. Une plante qui déclinait, nous l'achevions sans pitié. Un gros arbre écrasait un petit. Parfois des chênes jumeaux se disputaient l'air et la lumière; si l'un d'eux dépérissait, Bernard arrivait avec sa cognée, comme si le plus fort l'avait appelé.

Je tuai, un jour, d'un coup de pied, une vieille cochinchinoise qui s'obstinait à vivre en boitant; je vois encore le sang qui lui sortait par le bec.

Aussi tout luisait de santé. Nos joues faisaient peur à l'anémie. Bernard ouvrait le ciel aux beaux arbres. La santé et la mort étaient seules admises dans ce monde dont nous étions les maîtres.

* * *

Elle entra un dimanche de mai et revint chaque dimanche

à la même heure du matin. Sa vieille mère l'accompagnait. Le visage blanc de la jeune fille offusqua les géraniums, les pivoines, les roses du Bengale et le massif de rhododendrons de la pelouse. Sur son passage, les peupliers géants frémisaient.

Nous nous cachions derrière un buisson pour la voir passer. La phtisique avait une robe noire, comme sa mère, et serrait les épaules, faisant des pas chaque dimanche plus petits. Elle ne pouvait plus courir, ni jeter les bras en l'air, ni crier d'un bout à l'autre du chemin. Et cette vieillesse à côté d'elle n'avait aucune ressemblance avec le jardin, où les vieux arbres battaient les jeunes.

La vieille était pâtissière. Dès le premier dimanche, un gâteau parut sur la table. On parla de la malade.

— Elle ne fera pas de vieux os, dit mon père.

* * *

Maintenant j'attendais chaque dimanche le coup de sonnette des visiteuses; dissimulé derrière les feuilles, je regardais si la mère apportait un gâteau. Elle n'y manquait jamais. A la forme du paquet, je devinais ses dimensions, s'il était sec ou à la crème. La nappe du déjeuner, rougie de fleurs fraîches, semblait changer de visage. Ainsi mon père, chaque dimanche, mettait sur les traits pâles de la jeune fille une pointe d'espoir rouge.

Le quatrième dimanche de juin, mon père déclara devant le gâteau :

— C'est un oiseau pour le chat.

— Pauvre fille, dit ma mère.

Je vis la loutre qui dévorait un canard, le chat un oiseau. L'herbe en gardait quelque temps les plumes, qui s'envolaient après.

« Pauvre fille », répétait ma mère. A cause du gâteau, je souhaitais qu'elle ne fût pas trop tôt dévorée.

* * *

Septembre gonfla les pommes.

— Elle ne passera pas le mois, dit mon père.

Je frémis à ces mots. Du gâteau il ne restait que les miettes.

Nos jeux vibraient plus fort autour des derniers fruits mûrs. Comme si le dimanche seul eût pu nous apporter des nouvelles de la malade, les jours de la semaine gambadaient dans l'insouciance. Les couvées de juin battaient des ailes dans la pelouse et sur l'eau. Les fruits tombés pourrissaient dans l'herbe. L'été avait mangé ses propres feuilles, il ne restait du jardin qu'une force toute prête à lutter contre l'hiver.

Ce fut le dernier dimanche de septembre. Pour la première fois, j'avais oublié de guetter la phtisique. La cloche du déjeuner s'agita dans le vide. Un grand trou était ouvert au milieu de la table où s'élevait d'habitude le gâteau.

— C'est un bienfait que Dieu l'ait reprise, dit ma mère.

On avait abattu un hêtre qui se mourait depuis des mois.

Le chemin de l'allée fut nettoyé par la pluie, Bernard y passa le rateau. La semaine bondit plus fort et le dimanche parut sortir d'un long engourdissement. Un gâteau était reparu sur la table, orné de fruits confits.

Bernard tua un canard. D'habitude je fermais les yeux et me bouchais les oreilles. Cette fois, j'osai regarder, j'entendis le coup de hache sur le billot. La bête décapitée fit quelques pas avant de tomber, le sang à son cou jaillissait comme une crête.

Puis vint la neige, où le nœud de mon foulard parut plus rouge encore.



Léon Spilliaert



James Ensor

CHANT DES MONTAGNARDS

par

PAUL VAN OSTAYEN
(Traduit du flamand par G. Marlier)

Pour E. du Perron.

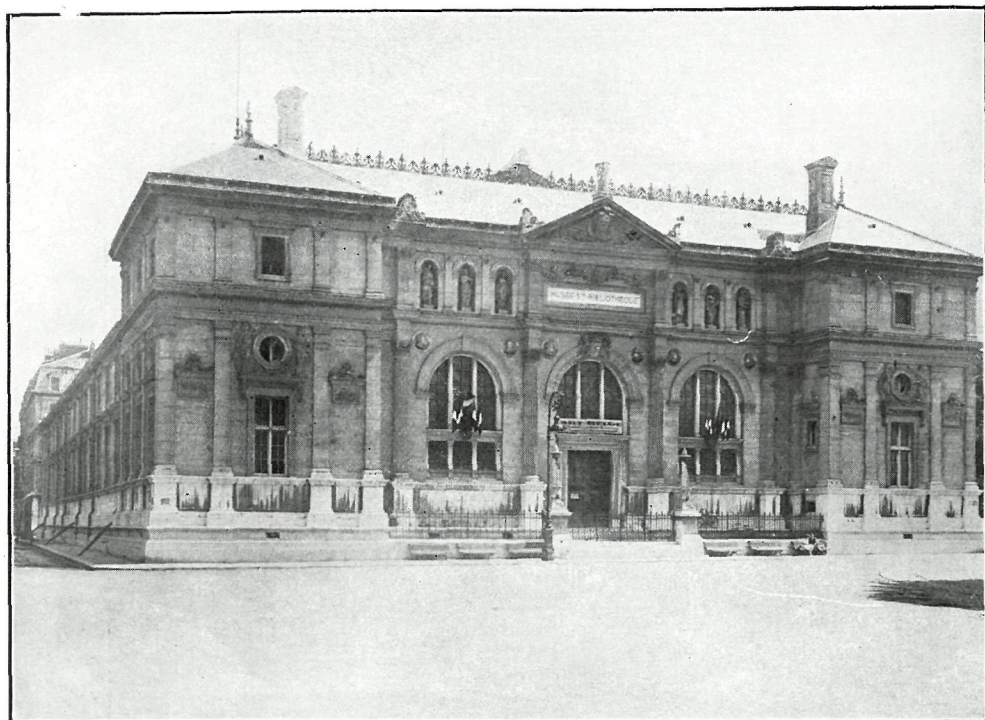
Un monsieur qui descend la rue
un monsieur qui remonte la rue
deux messieurs qui descendent et remontent
c'est-à-dire le premier monsieur descend
et le second monsieur remonte
tout juste à hauteur du magasin de Hinderickx et Winderickx
tout juste à hauteur du magasin de Hinderickx et Winderickx
ils se rencontrent [les célèbres chapeliers
le premier monsieur soulève son haut-de-forme de la main
[droite
le second monsieur soulève son haut-de-forme de la main
alors l'un et l'autre de ces messieurs [gauche
celui de droite et celui de gauche celui qui remonte et celui
celui de droite qui descend [qui descend
celui de gauche qui remonte
alors les deux messieurs



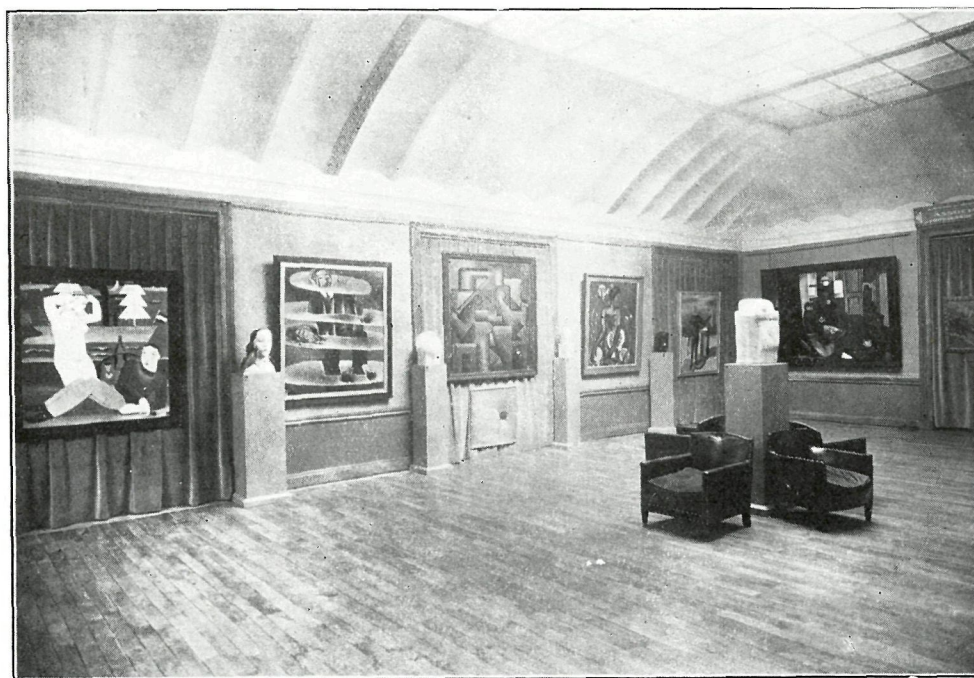
Aug. Gevaert



H. Fierens-Gevaert

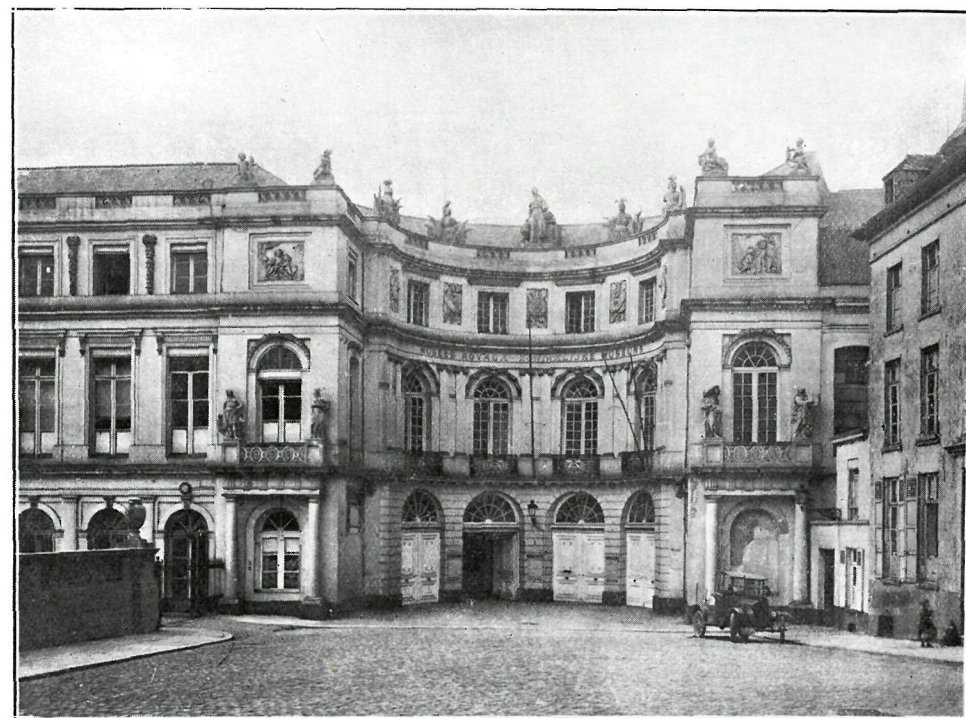


Le Musée de Grenoble

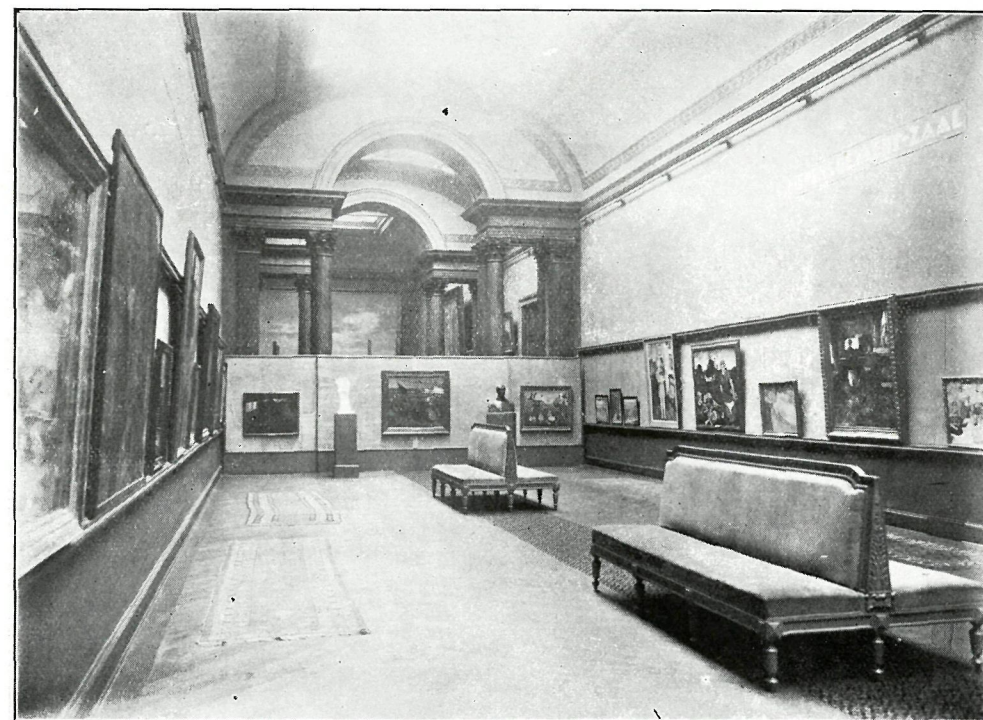


Un aspect de la salle belge au Musée de Grenoble

où l'on voit des œuvres de : Gustave de Smet, Joseph Cantré (sculpture), Frits van den Berghe, Victor Servranckx (sculpture), Pierre Flouquet, Félix de Boeck, Floris Jespers, René Magritte, Oscar Jespers (sculpture); Constant Permeke, etc.

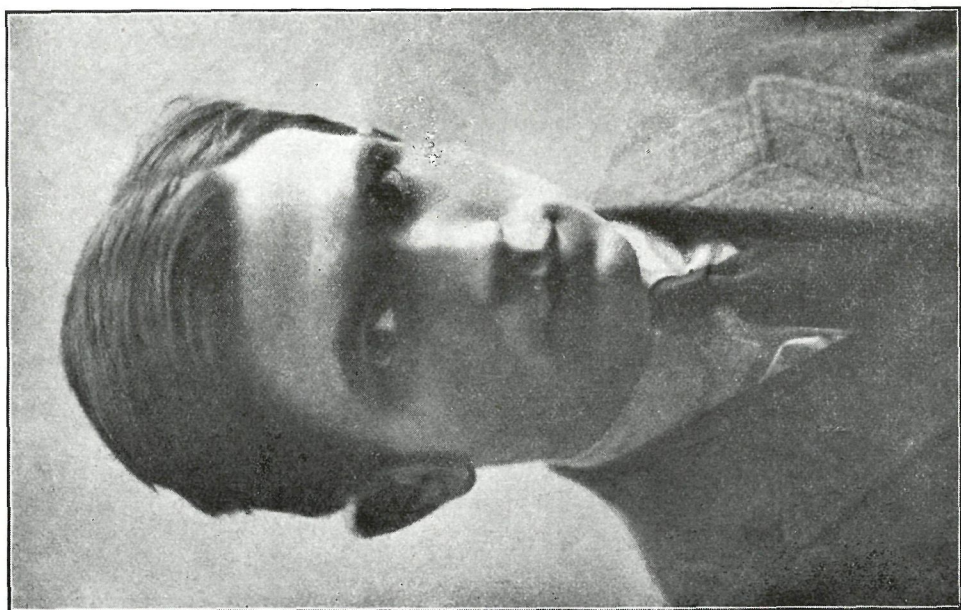


Le Musée Moderne de Bruxelles

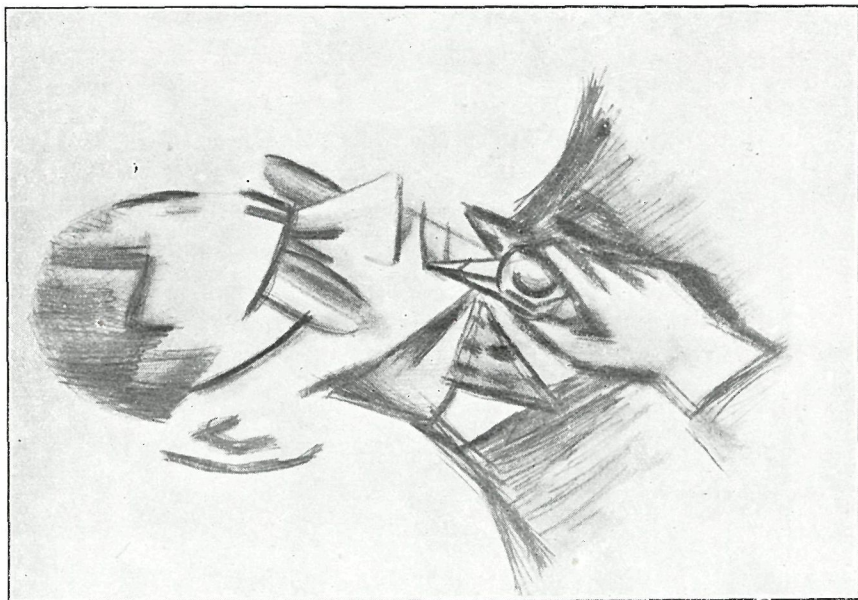


Un aspect de la salle Fierens-Gevaert au Musée de Bruxelles

qui contient des œuvres de James Ensor, Eugène Laermans, Gustave de Smet, Rik Wouters, Frits van den Berghe, Jacob Smits, Edgar Tytgat, Constant Permeke, Georges Minne (sculpture), H. Daye, Albert Servaes, etc...

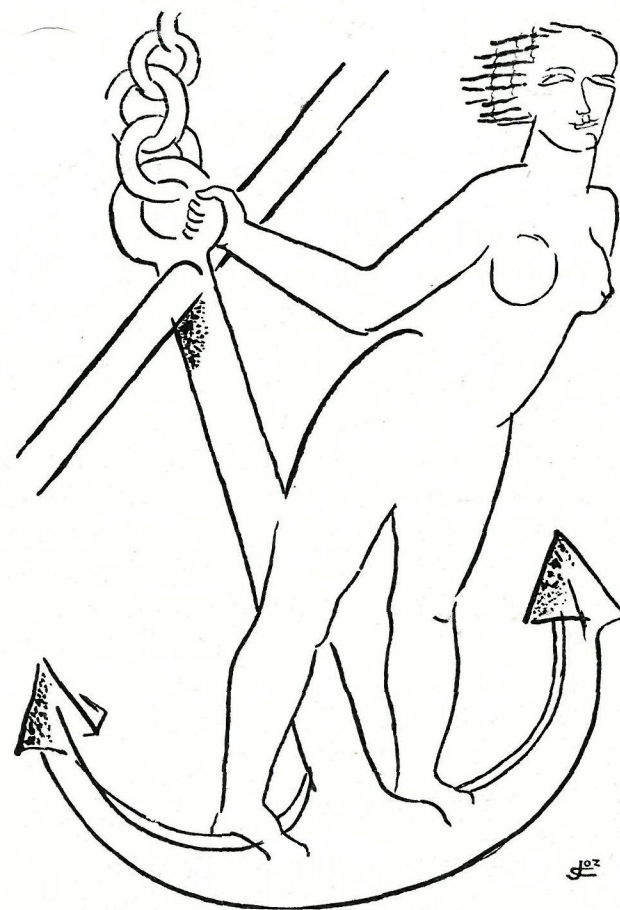


Paul van Ostayen



Odilon-Jean Périer, par lui-même

chacun avec son haut-de-forme son propre haut-de-forme son
se croisent [sacré propre haut-de-forme
tout juste devant la porte
du magasin
de Hinderickx et Winderickx
les célèbres chapeliers
alors les deux messieurs
celui de droite et celui de gauche celui qui remonte et celui
une fois qu'ils se sont croisés [qui descend
remettent leur haut-de-forme sur la tête
que l'on m'entende bien
chacun remet son propre chapeau sur sa propre tête
c'est leur droit
c'est le droit de ces deux messieurs.



Joseph Cantré

LE FIL D'ARIANE

par

PAUL VAN OSTAYEN

(Traduit du flamand par G. Marlier)

SOYEZ PRUDENT

On est assis autour de la table à thé. Le distingué littéraire a fort à faire pour établir son point de vue. Au cours de son exposé, il dit « Heinrich Heine » et quelques instants après encore « Heinrich Heine ». A deux reprises, vraiment c'en est assez pour éveiller l'attention de la petite fille aux yeux noirs. Jusque-là elle avait joué désespérément avec son mouchoir. Maintenant elle dévisage l'orateur, puis sa mère et s'écrie alors hautement et presque plaintivement: « Mutti, Heinrich Heine ist das die Jüdin von Toledo ». La mère répond sur un ton de colère assourdie: « Sei doch nicht so albern, Tita. »

FOOTBALL POUR DE VRAI

L'extérieur-gauche réussit à s'emparer de la balle, fila droit devant lui et shot d'un seul coup vers le but. Mais le keeper était à sa place. Il encaissa le boulet de canon de l'extérieur gauche, mais ne parvint pas à dégager convenablement. L'intérieur-gauche put, lui aussi, s'emparer de la balle et descendit avec elle jusqu'à proximité du goal; à son tour il botta vers le but. Ce fut alors que l'horrible chose se produisit, tellement affreuse qu'au début personne ne s'en rendit compte. Le shot de l'intérieur-gauche, encore plus irrésistible que celui de l'extérieur-gauche, avait envoyé le ballon contre la tête du goalkeeper. Sans balancer, sans hésiter, on pourrait presque ajouter sans douleur, la tête du goalkeeper se détacha, glissa et s'immobilisa sur la ligne blanche du goal, près du corps resté debout. Des bouches s'ouvrirent et se fermèrent avec frénésie; on faisait remarquer: « le goal n'était pas fait encore. La balle était sur la ligne. » Mais le ballon, au haut du cou, avait tourné deux ou trois fois sur son axe, comme une toupie, et s'était ensuite résolument immobilisé au sommet du tronc. Ignorant ce qui s'était passé, le public suivait avec anxiété la partie et si le goalkeeper serait de taille à résister à une attaque aussi serrée. Seul le centre-avant avait suivi l'événement de près,

malgré sa foudroyante rapidité. Il descendit au pas de course et arriva près du keeper, mais alors il hésita une seconde, parce qu'il ne savait comment atteindre la balle. Il crut pouvoir profiter de l'émotion générale et, à l'aide d'un vigoureux coup de poing, il fit voler le ballon du tronc du keeper dans le goal.

« Faute » hurlèrent dix mille bouches. Mais lorsque, ébranlé dans son équilibre à la suite de ce tremblement de l'air, le corps du keeper s'abattit en arrière, on comprit toute l'horrible vérité.

La camaraderie sportive exige en pareille circonstance que le match soit suspendu. Ce que l'on fit. Mais l'application de cette mesure ne put empêcher que le centre-avant ne fût copieusement hué.

Arrivés enfin au vestiaire, l'extérieur-gauche lui dit en manière de compensation: « ces huées sont de trop. Mais, vraiment, Tony, j'estime que tu n'aurais quand même pas pu commettre ce « foul ».

UNE SERIE OPTIMISTE

Un voleur pénétra dans une maison qu'il avait préalablement examinée et agréée comme ressortissant à la bonne bourgeoisie. Il inspecta toutes les chambres et, dans chaque chambre, tous les tiroirs. Il ne trouva rien qui eût pu lui être de quelque profit. Dans la table de nuit, à côté du lit de monsieur, il heurta un revolver d'un modèle plutôt déclassé.

Sans doute le lecteur va-t-il penser: le voleur a saisi cette arme et, à bout d'expédients, il a coupé court à son embarras en se logeant une balle dans la tête.

Le lecteur se trompe. Le voleur ne toucha pas au revolver. Il écrivit sur un bout de papier qu'il plaça ensuite à côté du revolver: « Vous ne m'aurez pas. Je suis un optimiste. »

En fait, l'histoire, dans la mesure où elle concerne le voleur, se termine ici.

Pour être complet, il me faut pourtant ajouter que lorsque le propriétaire de l'immeuble que notre voleur avait visité, rentra chez lui, il trouva le tiroir de la table de nuit ouvert. Il prit le billet, le lut avec attention et dit à sa femme: « Ce cambrioleur est un veinard. Il prétend qu'il est un optimiste. Heureusement, car ce machin n'était pas chargé. »



Edgard Sconfiare

VOUS ÊTES CONDAMNÉ A MORT

DRAME EN 3 ACTES

par

ODILON-JEAN PERIER

Prologue (fragment)

La scène représente une grand'route.

Une voix crie: — Tout est perdu!

(Un temps.)

(Entre M. Lèvre, luttant contre le vent.)

LÈVRE.

— L'homme est une chose admirable, il fait admirablement beau. Par les paysages, l'amour, la luxure et le corps de l'homme, je crois en Dieu.

(Entre un mendiant.)

MENDIANT.

La charité s'il vous plait.

(Lèvre lui offre une fleur qu'il détache de sa boutonnière.)

MENDIANT.

C'est toute votre religion ?

LÈVRE.

Il y a beaucoup à faire d'une fleur.

MENDIANT.

Vous êtes donc un méchant homme.

LÈVRE.

Eh oui...

MENDIANT.

Car Dieu n'existe pas; vous verrez.

Vous ne perdez rien pour attendre.

LÈVRE.

Qui vous donne cette assurance ?

MENDIANT.

Je suis maudit, je ne sais ni lire ni écrire.

LÈVRE.

Veinard.

MENDIANT.

Assez. J'ai ma mission.

LÈVRE.

Vraiment ?

MENDIANT.

J'ai quelqu'un à tuer.

LÈVRE.

Vous êtes un assassin ?

MENDIANT.

Soit.

(Entre, en courant, une petite fille.)

LÈVRE.

Où vas-tu ma petite fille ?

PETITE FILLE.

Je suis chez moi. C'est mon pays, la mer, les flaques d'eau, les feuilles, la forêt, — je suis votre reine — déjà les campagnes se dépeuplent, déjà l'activité de l'homme, déjà... mais attendez la suite. Nous serons sauvés par les petites fleurs et les petits oiseaux.

LÈVRE.

Bien. Ça nous promet du plaisir.
(*Entrent Hector et Hilaire.*)

HECTOR.

Elevons le débat. La vie est vraiment tragique.

HILAIRE.

Imbécile.

HECTOR.

Respirez profondément l'air pur vous en souffrirez jusqu'aux moëlles.

HILAIRE.

Assez.

HECTOR.

Vous en êtes encore au bonheur.

HILAIRE.

Je ne rends de compte à personne.

HECTOR.

Bouche ouverte et les yeux fermés ?

HILAIRE.

Si vous voulez.

HECTOR.

Je vous mettrai le poing en bouche.

HILAIRE.

J'y mordrai.

HECTOR.

Je vous donnerai du poison à manger.

HILAIRE.

Nul poison n'a prise sur moi.

HECTOR.

Je vous donnerai de l'ordure à manger.

HILAIRE.

Je vous la cracherai au visage.
(*Entre Miche et Luce.*)

LUCE.

Je n'en puis plus, laisse-moi faire.

MICHE.

Laisse-moi te guérir.

LUCE.

Tu es bonne, bonne comme le pain.

MICHE.

Tu m'aimes ?

LUCE.

Douce, saine, substantielle comme le pain.

MICHE.

C'est tout ?

LUCE.

C'est assez.

MICHE.

Luce !...

LUCE.

Sois raisonnable.

MICHE.

Adieu.

LUCE.

Où vas-tu ?

MICHE.

Tu ne m'aimes pas.

LUCE.

Je me préfère.

MICHE.

C'est trop bête !

(*Entrent Franz et Médard. Chemises rouges.*)

MÉDARD.

La Révolution, c'est commode.

Et après ?

FRANZ.

Chacun son idée.

MÉDARD.

Moi, je m'en mets jusqu'aux oreilles.

FRANZ.

A ta santé.

MÉDARD.

C'est pas pour dire... Si la philosophie t'amuse...

FRANZ.

Comme on fait son lit on se couche.

MÉDARD.

La Révolution ça tient chaud.
 La même voix qu'au lever du rideau crie :
 A Dieu vat!
 (Roulements de tambours. La scène est plongée dans l'obscurité.)

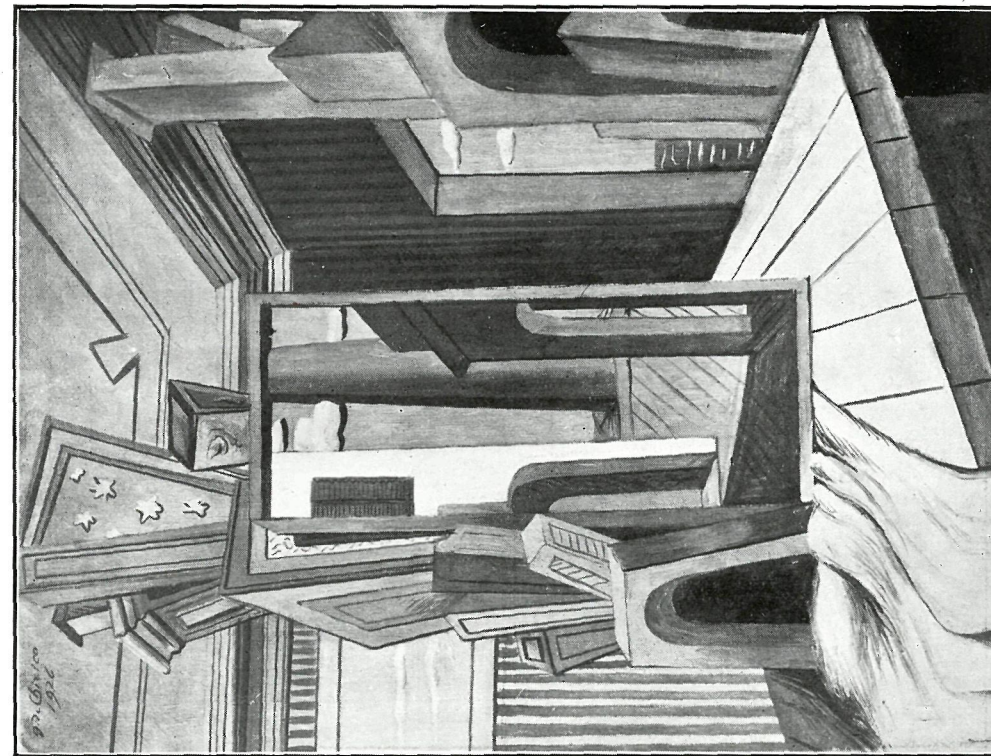
.....

.....

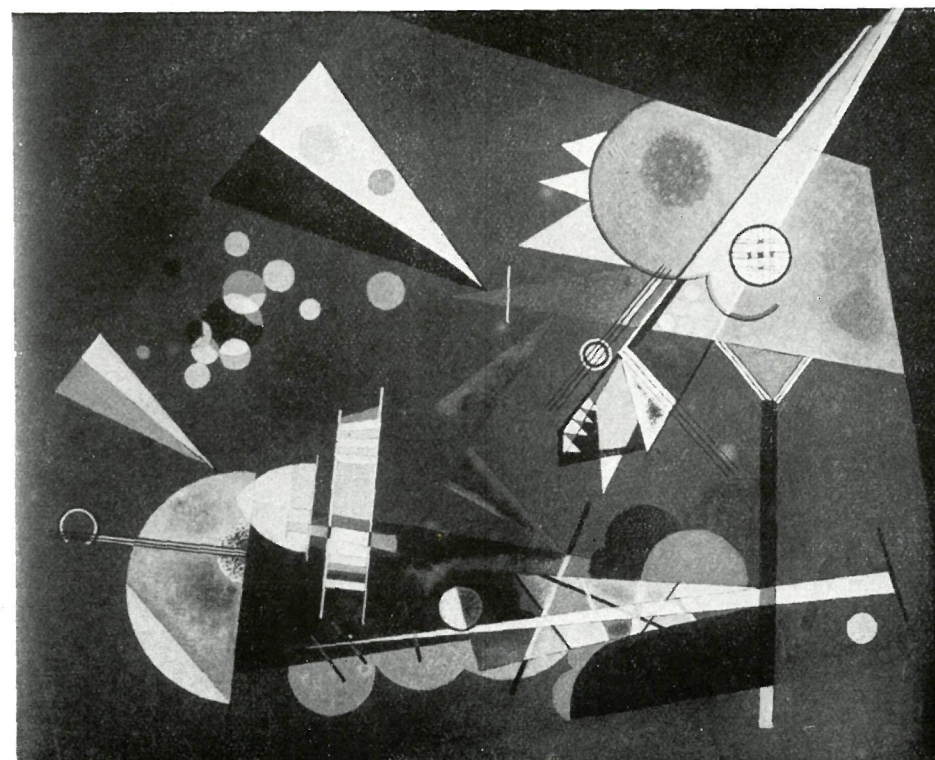


Femme au poisson Joseph Cantré

Les expositions à Bruxelles

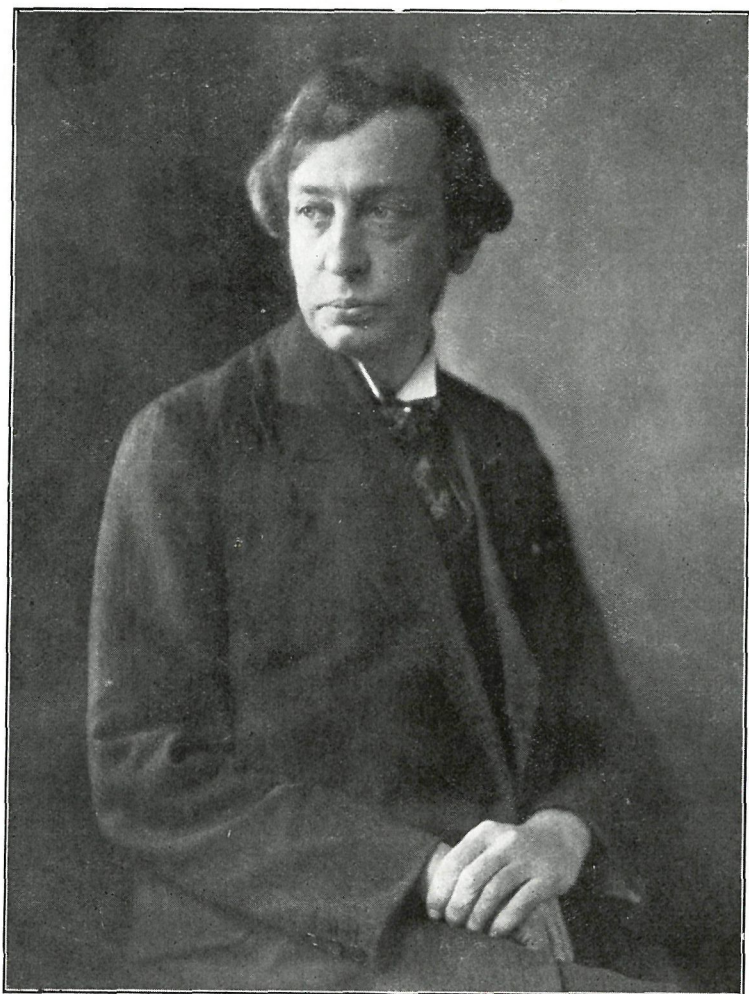


Giorgio de Chirico : « Intérieur métaphysique » (Gal. l'Epoque)

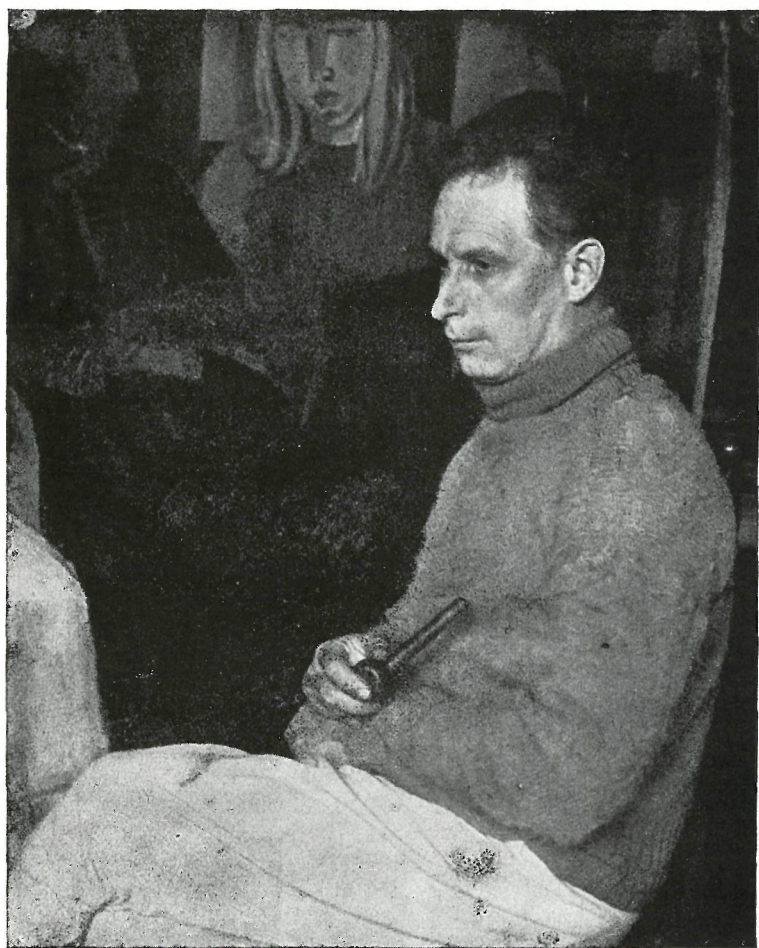


W. Kandinsky : « Tension en rouge » - (Gal. l'Epoque)

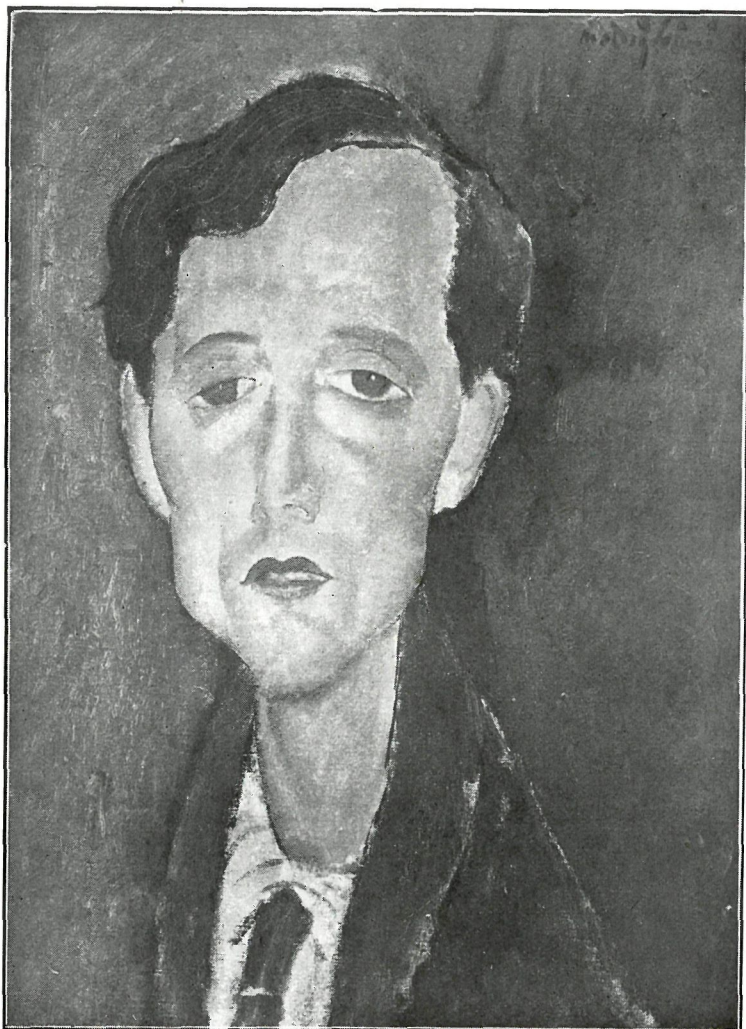
C i n q u a n t e n a i r e s



Le poète flamand Karel van de Woestijne



Le peintre Gustave de Smet

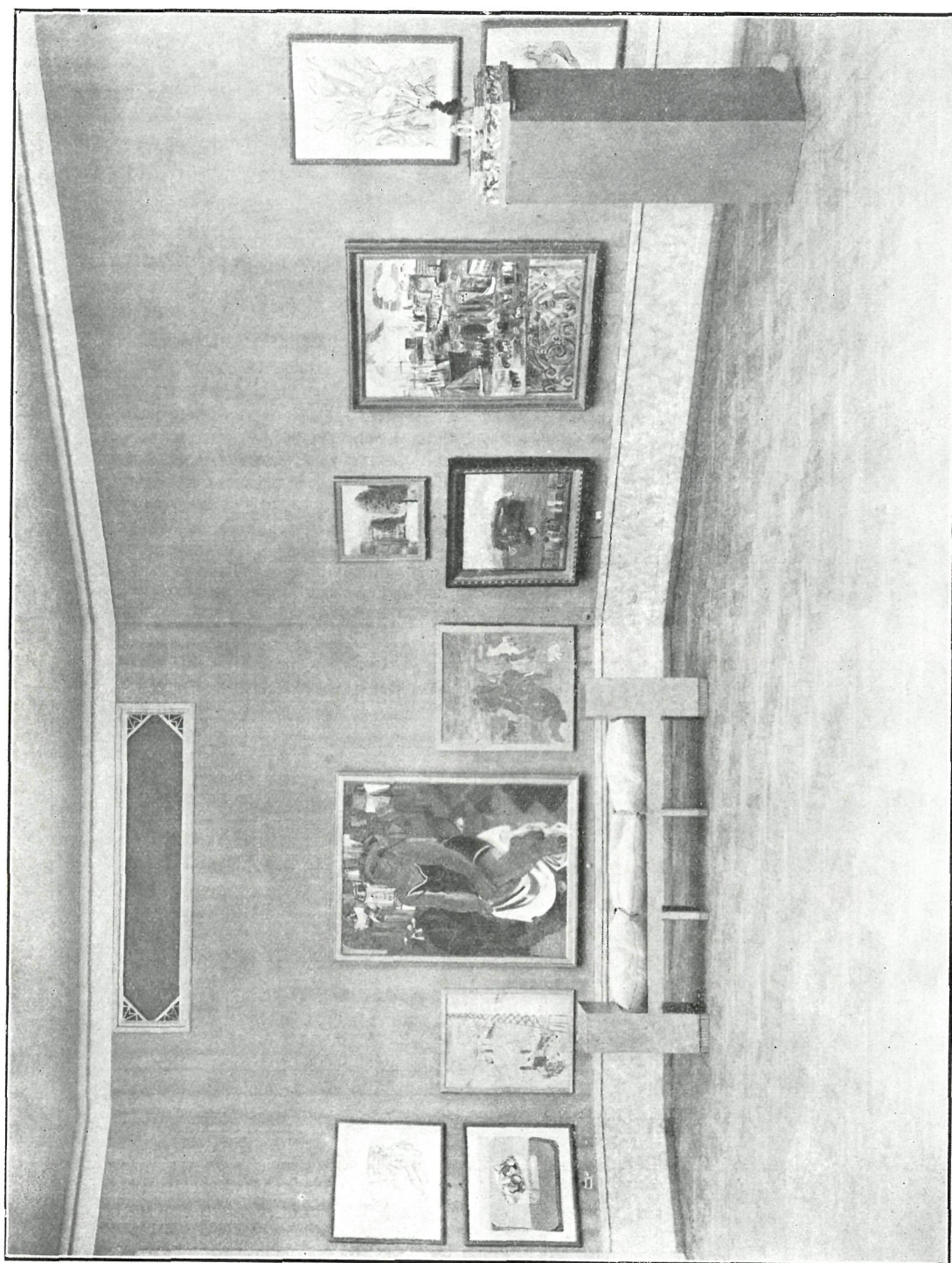


L'écrivain Franz Hellens, par Modigliani



Le peintre Raoul Dufy

Photo Robert De Smet



Un aspect de l'exposition Raoul Dufy à la Galerie « Le Centaure »



René Guiette

PUISSANCE DU CINEMA

par

DENIS MARION

Certains esprits, d'une intelligence modérée, s'étonnent et s'inquiètent du pouvoir singulier que le cinéma exerce sur notre époque. Ils constatent, non sans effroi, que des foules de plus en plus nombreuses occupent les salles de projection ou attendent patiemment la faveur d'y pénétrer. Ils s'aperçoivent encore que des hommes dont ils espéraient mieux, sur la foi de leur renom dans la science ou dans l'art, ont cédé à l'engouement populaire et vont jusqu'à célébrer son objet en termes excessifs. Eux qui avaient situé l'invention des frères Lumière entre l'orchestration et la photographie en couleurs, vont-ils permettre qu'on la confonde avec des arts millénaires, d'origine presque divine? Consternés par une pareille audace, ces esprits, mus par leur souci d'une justice éclairée, avec une insouciance de danger peut-être téméraire, se risquent à une ou deux reprises dans ces salles obscures où l'on voudrait leur faire croire que s'opèrent des miracles quotidiens; et s'il est parmi eux de trop faibles

ou de trop aventureux qu'éblouit à jamais une clarté irréelle et qui perdent dans ces cavernes prétendument prophétiques le sens critique avec la connaissance des valeurs morales, presque tous rapportent de leurs expéditions des renseignements précis, catégoriques : c'est le rebut des autres arts, reproduit et multiplié par des procédés mécaniques d'une évidente grossièreté, encore avili par le jeu d'acteurs méprisables qui, chaque jour, empoisonne et corrompt tous les peuples de la terre en les flattant dans leur instinct commun pour ce qui est vil et sans beauté. Le cinéma est un agent destructeur de l'art comme de la morale. De là son succès. Les films les plus goûtés, ceux qui prétendent retracer un aspect de la vie encore inconnu, ne valent pas une page, un croquis, une rhapsodie, même médiocres. Tous, par contre, favorisent l'éclosion des vices les plus bas et les feux du projecteur découvrent et développent la paresse, l'impureté et le meurtre. Art impuissant, corrupteur puissant, c'est le verdict que nous laissent ces critiques.

Cette insensibilité, ce parti-pris, ont la même valeur que l'opinion célèbre qui consiste à juger la musique le plus désagréable de tous les bruits. On a paru ne pas s'en aviser et prendre au sérieux ces diatribes. Au reste, le cinéma n'a pas manqué de défenseurs. Leurs plaidoyers sont assez connus et trop convaincants pour qu'il soit utile d'en faire un nouveau. Ils n'ont laissé dans l'ombre aucun titre de gloire du cinéma, ils ont à souhait exalté la grandeur de ses moyens et souligné l'importance de son apport. Maintenant que la cause est gagnée et que mes paroles risquent seulement d'être vaines et non plus de nuire à une thèse qui m'est chère, je voudrais, sans relever la fausseté des accusations émises par les contempteurs du cinéma, plaider coupable et justifier les ravages qu'il exerce par leur grandeur même.

Il me paraît que c'est une tâche facile que d'exalter un art en se bornant à vanter les œuvres qu'il a produites. Imaginons que les plus beaux vers, ceux qui s'imposent à l'admiration commune comme ceux qui suscitent chaque jour de nouvelles querelles, n'aient jamais été écrits : la poésie ne perdrait rien de son prestige et elle resterait toujours digne du culte que nous lui avons voué. J'en dirais autant de tous les arts. On oublie facilement, parce qu'ils nous sont devenus trop familiers, qu'ils procèdent tous de la magie, que les poèmes sont des incantations, les statues et les tableaux, des fétiches, la musique, un hymne et la danse, une prière; sans compter le théâtre, qui est né deux fois de cérémonies religieuses. Si la source du plaisir artistique se trouvait ailleurs que dans l'essence surnaturelle qui est celle de l'œuvre d'art, comment expliquer qu'aucun esprit, raffiné ou vulgaire ou même modéré, ne soit tout à fait insensible au charme qui se dégage parfois des plus ignobles produits de cette activité? Comment adviendrait-il — même par surprise — qu'une romance sentimentale, un feuilleton grossier, un tableau peint sur la toile d'une baraque de foire, réussissent parfois à nous toucher à l'égal des plus grandes œuvres? Si l'éducation, le goût, la sensibilité, ne nous gardent pas de pareilles confusions, c'est que la splendeur, la pureté, la délicatesse, ne sont que des moyens superficiels utilisés par l'artiste pour nous communiquer la sensation de la vie, pour la recréer en quelque sorte sous un aspect différent, moyens auxquels il nous est

donné quelquefois de suppléer par nous-mêmes. Mais c'est cette seule faculté — qui semble surhumaine — de créer artificiellement une autre vie plus simple, plus belle, plus ordonnée, qui est l'essence même de l'art et le secret de sa puissance, et cette faculté est indépendante de la valeur des truchements qu'elle emprunte pour se transmettre.

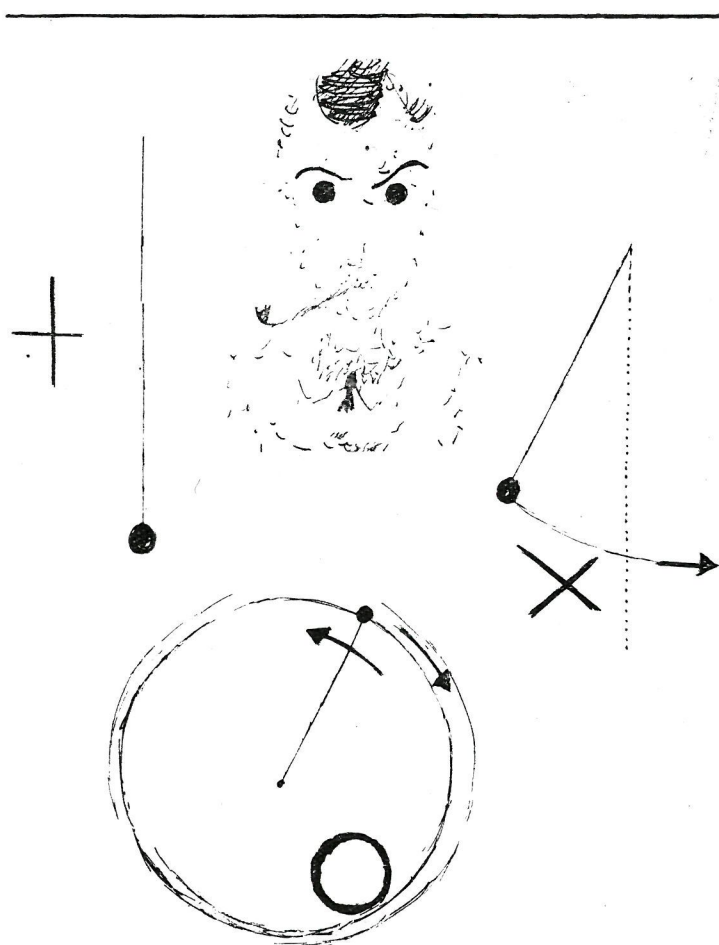
Aussi, quel que soit le mérite des films qui ont déjà été réalisés, de ceux qui le seront plus tard, dussent-ils ne réussir jamais à nous toucher qu'à la faveur d'un aveuglement passager, même si vingt ans suffiront toujours à transformer le drame poignant en vaudeville grotesque, la place du cinéma est à côté de celle des autres arts si l'empire auquel il prétend ne tient pas à une inertie et à un avilissement unanimes, mais provient de la même source que celui de la poésie ou de la musique.

Et qui pourrait en douter? On n'a jamais vu que les peuplades inférieures trembler devant une locomotive ou un phonographe. L'automobile, les appareils électriques ou photographiques étaient à peine inventés que des ouvriers et des paysans les maniaient comme des jouets familiers. Mais il suffit de remonter aux premières années de ce siècle pour se souvenir du pouvoir que les premières bobines de pellicule exerçaient sur les spectateurs. Gribouille et Polycarpe provoquaient le rire avec une sûreté inquiétante et toute une salle sanglotait devant un documentaire sur le tremblement de terre de Sicile ou la reconstitution du naufrage du *Titanic*. Les enfants sages qui purent aller voir *Zigomar peau d'anguille* manquaient de tomber en convulsions et les plus résistants voyaient leurs nuits troublées par des cauchemars heureusement moins effrayants que le film lui-même. Certes, la nouveauté entraînait pour beaucoup dans ces transports, mais qui ne serait ému de voir ses rêves s'animer comme la vie, ou la vie prendre l'allure même du rêve?

On a soutenu que ces films répondaient mieux que ceux que nous voyons aujourd'hui à la véritable nature du cinéma; que leur invraisemblance, leur naïveté, leur composaient cette atmosphère féérique qui constitue le meilleur titre, la plus sûre justification des images animées. Je ne le crois pas. Aussitôt que des projections fixes se succèdent assez rapidement sur une toile pour donner l'illusion du mouvement, il y a là une opération magique qui est perceptible à presque tous les hommes et qui ne manque pas de les envoûter. J'imagine que c'est en dépit des saccades hystériques des acteurs, en dépit de la grossièreté de l'intrigue, en dépit de l'accompagnement inégal d'un piano édenté, que le charme agissait. Et si, plus tard, l'on a inventé mille perfectionnements — dont beaucoup restent d'une valeur artistique discutable — ce fut seulement pour éviter au public la sensation de monotonie et de déjà vu qui l'aurait détourné de se rendre tous les jours dans ces temples nouveaux pour y subir un enchantement certain.

Et, parfois, certaines découvertes réussissaient à augmenter, par miracle, la puissance du sortilège. Leur auteur, stupéfait, s'en servait aussitôt sans la moindre modération. Je me souviens encore du premier film où un réalisateur, se rappelant les ombres chinoises, ait introduit des contre-jour et de ma surprise joyeuse devant l'apparence fantastique de ces silhouettes noires et précises qui s'agrandissaient ou se rétrécissaient en glissant le long de couloirs lumineux. Et bientôt l'anecdote, déjà insignifiante, ne devint plus qu'un prétexte à promener,

contre des grilles curieusement forgées, des chapeaux haut-de-forme, des diadèmes, des manteaux du soir, décalques exacts et plats, mais douées d'une mobilité merveilleuse et d'une étrange élasticité.



1925 160

à mes chers amis Berger et Dabert

Klee

Paul Klee, par lui-même

Faut-il évoquer les gros plans et la loupe qu'ils nous introduisirent de force dans l'œil; le recul des premiers rangs de fauteuil lorsqu'une automobile fonçait droit sur eux; ces vertiges que nous donnèrent les mouvements de l'appareil de prise de vues? Leurs mérites n'ont été que trop souvent vantés. On finira par s'y tromper. On croira que tout l'attrait du cinéma réside dans ces inventions alors qu'elles ne sont pourtant rien de plus que des procédés techniques, dont l'ensemble

constituera tôt ou tard une sorte de prosodie et qui facilitent seulement la transmission de la sensation artistique, mais ne la créant pas.

Toujours est-il que maintenant, grâce à l'investigation systématique tentée par les audacieux, grâce aussi au hasard qui est venu récompenser les efforts des routiniers, le cinéma possède un registre étendu d'artifices de rhétorique qui lui permettent de nous préserver de la satiété et de nous rendre le miracle qu'il constitue aussi sensible la millième fois que la première. Si l'on excepte certaines « productions » annoncées par une réclame dont la prétention est trop impudente pour ne pas nous glacer à l'avance, il n'est pas de film si misérable, si banal, qui ne contienne pas quelques-unes de ces images où apparaît le mystère recélé dans chaque vers, croquis ou refrain qui nous touche. On vient nous parler de mécanisme, de réalisme servile, d'absence du facteur humain. Mais si le cinéma ressemble à une machine, c'est à celle dans laquelle on peut introduire des mots usés, des phrases conventionnelles, des personnages trop connus et qui produit, par la vertu de ses ressorts et de ses engrenages, la plus originale et la plus troublante des histoires. On lui a livré des intrigues périmées, ineptes, des situations théâtrales transparentes jusqu'à l'invraisemblance, et il nous a restitué des images nouvelles, inquiétantes, émouvantes. Des romans de Jules Mary et de Michel Zévaco, des drames d'Ennery et de Pierre Decourcelle, ont fait naître, sur l'écran, entre deux sous-titres ridicules, un paysage idéal, un visage torturé, un geste décisif qui ne se trouvaient nullement dans l'œuvre originale. Le charme du décor, la beauté des femmes, le pathétique du destin qui accablait les héros, tout ce que dissimulait le méchant style et la pauvre psychologie des auteurs, tout cela était rendu sensible par l'appareil magique. Les personnages perdaient leur caractère conventionnel et factice; ils n'avaient plus rien d'une contrefaçon médiocre, mais, servis par des acteurs de mérite, ils se singularisaient puissamment et s'animaient sous nos yeux d'une vie qui semblait jusqu'alors n'appartenir qu'aux plus parfaites fictions des romanciers ou des dramaturges.

Et quelle machine, même imaginaire, eut donc réussi à produire ces cauchemars minutieusement réglés que furent les premiers *serials* et les premières *bathing girls comedies*? Si le cinéma était cet appareil qui enregistre avec exactitude, mais seulement ce que la plus immédiate réalité lui fournit, où aurait-on trouvé cette atmosphère qui enveloppait et justifiait toutes ces courses à travers la nuit et le soleil, ces murs regorgeant de Chinois, ces portes propices à toutes les entrées et à toutes les sorties, ces puits tapissés de colliers et de pieuvres, ces plages dont le sable était merveilleusement fertile en femmes nues, ces trains et ces autos emportés dans un duel vertigineux et jamais terminé? Les coups de revolver claquaient à travers la toile, des liasses de billets s'envolaient jusque dans nos yeux, les femmes étaient toutes blondes, les moustaches se chargeaient de psychologie. Si jamais les hommes furent entraînés sous une latitude imaginaire et arrachés impérieusement à toutes les réalités, ce furent bien les spectateurs de ces films.

L'engouement que le cinéma suscita lors de ses misérables débuts est donc tel qu'il n'a pu être provoqué que par ces causes qui sont à l'origine de l'attrait qu'exercent tous les arts, ou par la nouveauté. On serait

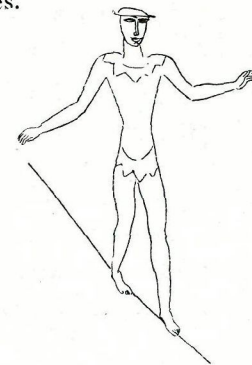
tenté de préférer cette dernière hypothèse en constatant que nous ne voyons plus sans ennui — à moins d'en rire — les films mêmes qui réussirent jadis à nous plaire. Mais à l'analyse, ce phénomène s'explique par les erreurs inévitables qui entourèrent à ses débuts le miracle de l'image animée, et ce miracle, lui, reste intact : Aujourd'hui, comme dans cent ans, on pourra introduire *l'Arrivée du train en gare de Vincennes* ou *La sortie des ateliers* dans une intrigue qui se situe à l'époque sans que rien signale cette interpolation. Pourtant, il est vraisemblable qu'en 1950, ceux qui verront pour la première fois les œuvres qui maintenant nous touchent comprendront difficilement le sentiment qu'elles nous ont fait éprouver. C'est que ce charme, que j'imagine le propre de l'art, exige, pour se produire, une atmosphère propice : une toilette insolite ou une gesticulation incongrue suffit à priver de tout pouvoir sur le spectateur une suite d'images qui eut réussi à l'émouvoir, dépouillée de ces accessoires. La véritable évolution du cinéma — la seule souhaitable — a été, sera de débarrasser chaque film, chaque fragment de film, de tout ce qui pourrait entraver l'action qu'ont naturellement sur nous, comme le récit, comme la musique, les images mouvantes. Seulement, le cinéma, qui n'est pas encore arrivé à la perfection relative des autres arts, par surcroît doit encore plus qu'eux faire place à la réalité contemporaine, celle qui se démode le plus vite. Ces emprunts considérables à l'actualité contribuent pour beaucoup à la vogue de certains films et ce succès coûte cher au cinéma. Mais tous les arts doivent acquitter cette rançon et il est naturel que celle du dernier venu soit la plus lourde, sans être d'ailleurs disproportionnée.

J'ai donc montré que rien ne s'oppose à ce que le cinéma possède ce caractère magique qui suffit à justifier la passion que certains lui ont vouée, les films déjà faits fussent-ils cent fois plus méprisables qu'on voudrait nous le faire croire. Sans doute, il ne suffit pas toujours de tracer le cercle enchanté pour que le démon s'y trouve : à ce point de mon discours, nul raisonnement ne me viendra en aide et je ne puis qu'apporter un témoignage dont on est libre de contester la valeur. Mais j'en appelle à tous ceux qui ont subi comme moi cet enchantement dont j'ai essayé de prouver la réalité objective : que leur voix confirme ce que je vais tenter de décrire.

Sans même compter ces films qui nous firent croire — à juste titre peut-être — que leurs auteurs n'étaient guère inférieurs aux plus glorieux artistes dont l'humanité s'enorgueillit, combien de fois l'écran frappé par le pinceau de lumière ne m'a-t-il pas renvoyé le témoignage soudain que ces ombres changeantes étaient la claire représentation d'une réalité qui était supérieure à celle de la vie quotidienne et à laquelle je me trouvais mêlé par miracle? Je ne songe même pas en ce moment à ces images qui révélaient le nouveau visage d'objets familiers ou la vision surprenante d'un spectacle inconnu : clapotis et miroitements de l'eau, vallées sous-marines, jeux de lumière dans la nuit, développement monstrueux de fleurs, tourbillons de vitesse, déformations de la perspective, tout ce paysage découvert lentement par le cinéma et dont seul il peut reproduire la beauté. Mais plus simplement je me souviens de ces heures passées dans la nuit accueillante de petites salles désertes où se déroulait quelques film anonyme et destiné bien vite

à l'oubli. Amants qui fréquentiez ces loges obscures, l'étreinte de vos corps n'était pas si étroite qu'un blanc rayon ne vint parfois imposer quelque vision à vos prunelles et il vous fallait bien reconnaître que souvent ce rêve était plus puissant que le désir qui ne réussissait pas à vous fermer les yeux. Ce n'était rien pourtant que l'apparence de créatures semblables à vous-mêmes et l'aventure qui les faisait mouvoir n'avait rien de plus pathétique que la vôtre. Mais comment eussiez-vous résisté à l'appel de ces masques d'une grandeur étrange, où les passions s'inscrivaient en signes plus clairs que des mots? Comment vous refuser à la vue de toutes ces richesses négligemment étalées, à cette engageante facilité avec laquelle se déroulaient ces existences insensées?

Et moi, je céderai toujours au trouble qui m'envahit devant ces blancs visages modelés dans de la vaseline; ces pièces au plancher miroitant, à trois murs, sans plafond; ces trains fantômes qui circulent sans direction; ces forêts où des pistes toutes frayées s'ouvrent devant mes yeux; ces foules qui palpitent au commandement et dont les réactions sont aussi transparentes que la mimique des héros; ces nuits artificielles, invariablement vertes. Mais surtout je revois ces fantômes de femmes, leur séduction naïve. A mon gré, l'on ne rend pas à ces divinités éphémères le culte auquel elles ont droit, les murs ne portent pas tant d'affiches où leurs traits soient reproduits; tous les journaux du monde ne nous donnent pas assez de détails sur leur passé, leur travail, leurs amours; il y a trop peu de collégiens qui, avant de se coucher, baissent une carte postale imitant la photographie, puis la replacent sous leur traversin; le courrier de ces étoiles contient encore trop peu de lettres affolées, insultantes, de menaces de suicide ou de mariage. Il faut que les hommes possèdent cette ignoble faculté de reporter leurs sentiments sur d'autres objets que ceux qui les ont inspirés pour que la vue de ces chevelures dénouées où se complait la lumière, de ces yeux où se reflètent toutes les promesses, de ces corps désirables et lointains qu'un éclairage brutal fait jaillir nus sous la vaine parure des robes, pour que cette vue n'arrache pas l'humanité tout entière à ses passions étriquées et ne lui suggère un amour tout puissant pour ces filles de la nuit et du rêve. Mais nous, quand nous abandonnions, déchirés de regrets, ces palais surprenants et ces torrents inconnus, les paupières battantes sous la triste lumière des rues, les yeux encore remplis de la vision de ces créatures insolentes à la taille trop souple, au visage trop pur, nous ne regardions plus sans mépris les compagnes de chair qu'un destin avare nous avait imposées.



Frits van den Berghe



Raoul Dufy

AUX SOLEILS DE MINUIT

par
ALBERT VALENTIN

Il m'en coûterait d'engager mes pas dans les détours qui conduisent à ces territoires incertains dont la nuit favorise l'existence et où la lumière ne semble ménagée que pour mieux nous égarer, sans m'inquiéter de quelques dispositions sentimentales, communes au plus grand nombre d'entre nous sur qui elles exercent un merveilleux ravage. Je veux parler de ce goût qui nous porte à descendre vers la ville aussitôt que le jour y a cédé la place aux prodiges d'une magie passagère dont les caprices nous réduisent aisément à leur merci. Il est bien naturel que les adolescents obéissent aux sollicitations d'une telle nostalgie qui les ramène aux lieux



Photo Robert De Smet.

Miss Belgium

représentant la Belgique, au tournoi de beauté de Galveston. Nous la voyons sur cette photo et les photos suivantes délicieusement habillée et parée par les couturiers Norine, la modiste Lucile Webb, les bijoutiers C. Collard de Thuin et fils, le chausseur Tamburini, toute une collaboration belge de premier ordre



Photo Robert De Smet

*Deux attitudes
de
Miss Belgium*



Photo Robert De Smet

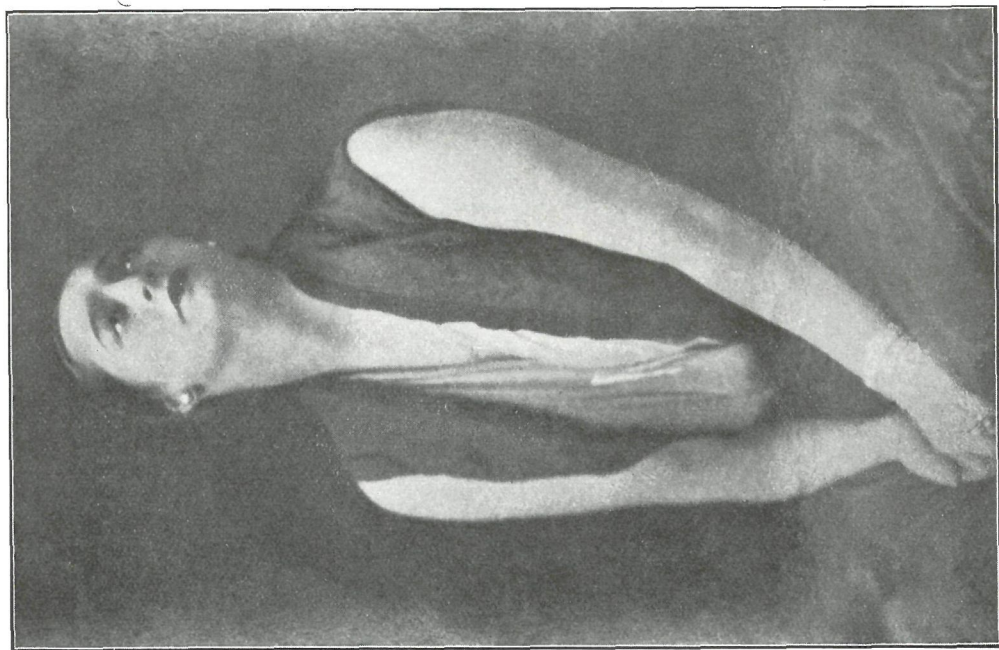


Photo Robert De Smet



Photo Robert De Smet

Deux expressions de Miss Belgium



La chanteuse Lys Gauty du « Théâtre de Dix Heures »

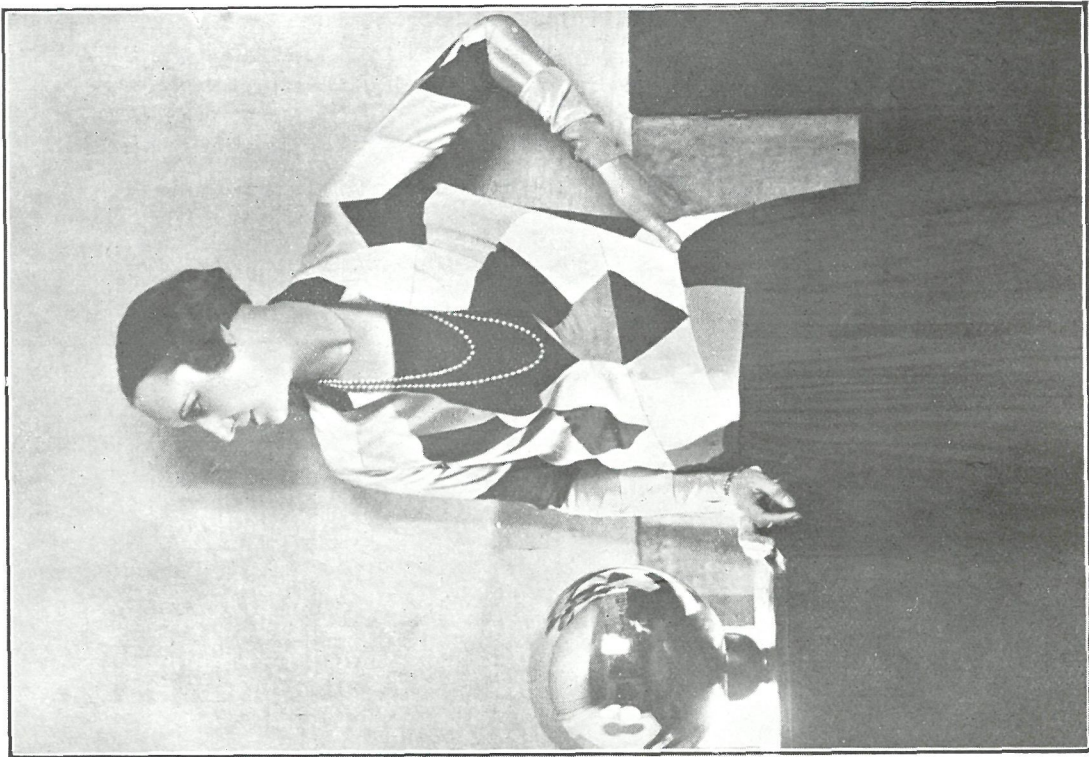


Photo Robert De Smet

Une robe à la mode (création Norine)

mêmes où ils apprirent l'alphabet, devant le vertigineux tableau céleste où des mains invisibles inscrivent et effacent patiemment des signes et des mots incandescents dédiés à des divinités familières. Mais ce désir d'approcher et d'appriivoiser les formes provisoires inventées par la connivence secrète des éléments ennemis que sont l'obscurité et les feux artificiels, n'a pas épargné ceux que l'âge rejette dans une contrée morale vouée aux regrets et aux retours sur soi-même. Une sorte de réserve leur a d'abord commandé d'établir entre eux et le monde quelques truchements hypocrites qui ont à jamais renvoyé les compagnons d'infortune dont ces hommes faisaient les confidents de leur déchéance, le chien, le chat, le cacatoès, parmi les accessoires d'une ménagerie conventionnelle aussi désuète que la faune de la préhistoire. Le phonographe s'est substitué à la tabatière à musique; un cinéma, aux silhouettes découpées; un poste à lampes aux soliloques amers inspirés par des souvenirs mal mis au point. Il suffit que ces machines d'ébonite, de cristal et d'acier entrent en mouvement pour que s'opère un étrange phénomène d'osmose et que la chambre ne soit plus séparée de la rue que par une paroi plus précaire qu'une membrane de mica. C'est sans y prendre garde qu'on la franchit et qu'on se mêle au peuple nocturne, entre ses avenues plantées d'arbres électriques, dont le feuillage de métal répand une clarté plus vénéneuse que l'ombre des mancenilliers. Il ne nous a pas fallu longtemps pour nous apercevoir que c'est sous les lanternes aériennes de ce laboratoire grand ouvert, que se développent miraculeusement les images cérébrales que la mémoire et la fantaisie entretiennent en nous. Elles apparaissent alors dans une coloration polaire, ces illustrations arbitraires du passé, du présent, de l'avenir et traitées toutes sur le même plan d'un film qui s'évanouit aux premières lueurs du matin et se dissout dans le vent acide pour renaître quelques heures après. De toutes les raisons faciles à concevoir que nous avons de nous complaire parmi les créations insaisissables de la nuit, la moins impure tient sans doute à la liberté qui nous est accordée de nous épanouir au sein d'un climat où toutes nos exigences trouvent leur ompte. C'est un espace où les morts n'ont rien à dire : les ténèbres qui les ont absorbés, suppriment aussi les édifices

qui sont le témoignage de leur passage terrestre. Il n'y a de projecteurs, de rébus phosphorescents, de rampes écarlates que pour exalter les sortilèges des vivants. Le soir qui tombe signifie à nos yeux que la cité accède à une fausse jeunesse, assez conforme à la nôtre. Je sais bien ce qu'ils attendent, tous ces promeneurs solitaires, dont l'air détaché ne m'abuse pas, et qui ont accueilli le premier prétexte venu pour fuir l'intolérable panorama domestique. L'aventure, dont ils connaissent la brièveté, mais dont ils espèrent chaque fois qu'elle les entraînera au delà des limites convenues, l'aventure termine leur chemin. Ils lui attribuent volontiers un visage exceptionnel que les pires expériences altèrent à peine. Leur cœur est fermé aux désillusions de cette espèce-là, depuis qu'ils ont été vaincus par les autres. Ils se réjouissent, au profond d'eux-mêmes, qu'à côté des plus vénérables entités passionnelles ou sociales, l'amour, le travail, l'appétit de vivre, on ait placé leurs simulacres consolants, les filles, le jeu, l'alcool ou les stupéfiants qui s'offrent à ceux qui ont compromis le meilleur d'eux-mêmes dans des effusions où des tourments absurdes furent le prix de leur abandon aveugle. A d'autres, maintenant. Mais pour ces hommes que nous suivons à la trace, ils entendent bien ne plus recommencer de sitôt: dans cet instant où nous les rencontrons, ils prennent leurs vacances au bord de la nuit où les phares tournants se posent à point nommé sur les proies convoitées. Nous n'en sommes plus à penser que le soir enveloppe une patrie indistincte, vouée à l'énigme et à la confusion. C'est bien plutôt le jour qui est la région de l'erreur, mais on ne l'y discerne plus à cause de son évidence même. Plus rien désormais n'arrête nos regards dans les paysages diurnes: ce sont autant de feuilles blanches couvertes de traits à l'encre sympathique. Il faut la chaleur des flammes de minuit pour qu'ils naissent à leur sens véritable sur lequel il serait malaisé de se méprendre. Les secrets s'y livrent d'eux-mêmes, et l'on sait bientôt à quoi s'en tenir sur cette impasse que rien ne désignait à l'attention, sur cet escalier qui s'amorce au fond d'un corridor désert, sur cette maison d'où s'échappe une chanson adaptée au décor, sur toutes ces perspectives confondues ou renversées où glissent des personnages muets

et transparents. Qu'ils poursuivent encore leurs allées et venues: ils ne seront plus longtemps embarrassés de leur corps. Celui-ci qui précipite un peu sa marche, pousse la porte d'un lieu que je reconnais, et qui est à la ressemblance de plusieurs autres dont le caractère abstrait m'apparaît à



à Marcella
Jean ♥

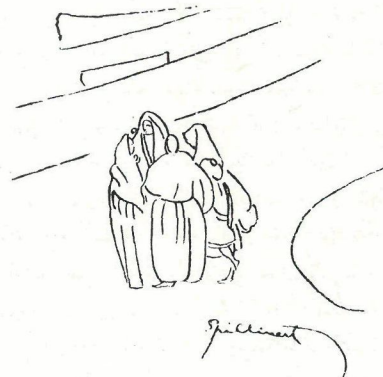
Marcella Meyer

par Jean Cocteau

la minute de les décrire. Les détails dont ils se parent, si singuliers qu'ils soient, échappent à l'examen qui est tout entier tourné vers un autre objet: c'est ici, dans ces salles de jeu, où j'ai risqué et perdu quelques sentiments que je ne regrette pas, que viennent expirer toutes les rumeurs, aux pieds d'une statue miroitante. Toutes les promesses, tous les projets, tous les renoncements y sont soumis au règne du hasard, qui n'est point cette divinité fumeuse qu'on suppose, mais une idole de diamant et de fer, bien articulée, et qui tend ses pièges avec exactitude. Certaines raisons, d'une couleur assez désespérée, mais que je n'ai pas à défier, m'ont amené à me réfugier souvent dans ces enceintes où la fatalité contracte une apparence séduisante, et dont, pourtant, la représentation s'associe volontiers dans l'esprit, aux symboles les plus traditionnels du tragique quotidien : le tiroir fracturé, les signatures imitées, le chèque sans provision, les échéances qui appellent une mort violente. J'éprouvais pour l'un de ces casinos clandestins une faveur que je m'explique mal et qui m'a bien des fois retenu, jusqu'au matin, entre ses murs magnétiques, au-dessus d'un cabaret pailleté où je m'en voudrais de ne pas faire une halte avant le baccara qui ne commence guère que vers minuit. J'y ai entendu maintes romances qui étaient autant de manifestations directes du pathétique et qui conféraient aux saccages sentimentaux qui me bouleversaient alors, une expression que j'aurais en vain cherchée en moi-même. C'est en emportant l'accent de ces paroles insensées, de ces rimes qui tirent leur envoûtement de leur facilité que je gravissais les quelques marches dérobées par où l'on aboutit au cercle, qui n'est séparé du petit théâtre que par un restaurant suspendu, une longue pièce dorée où le souper rassemble parfois des femmes parfaitement belles. A l'extrémité de ce couloir musical, il faut choisir : le bar est à gauche, taillé à facettes dans le nickel qui évoque les instruments des escamoteurs et des jongleurs de music-hall. On y vient pendant que les croupiers rétablissent la banque, échanger des propos que l'on écoute à peine. Ceux qui ne perdent pas de temps, dissipent leur menue monnaie aux petits coureurs ou dans ces appareils automatiques qui sont — et je n'en excepte pas la roulette — d'offensantes parodies du jeu, car elles autorisent

toutes les distractions, et même des facéties incompatibles avec la nature austère du hasard. Elle s'accommode mieux de l'atmosphère qu'on respire en face, autour des tables du chemin de fer, où onze personnages dominés par le croupier, sont pareils, devant le chiffre de la place qu'ils occupent, aux figures emblématiques disposées sur le cadran des horloges de la Forêt Noire. Un minuscule cercueil de bois verni d'où jaillissent les cartes, tourne, s'arrête et repart pendant que les jetons agités font leur bruit d'ossements. D'où viennent-ils, tous ces fantômes anonymes que rien ne détournerait de cette tâche qui les détourne d'eux-mêmes, et quelles circonstances ont mis sur leur chemin ce studio où ils collaboreront à un film monotone et fascinant sur lequel deux ou trois rectangles de bristol, reproduits mille fois, en gros plan, parlent plus éloquemment que le visage des acteurs? Quelques-uns d'entre eux, que je méprise bien, y goûtent un divertissement sans lendemain, une récréation innocente, mais ceux-là sont rares. Quelques autres sont portés jusqu'ici par un vent de défaite. C'est un moment de répit qu'ils demandent au jeu, une trêve au mal qui les dévaste. Ces amoureux n'ignorent pas que tout à l'heure, sur le seuil, ils seront à nouveau la proie de leur angoisse, de leur détresse, toutes dressées pour l'agression. Mais ils ont pris, où ils peuvent, un peu d'air qui les sauve de l'asphyxie, un apaisement que le sommeil même leur refuse. Peut-être aussi apprécient-ils, après certains déchainements physiques qui les ont soulevés, cette chasteté surprenante qu'on observe autour des tables de baccara. Les hommes et les femmes y oublient leur sexe : ils sont possédés par une passion rigoureuse qui ne souffre pas qu'on la trahisse. Il convient de dire que les femmes égarées autour des tapis verts manquent ordinairement d'attraits et qu'elles découragent l'entreprise. Les autres, celles dont un seul mot qu'elles profèrent, un seul geste qu'elles font, nous attachent à leur suite, qu'iraient-elles quérir dans ce domaine où l'on sacrifie à une forme du hasard sans commune mesure avec celui qu'elles provoquent à chacun de leurs pas? Elles changent un destin par une certaine façon de sourire, de battre des paupières, d'étendre la main. La question du tirage à cinq est assurément d'une importance misérable au regard d'un tel

empire. Il m'est advenu pourtant d'avoir des partenaires ou des voisines dont la beauté résistait aux maléfices du jeu : mais c'étaient de magnifiques passagères qui prenaient bientôt congé de nous, à l'aube, lorsque les incantations des croupiers alternent avec le cri des essieux et la clameur des maraîchers qui montent de la rue. Les plis des rideaux se chargent alors d'un dépôt violacé qui annonce l'aurore. La fin est proche : encore quelques heures de cette frénésie glacée. Les moins héroïques se lèvent, et réveillent le groom du vestiaire, le portier, le chauffeur endormi dans son taxi où il laisse après lui une odeur de cuir tiède et de tabac. Il faut brusquement renouer avec les dérisions terrestres, reprendre le bât, danser en rond. Mais les réalités journalières ne touchent plus guère ces somnambules : ils participent toujours en pensée au spectacle qu'ils viennent de quitter, corrigent à leur profit les coups malheureux, réparent le mauvais sort à la lumière de leur expérience. Et pour peu qu'ils s'abandonnent à cette humeur dangereuse, ils s'ouvrent promptement aux réminiscences, aux examens de conscience, aux remords, aux bonnes résolutions. Mais ils savent bien que le pouvoir dissolvant de la prochaine nuit en aura facilement raison, et, déjà, ils se préparent à sa venue.



Léon Spilliaert



Hubert Dubois

par Aug. Mambour

LA STATUE DU COMMANDEUR

par

HUBERT DUBOIS

*A cœur à cris sans feu ni loi
le sang l'honore à sa manière
à peine l'Ombre la dérange
un rien de ciel frappe ses doigts
légers plus discrets que la nuit
qui la découvre et la dénoue
et la réduit à sa grandeur.*



Raoul Dufy

DES RUES ET DES CARREFOURS

par

PAUL FIERENS

Paris, avril-mai.

J'arrivais au Rond-Point des Champs-Élysées. Le *Figaro*, chaque soir, y fait briller sa comète. Ce n'est qu'une plume d'oie! Il faudrait l'ébarber, me dis-je. Mais on ne voyait pas la comète, c'était le matin, vers 10 heures.

J'arrivais donc au Rond-Point des Champs-Élysées quand j'éprouvai une grande émotion. Deux arbres venaient à ma rencontre. Deux arbres descendaient l'Avenue, lents, majestueux, sûrs d'eux-mêmes.

Avaient-ils passé sous l'Arc de Triomphe? Étaient-ce des héros, de glorieux blessés? Il leur manquait des bras, des branches. Mais ils devaient avoir des jambes, puisqu'ils marchaient.

Ils marchaient. Ils allaient comme Guanamiru, l'homme de la Pampa, qui ressemble à Jules Supervielle. Guanamiru descend les Champs-Élysées et il grandit à chaque pas. A l'angle de la rue de Berri, sa tête se trouve à la hauteur d'un cinquième étage.

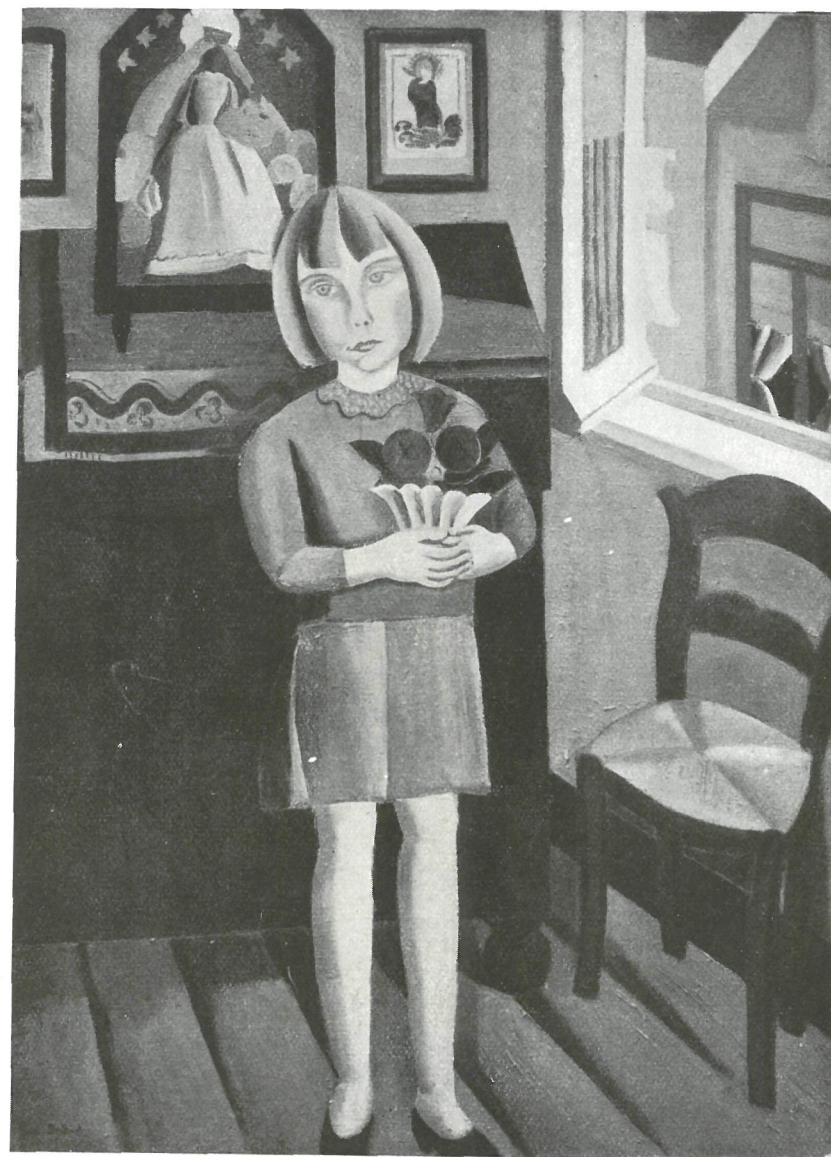
Les arbres grandissaient. Il me parut que les passants ne remarquaient pas le miracle. Ce n'était pas encore l'heure de l'apéritif, de la poésie.

Quand les deux géants furent à quelques mètres de moi, je constatai soudain que de forts chevaux les traînaient. J'entendis les fouets claquer. Les arbres se tenaient debout, comme des auriges. Ne pensez pas à *Ben-Hur*. Pensez au destin de ces arbres qui voyagent, poèmes sans oiseaux. Et à tous les déracinés de Paris. Et au courage des platanes qui poussent entre les pierres.

* * *

Boulevard de la Madeleine, on vient d'enlever une palissade. Elle cachait la jolie devanture que Mallet-Stevens a conçue pour la boutique d'un chausseur. *Sutor ne supra crepidam*. Eh bien! non, il n'est pas défendu au « chausseur » d'avoir du goût!

La devanture est toute en chrome, un nouveau métal que l'on dit inoxydable. Une recherche d'horizontalisme caractérise la composition. Vous reconnaissez immédiatement le style de l'architecte.



« Béatrice » par Gustave de Smet
(Musée de Bruxelles)

Portraits d'enfants



Nénette Pisart par Frits van den Berghe



Jacqueline Manteau par Edgar Tytgat

Portraits d'enfants



Lorenzo Picabia par Suzanne Duchamp



Marie Vandeputte par Léon Spilliaert



Suzel Schwarzenberg



Luc Hoffmann

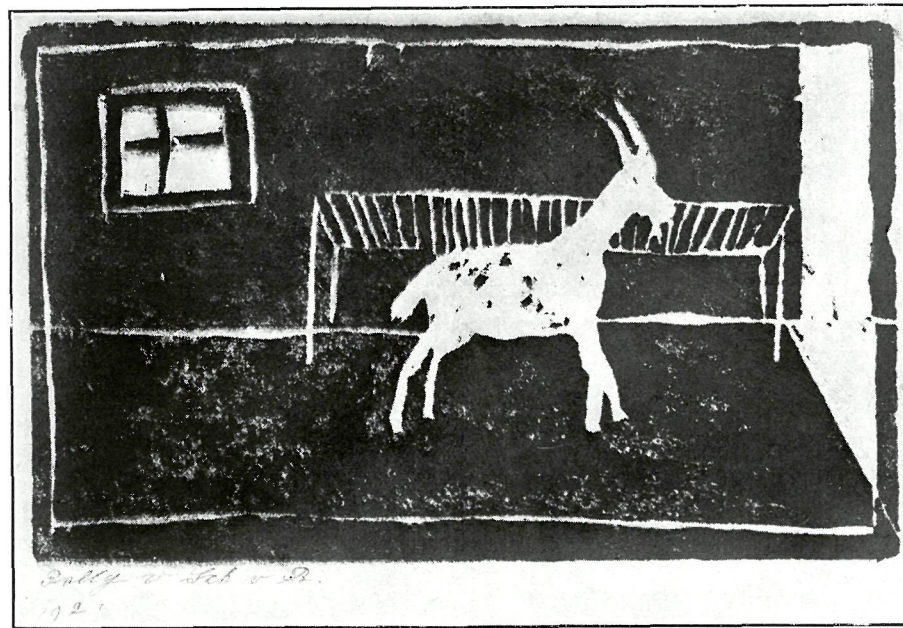


Marie Vandeputte, fille de l'écrivain H. Vandeputte, parmi ses jouets Photo Anthony.



Aquarelle de Jean Permeke (6 ans), un fils du peintre Constant Permeke

Dessins d'enfants

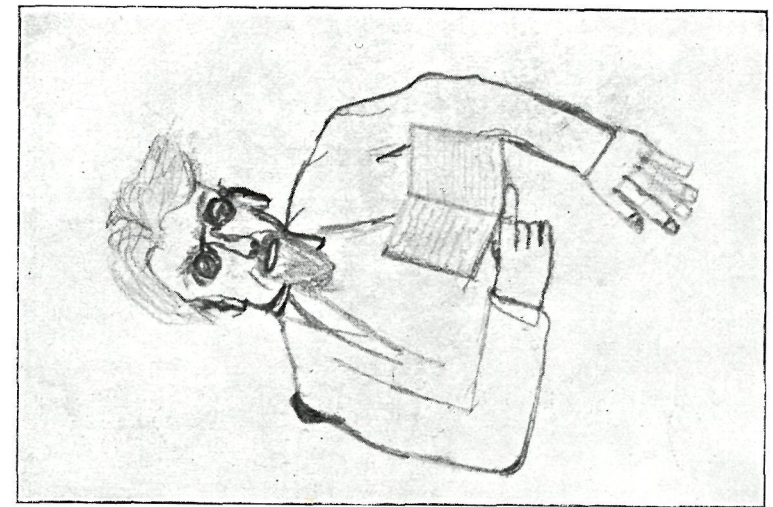


Bois gravé par Pally van Schoonhoven (8 ans)

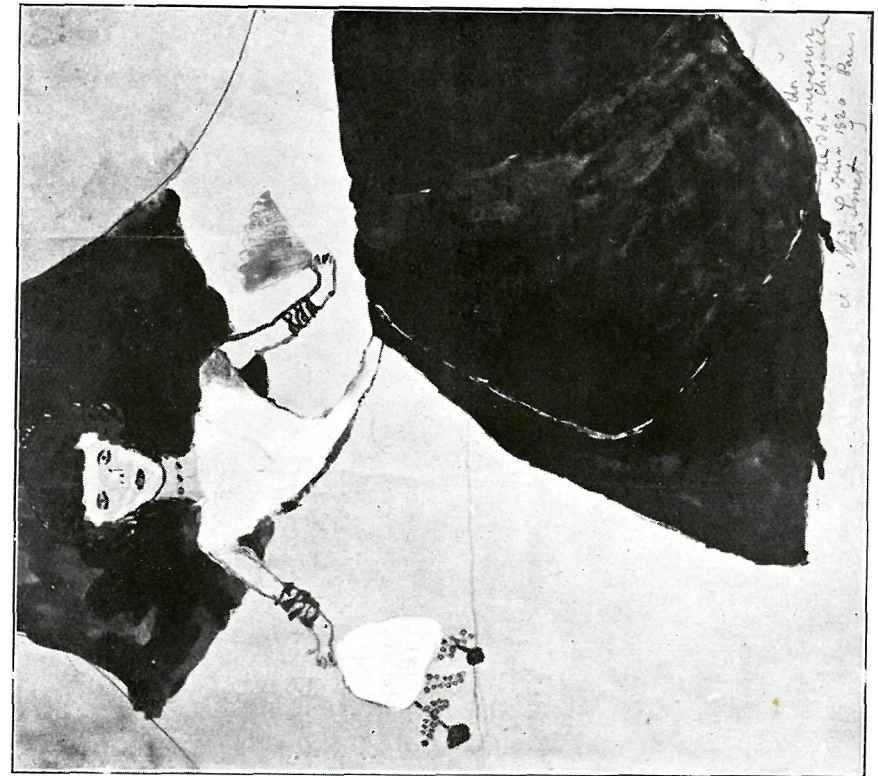


Dessin dû à la collaboration des frères Luc et André Hoffmann (6 et 8 ans)

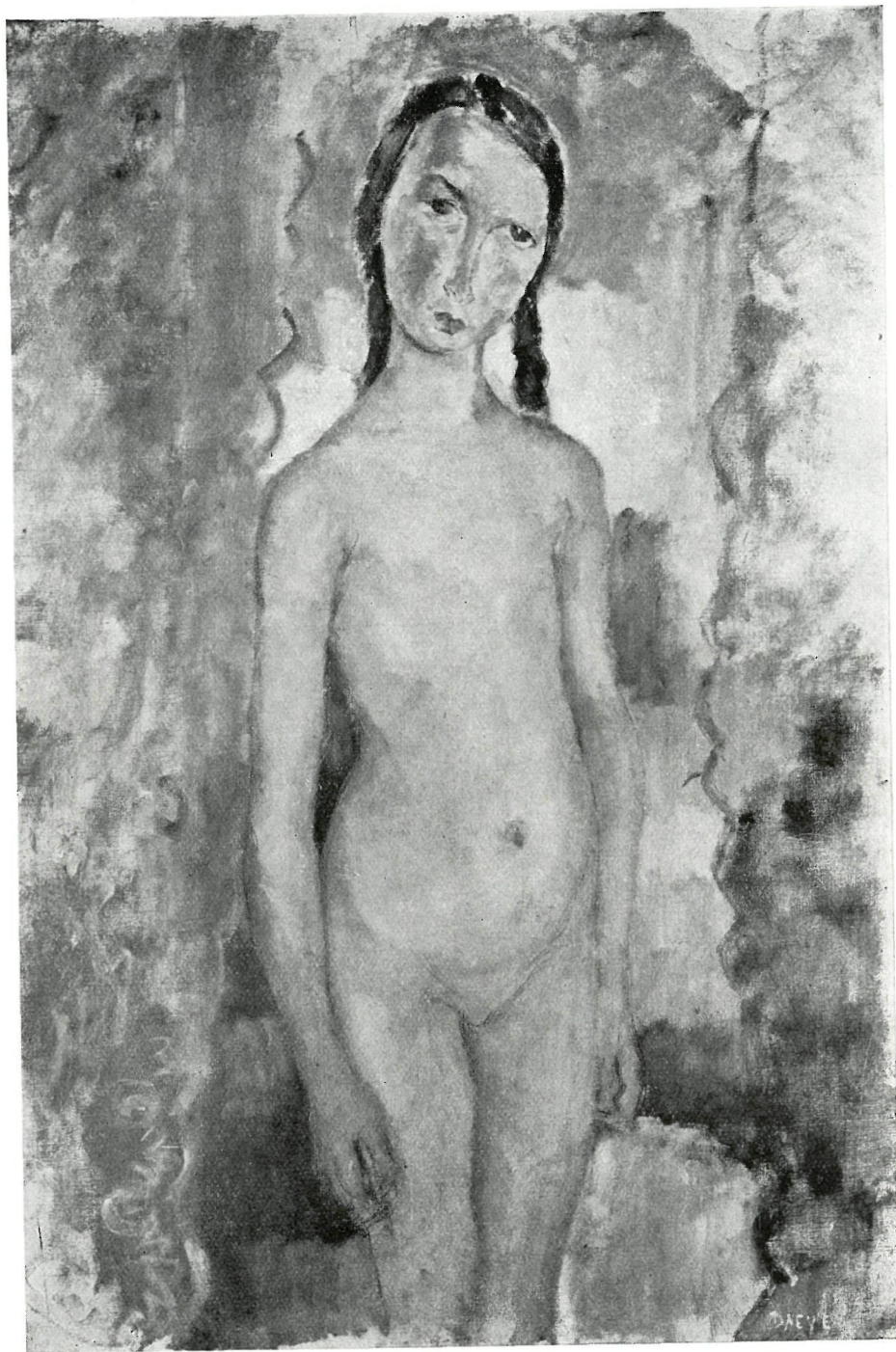
Créations d'enfants



Portrait du peintre Jan Toorop
par son petit-fils Eddy Toorop (7 ans)



Aquarelle par Ida Chagall (8 ans), fille du peintre Marc Chagall



« Eve-enfant » par Hippolyte Daye

Vous approchez. Et voici quelque chose de fort gênant. La vitrine est coupée en deux, dans le sens de la largeur, par une grosse bande de métal qui vous vient juste sur le nez. Il vous faut vous courber pour regarder les chaussures exposées, vous hausser sur la pointe des pieds pour plonger dans l'intérieur du magasin (où il y a des laques de Dunand, des étoffes d'Hélène Henry, des peintures de Foujita).

Je suis peut-être un peu plus grand que la moyenne. Mallet-Stevens aussi, n'est-ce pas? De toute manière, je crains que le « pare-vue » contre lequel je proteste, ne soit qu'un accessoire purement *décoratif* dans une façade par ailleurs logiquement ordonnée.

La boutique fait sensation. On s'arrête. Ne dissimulons pas que les boulevardiers, s'il en reste, haussent les épaules. J'ai entendu une dame indignée qui s'écriait : « En voilà qui ont du goût pour la peinture! » Qu'est-ce que ça pouvait vouloir dire?

* * *

Quel goût ont, pour la peinture, les architectes (?) qui ont élevé 1°) l'immeuble de coin qui termine, au carrefour Drouot, le nouveau tronçon du Boulevard Haussmann; 2°) le Cercle Militaire de la Place Saint-Augustin? Se peut-il que de telles horreurs ne s'écroulent point sous les huées?

Le Cercle Militaire, que je renonce à décrire, est l'œuvre d'un professeur de l'Ecole des Beaux-Arts, grand metteur en scène du concours de Genève où Le Corbusier, après la comédie que l'on sait, se vit préférer un membre de l'Institut dont le « chef-d'œuvre » est la ridicule Place Edouard VII.

* * *

Max Jacob n'aime pas la Tour Eiffel illuminée, citroënisée. Il la trouve habillée par Paquin. Ça fait nouveau riche, pense-t-il. Il le dit et le voilà qui improvise un poème avec commentaires. Nous l'écoutons, nous l'aimons tant que nous hésitons à le contredire.

Pourtant, même en robe perlée, la Tour est une dame qui sait vieillir. Elle garde sa ligne. Elle peut encore, en plein jour, se montrer nue. Et elle a sa petite cour de poètes, ses gigolos.

* * *

Station *Lamarck* du Nord-Sud. Plus de cent marches à monter. Mais il y a un ascenseur très doux, en demi-lune. Dehors, cinquante marches encore. Puis, trois étages. Vous êtes chez Louis Marcoussis.

Est-ce le matin? Peut-être verrez-vous quelques peintures. Si Marcoussis est bien disposé, il vous parlera de son art avec une intelligence que bien des confrères doivent lui envier. Et vous pourrez *comprendre* son œuvre si vous avez commencé par la sentir et l'aimer.

Est-ce le soir? Les tableaux ont disparu. Ils sont remplacés par une trentaine d'amis, Polonais, Hongrois, Russes, Tchèques, Anglais, Américains, Belges, Roumains, Français. Mme Halicka offre les cigarettes dans une boîte à musique qui joue *Rose-Marie*. M. Ford-Madox-Ford me parle de Conrad et m'explique pourquoi Tarascon lui paraît un des plus charmants coins du monde. Tchelitcheff discute avec Jean-Francis Laglenne. Voici Tristan Tzara dont Marcoussis vient d'illustrer l'émouvant *Indicateur des Chemins de Cœur*.

Et je ne résiste pas au plaisir de copier ici le premier poème :

voie

*quel est ce chemin qui nous sépare
à travers lequel je tends la main de ma pensée
une fleur est écrite au bout de chaque doigt
et le bout du chemin est une fleur qui marche avec toi.*

Marcoussis possède une riche collection de bouteilles en verre moulé. On en a déjà parlé dans les revues, dans les journaux. Ce qui fait qu'on se met à rechercher ces bouteilles au moment précis où le peintre ne les recherche plus. Mais Marcoussis se sert de ses bouteilles. Il a mis le porto dans un buste de Gambetta.

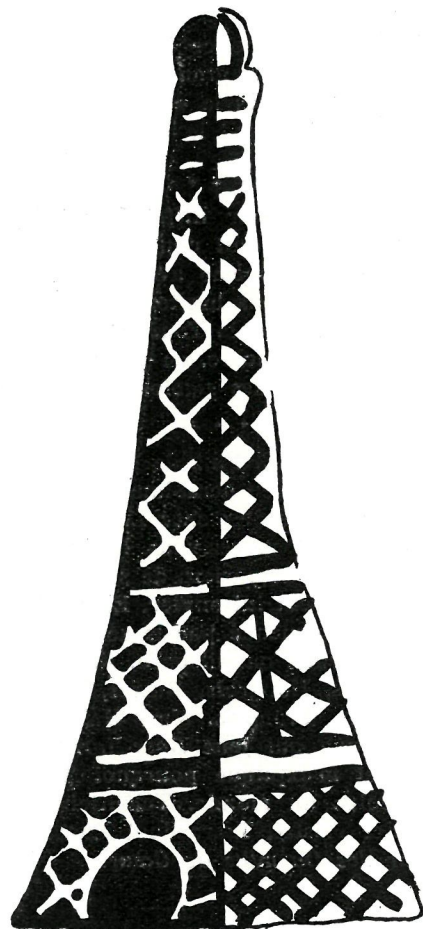
Et, en agitant son *shaker* — il fait bien les cocktails, il n'en boit pas — il évoque le bar privé de notre ami P.-G. van Hecke et il se lance dans un grand éloge de Bruxelles, d'Anvers, de Roger van der Weyden.

— Etes-vous allé à New-York?, me dit M. Ford-Madox-Ford.

— Jamais.

— Eh bien, vous y êtes!

Non, c'est Paris, carrefour des deux mondes. C'est toujours Paris.



Raoul Dufy

VARIÉTÉS



Poésie enfantine et poésie d'enfants. —

Depuis les poésies des manuels d'écoles primaires jusqu'aux *Enfantines*, de Moussorgsky et ce *Noël pour les Enfants qui n'ont plus de maison*, qui n'ajoute rien à la mémoire du tendre et génial Claude-Achille Debussy, il semble que les auteurs de poésies enfantines ou les auteurs qui croient interpréter la pensée enfantine, tendent à anéantir l'esprit d'invention dont presque tous les enfants sont prodigieusement doués. Les moralistes, les pédagogues et les tenanciers de « nursery » n'arriveront pas de si tôt à leurs fins.

L'instinct primitif chez l'enfant dominera toujours l'érudition de ses éducateurs. La poésie spontanée ou celle traditionnelle parfois dont il accompagne ses jeux, est toujours d'une expression telle que le fait ou l'anecdote réaliste racontée, devient la manifestation de tout un esprit frondeur, agressif ou bien se hausse à un sens universel et absolument poétique.

Les petites filles quand elles sautent à la corde, quand elles dansent des rondes ou quand elles jouent à la balle, ont des chansons, des rengaines d'une qualité poétique infiniment plus subtile que les fables de ce sacré Jean de La Fontaine. Ecoutez-les jouer à la balle :

*A l'ordinaire
Sans bouger
Sans rire
Sans parler
Dans une main
Dans l'autre
Sur un pied
Sur l'autre
Main devant
Main derrière
Main devant derrière
Main en haut
Main en bas
Main en haut en bas
Le tourbillon
La révérence
Et le tour du monde.*

Il en existe mille autres, aussi belles, et mille autres variantes.
Mais voici le premier poème français, qu'écrivit à l'âge de 12 ans,
le petit Michel H. :

LE SOLDAT INCONNU

*Vive le soldat inconnu
Que je n'ai jamais vu
J'ai les preuves en poche
Que c'est un boche
C'est un homme de la campagne
Au milieu de l'Allemagne
Il repos' à Bruxelles
Dans un tombaax avec de fricadelles
Monsieur Albert
Avec un air
Et sa jolie femme
En macadame
Brillent sur son tombaax
En stil crombaux
Sa mère pleure
Avec son meure
Et dit « Vive le soldat inconnu
» Que je n'ai jamais vus ».*

signé :
*van uw vriendje,
Michiel.*

Michel H. a écrit en flamand de nombreux poèmes sur l'école, ses professeurs, ses condisciples, ses jeux, ses aspirations quand il sera grand, etc ... Ils ne le cèdent en rien à celui que vous venez de lire et qui nous fût communiqué par notre ami E. L. T. Mesens. Il est certain que le milieu dans lequel vit un enfant influence parfois son imagination, de là, sans doute, l'allure « anti-patriotique » du poème que je viens de citer et dans lequel je ne puis résister à trouver admirable ces vers

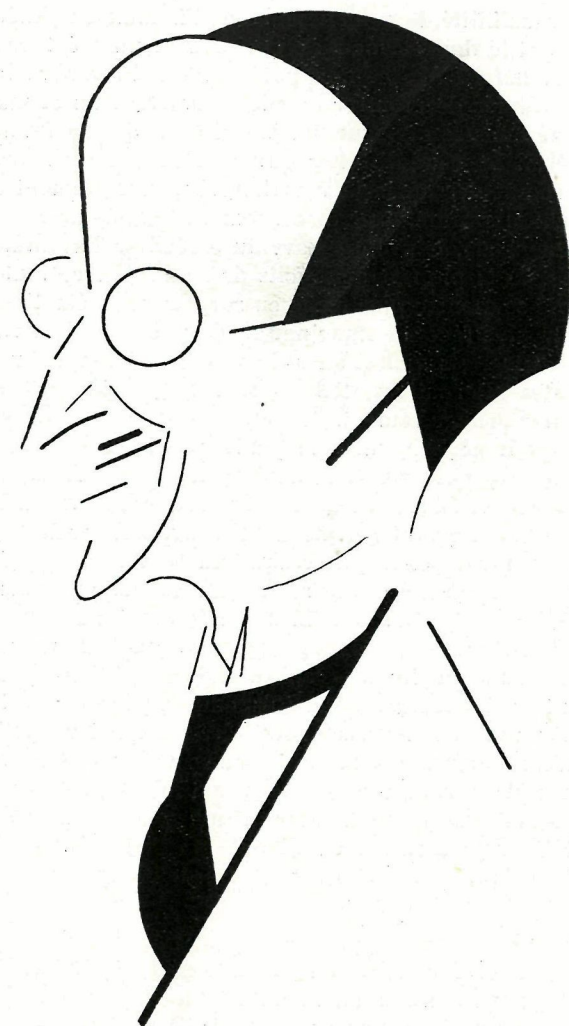
*Et sa jolie femme
En macadame*

et le mot *crombaux* inventé de toute pièce pour rimer avec *tombaax* qu'il orthographie d'ailleurs à sa manière.

Le lecteur trouvera, dans ce numéro, des dessins de plusieurs enfants : enfants d'artistes, enfants d'ouvriers, de bourgeois... Ces documents témoignent souvent d'une intelligence remarquable, parfois d'un sens parfait de la mise en page originale, toujours de la plus belle indépendance.

Les enfants infligent chaque jour la dure leçon de l'instinct aux pédagogues et aux moralistes en faisant fi de leur soi-disante « mission-sacrée ».

F.-L.



M. Camille Huysmans

vu par Ex

Vies romancées. —

Les biographies romancées, les « Romans des grandes existences », les « Vies des hommes illustres » etc.? Il en est qui les recherchent avidement, il en est qui les repoussent avec dédain. Le reproche le plus grave qu'on leur a fait, c'est d'appartenir à un genre hybride, de n'être ni tout à fait livre d'histoire, ni tout à fait roman. Je me refuse à ce procès de tendance. Je n'en fais qu'une question de valeur. Ce qui importe, c'est le héros choisi, et c'est l'auteur désigné pour le faire revivre devant nous. Telle de ces « vies » est entraînante au possible, d'une puissance, d'une densité humaines véritablement attachantes, d'une vérité qui n'a pas besoin de s'abriter derrière une science infaillible, puisque c'est la per-

spicacité et la sensibilité, la connaissance de l'homme en général, le génie de composition et le don d'évocation qui guident un créateur authentique, romancier sans défaillance et non point biographe d'occasion, dans la tâche qu'il a assumée de montrer en pleine activité, un et multiple, réel, vivant, enraciné dans son époque, un grand écrivain, un grand politique, un grand général. La « crédibilité » que confère aux personnages de son invention un romancier qui a la vocation, il peut également en doter tel personnage qu'il emprunte, avec discernement, à l'histoire. J'avoue volontiers qu'à valeur égale, je préfère l'aventure réelle à l'aventure imaginée, les « Mémoires » à la plupart des récits de fiction, et ce tout bonnement parce que la vie se montre plus riche en surprises, en émotions, même en fantaisie que la plus féconde imagination de poète. Le hasard et la règle s'y allient en d'étranges vicissitudes, la passion et l'esprit y provoquent de passionnantes alternatives, telles que l'imagination ne se risquerait pas à les susciter arbitrairement.

La façon dont René Benjamin est parvenu à faire revivre son Balzac, ou Maurois son Disraëli, ou Guy de Pourtalès son Liszt, ou Dumont-Wilden son Prince de Ligne, ou George Oudard son Law, ou Paul Hazard son Stendhal, répond à tout ce que nous pouvons attendre du genre. Ils résument avec l'entrain et le pittoresque du roman ce que des compilateurs sans âme ont amassé en guise de documents probants, mais sans parvenir à utiliser à des fins sensibles et stimulantes les matériaux dont ils disposaient. S'il est de ces biographies qui lassent, crispent, font sourire, attribuons-les à des biographes sans conviction, peu renseignés ou trop pédants, suivant les cas, insuffisamment pénétrés de leur sujet ou trop imbus d'eux-mêmes, Narcisses invétérés, à qui leur petit souffle ne permet pas d'escalader une cime, de dominer un vaste horizon. Tel est le prétentieux « Talleyrand » et M. Jacques Sindral, où le corps rapetissé du subtil diplomate disparaît derrière l'ombre enflée de son biographe.

D'ores et déjà on peut railler tel « Moïse » ou tel « Vercingétorix » projetés, et condamnés d'avance à décevoir auteur et lecteur. R.

Le père Dumas père. —

Dans le livre de M. Lucas-Breton (dans la série des « Vies romancées » de la N. R. F.), nous entrons dans l'intimité même du père Dumas. Il vit sous nos yeux, mange, boit, aime, voyage, écrit, toujours mû par le même besoin de se dépenser, la même joie tranquille, un peu brutale, peut-être, de créer, gagner de l'argent, trouver des femmes, jouir de l'existence, s'amuser et amuser les autres. Trop fécond, improvisateur jovial, styliste sommaire, empruntant aux uns et aux autres, il ne s'est pas haussé au rang d'un grand écrivain dans le sens classique du mot, alors qu'il reste pour nous un des auteurs les plus abondamment chargés de vitalité, d'enthousiasme et d'entrain, parmi tous ceux qui tinrent une plume, pour le plus vif plaisir de leurs lecteurs. De son vivant il fut célèbre autant et plus que Hugo ou Vigny. Vraisemblablement le lit-on aujourd'hui autant que jadis, mais la critique historique n'a point consenti à consacrer sa tumultueuse gloire, un peu baroque.

Il n'en continue pas moins d'être un excellent « conducteur » de cet intérêt stimulé à vif, de cette curiosité constamment tenue en éveil, de cette participation émue, comme haletante, au sort de tant de héros de

taille, créés par son génie inventif, de Monte-Christo à d'Artagnan et qui, pour d'aucuns, comptent davantage que les mérites trop platoniques d'un art d'écrire en chambre close, pour dix douzaines d'initiés. Et c'est déjà un signe de son influence que ce doute qu'il inflige même aux écrivains d'aujourd'hui, lorsque ceux-ci hésitent entre le succès d'un homme de sa trempe et celui d'un Mallarmé, par exemple, ou, pour rester contemporain, celui d'un Pierre Benoît ou d'un Paul Valéry. Cruelle alternative...

De toute évidence, il vaut plus, à son époque, que Maurice Dekobra ou Clément Vautel dans la nôtre. R.



Fernand Crommelynck, par lui-même

« Comme avant, mieux qu'avant », de Pirandello. —

Un Ibsen latin, moins brumeux et fanatique, peu ou pas tenu par le symbole, mais d'autant plus sollicité par le mystère des cœurs. Il recherche les situations les plus complexes, les cas les plus ingénieux, les suscitant à dessein, jusqu'à ne plus se mouvoir que dans un monde d'artifice idéologique et de spéculation expérimentale. Autant que le Nordique, il se plaît à couper des cheveux en quatre, mais il y emploie un génie de ratiocination moins pédante et de délectation plus cynique. Il masque mieux ses batteries et son objectif. A part cela, il n'y a pas si loin de *Maison de Poupée* à *Comme avant, mieux qu'avant*, ni de Nora à cette Fulvie, sauf que l'héroïne pirandélienne compte quelques illusions en moins et quelques années de lassitude amoureuse en plus. A tout prendre, la pièce d'Ibsen est plus lourde d'humanité, repose sur une base moins précaire, en ce sens qu'elle a une santé, une force, un pouvoir de conviction qu'on chercherait en vain chez le trop subtil Italien. Pirandello ne possède surtout pas la foi d'Ibsen, cette foi dure, tenace, souvent encombrante, mais qui finit par émouvoir ou par emporter l'adhésion du spectateur. Chez Pirandello, c'est l'esprit, et l'esprit seulement, intrigué, qui se tient en éveil.

Il s'agit, bien entendu, chez l'un et chez l'autre — malgré la nouveauté apparente de l'Italien — d'un théâtre à crises de conscience et d'un théâtre à thèses. Seulement, le mécanisme de la psychologie diffère sensiblement. Chez Pirandello, l'instinct et même l'acte gratuit jouent un rôle bien plus considérable. Au dernier acte, la nouvelle évasion, tout fortuite, de Fulvie, avec l'amant miraculeusement surgi — avec cet inconsistent et ridicule Marco, qu'elle avait laissé là, une première fois, pour revenir à son mari, mais qu'elle est heureuse de retrouver, afin de quitter à nouveau, en beauté, l'époux détesté — s'appuie sur un hasard aussi déconcertant dans cette pièce freudienne que dans un simple mélodrame. Mais c'est bien là un hasard pirandellien par essence, voire par définition. La logique et le rigorisme d'Ibsen se seraient opposés à ce chassé-croisé paradoxal, justifié par un sadisme spirituel bien plus que par un véritable élan de passion. Avouons également que l'impétueuse Nora est autrement noble que l'opportuniste Fulvie.

L'intérêt de cette pièce — comme les précédentes consacrée au doublement de la personnalité, à sa projection dans l'espace — ne dérive qu'accessoirement de la situation théâtrale initiale : l'amante aventurière, qui consent à redevenir une épouse plus ou moins soumise, jusqu'au jour où elle abandonne à nouveau son foyer, mais cette fois dépouillée de toute honte et de tout remords, de tout lien et de tout regret. Il provient, en ordre principal, de la singulière relation de mère à enfant que Pirandello a percée à jour. C'est là sa trouvaille : cette opposition entre la personnalité fictive de la mère, telle que celle-ci survit — créée de toutes pièces — dans le souvenir de sa fille qui la croit morte (et qu'au retour de la fugitive, on n'a pas voulu ou osé détromper) et sa personnalité véritable, que cette même fille ne reconnaît pas, déteste, combat, au point que chez la femme également tout l'amour maternel finit par s'éteindre et se transformer en une haine féroce. Comme toujours, Pirandello soulève ce problème de la « voix du sang », sans chercher à le résoudre, sans même le définir complètement, comme s'il se contentait de déposer en nous un ferment d'inquiétude, sans avoir à se préoccuper de ce qu'il peut en advenir. Aussi bien est-ce là, peut-être, son vrai rôle de stimulateur de trouble et d'angoisse.

Les Comédiens de la Croix-Nivert, sous la direction de Paulette Pax, interprètent avec assez peu de légèreté, et trop selon la formule pathétique du théâtre naturaliste, cette pièce qui n'a de sens que si l'on la traite comme une partie d'échecs. Les joueurs s'emportent trop, ne mesurent pas assez sereinement des coups qui sont, au fond, très calculés. R.

des milliers d'automobilistes utilisent

Pourquoi?

Essais et Démonstrations :

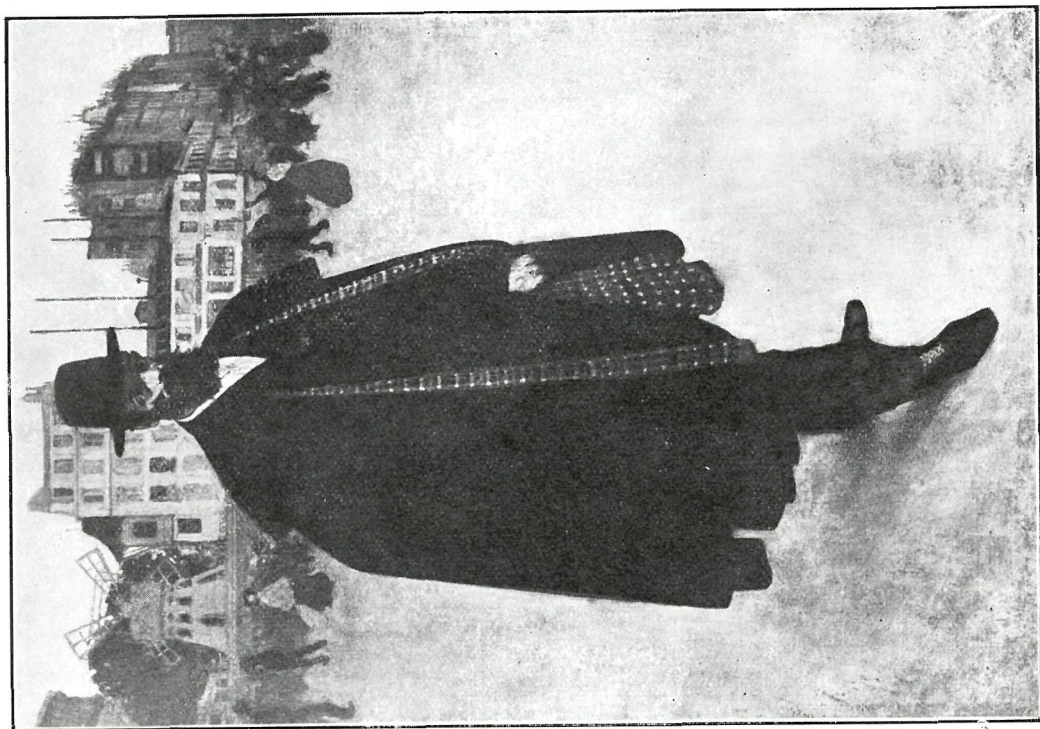
A. PETIT, 100, Rue Montoyer - Téléphone 384.49

VIX



Le danseur espagnol Vicente Escudero

Photo Man Ray

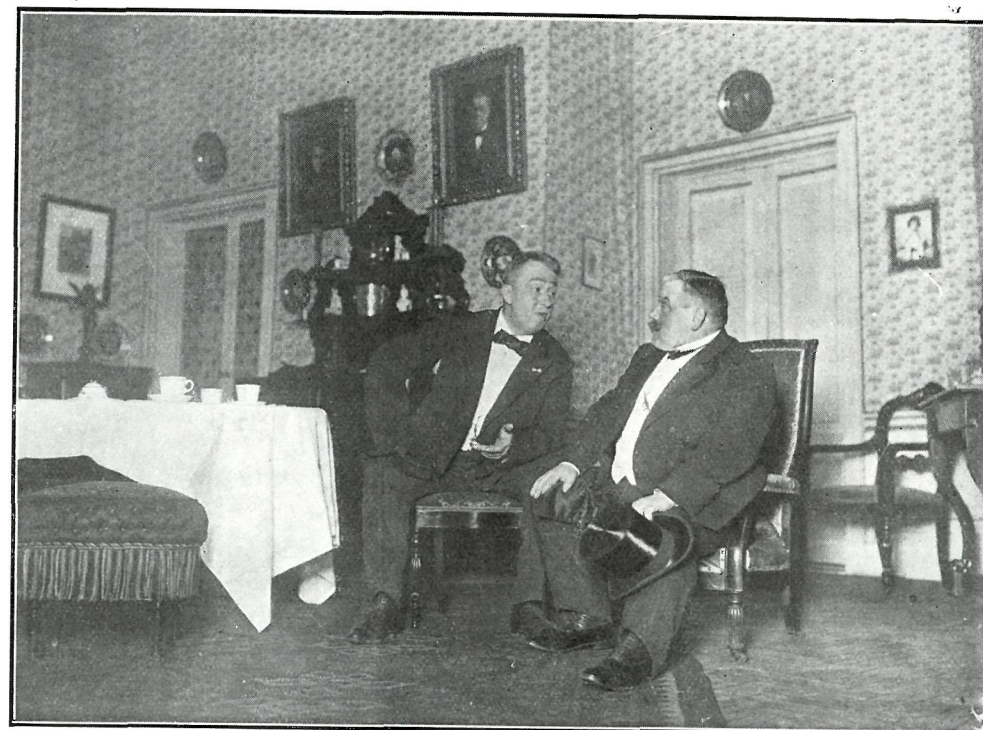


« L'Espagnol à Paris », de H. Evenepoel (Musée de Gand)

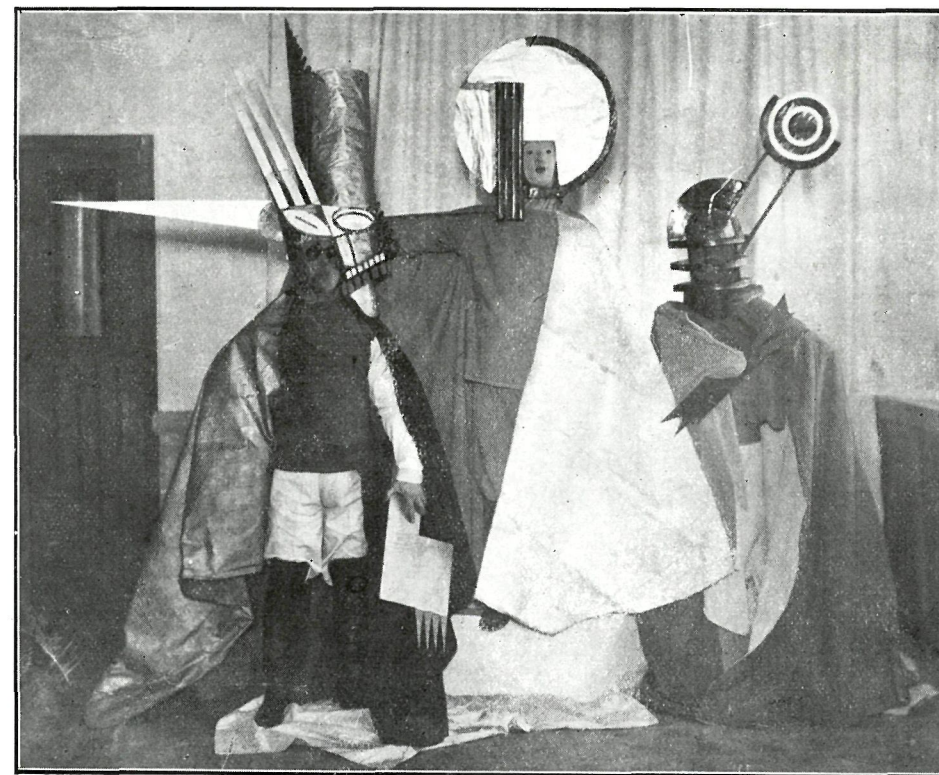


La danseuse espagnole La Argentina

La scène



La création du « Mariage de Mlle Beulemans » en 1910
Les acteurs Jacque et Ambreville au 2^{me} acte



Costumes pour « Ave » pièce de Herman Teirlinck
par Willia Menzel et Georges Hauman

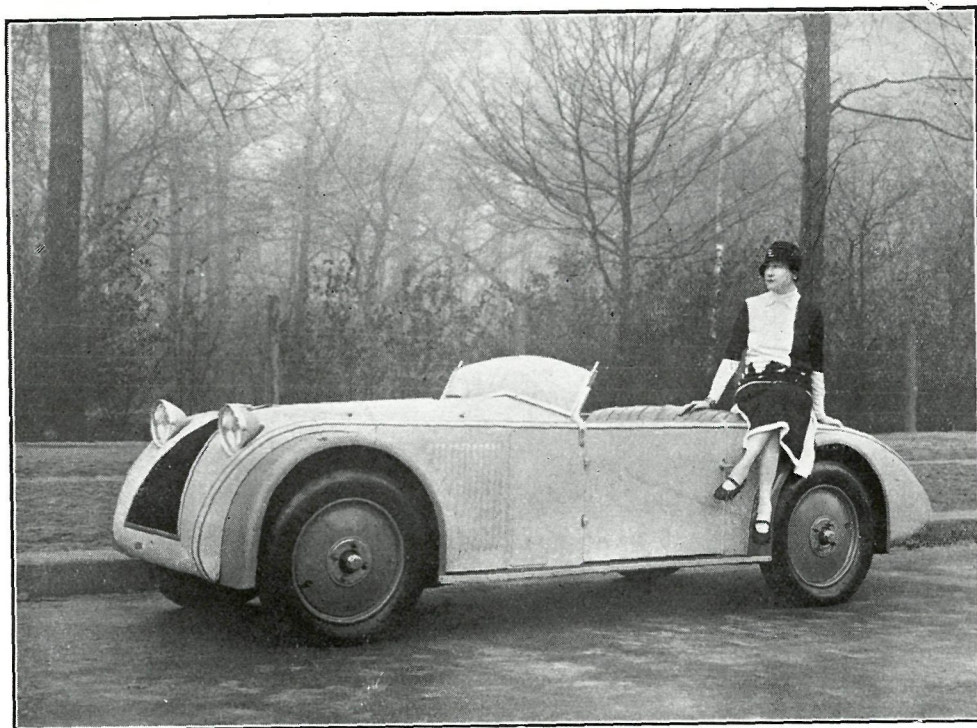
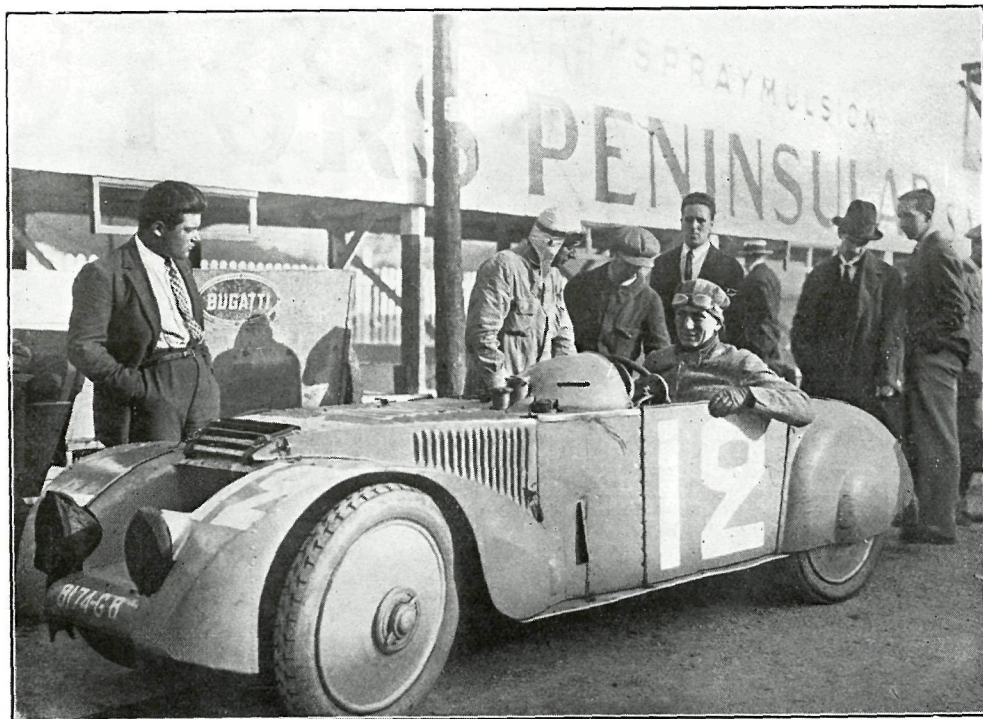
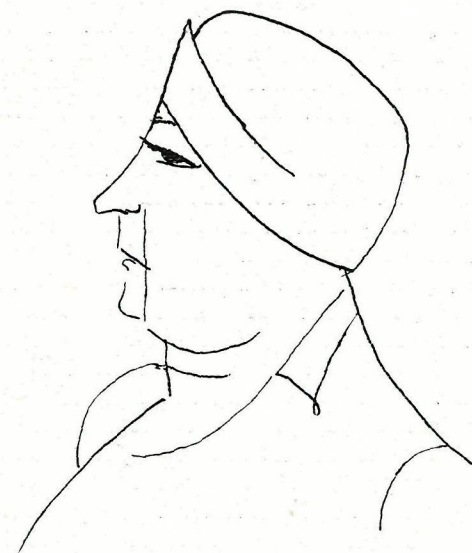


Photo Rob. de Smet

Mme Norine présentant le tank Chenard & Walcker en 1928



André Pisart courant sur tank Chenard & Walcker en 1926



Mme G. Cocquiot

par F. v. d. B.

« Introduction à la magie blanche et noire », par Albert Valentin. —

Un homme épris de poésie, de peinture, découvre vite que tout art recèle une région secrète où ses manifestations gagnent en intensité et en pureté ce qu'elles perdent de réalité, de valeur objective. A la faveur de ce climat, la passion se révèle à elle-même et prend une connaissance plus aiguë d'une origine étrangement indépendante de toute cause extérieure. C'est alors que l'on s'éprend des chansons populaires, des dessins d'enfants, des objets en verre filé.

Le cinéma possède aussi ce domaine réservé, mais jusqu'ici personne n'avait paru s'en apercevoir, personne n'en avait donné le catalogue raisonné. Albert Valentin vient de le faire et ceux qui ignorent l'équation qui règle les rapports entre le cinéma et la couleur sentimentale de notre époque pourront la trouver dans ce petit traité à côté des formules où s'inscrivent les derniers résultats connus à l'expérience allemande ou de la routine américaine. Un poème liminaire retrace une autre opération magique — à peine moins dangereuse : l'envoûtement sexuel qu'exercent à distance des êtres dont l'apparence se promène dans un espace de deux dimensions.

Une tragédie de la rue. —

Les meilleurs médiums ne doivent rien à l'occultisme : ils se dérobent aux incantations, aux formules de magie blanche et noire. Une machine de métal, soumise à l'électricité, est bien plus habile à les créer : c'est ainsi qu'un disque de gramophone ou un film cinématographique peuvent nous restituer les aspects insaisissables de quelques formes disparues. Bruno Rahn a composé cette *Tragédie de la rue* un an avant que survint sa mort, et les deux mille mètres de ce drame nous en disent long sur la

sensibilité du régisseur : elle est d'une qualité profonde et s'exprime par le truchement d'images bouleversantes. Elles laissent loin derrière elles les plus nostalgiques fragments de *La Rue* et de *La Rue sans joie*. Cette fois nous nous trouvons en présence d'une œuvre parfaitement « pure », qui pourrait illustrer quelques-uns des refrains de Damia, d'Yvonne George, d'Andrée Turcy. La rue y est décrite dans une couleur d'époque, et sans âge à la fois, et les personnages du « milieu » dont elle est peuplée ne nous tendent aucun piège, ne recourent à aucun maquillage. Le paysage et les accessoires du décor où se meuvent les filles procèdent assurément du réalisme, mais ils en sont sauvés par cette poésie facile, à laquelle on ne résiste guère, qu'engendrent les reflets de minuit, l'odeur du crime, le désordre des lits défaits, les chansons de l'accordéon et du phonographe. Rien de tout cela ne manque à cette « *Dirnentragödie* », qui prend désormais place dans notre répertoire sentimental. Les interprètes qui l'animent y contribuent pour beaucoup. A côté de ces femmes pathétiques, Greta Garbo, dans *La Rue sans joie*, et Aud Egede Nissen, dans *La Rue*, voici deux autres figures dont la mémoire enregistre les traits déchirants : Asta Nielsen (Léa), sur qui tout a été dit et sur qui tout reste à dire après cette incarnation, que la fatalité même semble inspirer. Sa partenaire est Hilda Jennings, dont le rôle est celui d'une petite prostituée inquiétante, que l'assassinat rejette parmi les ombres dont elle fit ses compagnes fidèles. Oscar Homolka confère à la silhouette traditionnelle du souteneur un relief où il faut désespérer de voir un acteur atteindre encore. Quant à l'opérateur, Guido Seiber, il ne nous avait plus donné, depuis *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, des images aussi dépouillées et d'un éclairage aussi tragique.

A. V.

Un chapeau de paille d'Italie (René Clair). —

C'est le premier film comique français dans tous les sens du mot premier. (Je ne suis pas le premier à le dire, mais comme c'est vrai...) Il faut remarquer seulement qu'il est comique à côté et en dépit de Labiche. Tout l'esprit est dans la caricature d'une époque, 1895, et d'une cérémonie : un mariage dans la petite bourgeoisie. Cette satire a beau être alerte, étincelante par endroits (la cravate, le quadrille des lanciers), elle n'empêche pas toujours de se rendre compte que l'intrigue traîne comme un poids mort. Le public sent confusément qu'il n'est pas intéressé par où il s'attendait à l'être et rit avec le sentiment d'être dupé; sans compter qu'il est intoxiqué par dix ans de film comique américain et qu'il finit par ne plus comprendre les plaisanteries qui n'ont pas la prohibition pour objet.

René Clair a beaucoup de talent, mais il le livre dans un film comme un le ferait dans une conversation, par boutades, tout en suggestions, en amorces. Il faut comprendre à demi-mot et l'on sourit plutôt qu'on ne rit. Quel est le spectateur qui a remarqué que la colonne de publicité portait une affiche du cinéma Lumière ? Qui a compris que le récit de Fadinard est une parodie du cinéma d'avant-guerre ? Tout cela est charmant, mais passe inaperçu pour la majorité du public. Et même, il est dangereux de revoir le film : une allusion perd trop à être répétée.

Il n'en reste pas moins que René Clair peut créer de toutes pièces le film comique français, s'il consent à choisir ses sujets pour leur valeur

et non comme un prétexte à mascarade, s'il accepte de préciser, d'accuser un peu ses effets. Il y a une optique spéciale à l'écran comme au théâtre : sans tomber dans les procédés purement mécaniques et extérieurs d'Harold Lloyd ou de Buster Keaton, il convient de ne pas oublier que le spectateur est un être amorphe qu'il faut saisir brutalement si l'on espère de lui une réaction.

D.

La passion de Jeanne Ney (G. W. Pabst). —

Alors qu'en Allemagne le mot d'ordre est d'imiter le film américain dans tous ses travers (ce qui nous vaut une jolie série d'opérettes qui ne sont pas moins niaises pour être filmées), voici un film qui ne renie rien des défauts et des qualités auxquels nous ont habitués Lang, Wiene, Murnau et Lupu-Pick. Si certains passages rappellent von Stroheim, il semble qu'il y ait plutôt accord préexistant qu'influence. Nous retrouvons dans la dernière œuvre de Pabst, qui restait l'auteur de *la Rue sans joie*, le goût du meurtre, de la misère et de la veulerie qui nous manquait depuis bien longtemps. La technique seule s'est modernisée : cela nous vaut une très belle évocation de la Révolution russe et un mouvement un peu haletant qui subsiste jusqu'aux dernières images.

Le film n'est d'ailleurs pas sans défauts. Son scénario est à la fois arbitraire et littéraire, mais il se prête par moments à d'heureuses trouvailles dont la meilleure est la rencontre des amants à Paris. L'interprétation n'est qu'honorable. Mlle Edith Jehanne a dit elle-même qu'elle n'avait pas su se plier aux méthodes de travail allemandes. Tant pis pour elle. Brigitte Helm s'est tirée non sans mal d'un rôle invraisemblablement ingrat. Mais le reproche principal que l'on peut faire à Pabst, c'est de rechercher continuellement l'effet; toutes les images sont tendues; on aboutit à quelque chose de semblable à ce terrible style théâtral où tous les mots sont à l'emporte-pièce et qui lasse si vite. Il faut dire bien vite que nous ne préférons pas l'écœurante platitude de la production ordinaire.

D.

Écrans multiples. —

En 1927, M. Abel Gance a inventé le triple écran et l'a utilisé pour certains passages de *Napoléon*.

Mais l'une des attractions de l'Exposition Universelle de Paris (1900) était le « Cinéorama », dû à l'inventeur Raoul Grimoin-Sanson. Grâce à dix appareils synchronisés, disposés en étoile, et couvrant chacun un angle de 36°, tout l'horizon était d'abord cinématographié, ensuite projeté sur un écran circulaire de cent mètres de circonférence. Au centre, prenaient place les spectateurs, dans une nacelle et la partie inférieure d'un ballon sphérique servait de plafond, car ce film retraçait l'ascension d'un ballon qui, parti de Paris, devait atterrir ensuite à Bruxelles, Londres, Barcelone, Tunis.

L'INTERIEUR MODERNE
MAISON D'AMBIANCE
TEL. 149.87

EST LA SEULE MAISON CAPABLE DE VOUS MEUBLER AVEC GOUT



Strawinsky

par Picasso

Chronique des disques. —

Je partage l'enthousiasme de Strawinsky, de Satie, d'Honneger, pour la musique dite mécanique. Nous sommes loin de la mécanique ordinaire. Ici, le prodige se mêle à la réalité, l'industrialisme bénéficie du phénomène humain. La vie a rejoint la matière inerte et tout l'imprévu de l'esprit et du cœur, le voilà fixé dans son moment précis et émouvant. Prenez, par exemple, ce disque où non seulement la voix, mais le jeu de Chaliapine, le jeu intérieur de sa voix se trouvent reproduits dans cette *Mort de Boris* (Voix de son Maître); minute prodigieuse et durable! On peut rouvrir le *Rouge et le Noir* de Stendhal à certaines pages et ressentir à la lecture de telle phrase une impression toujours neuve et vivante, ainsi de l'audition de certaines œuvres que nous offre le phonographe.

Je me sens toujours à une autre place, quelque part dans l'espace musical, lorsque j'entends monter du disque tournant les notes, perlées, les traits de harpe, de l'*Iberia* de Debussy (Columbia) ou le dessin pittoresque de *Petrouchka* (Voix de son Maître) de Strawinsky. Je voudrais ne plus écrire que pour le phono, s'écriait celui-ci dans un mouvement d'enthousiasme; et Satie faisait le même rêve, lui dont la valse *Je te veux* (Columbia) fut le seul mais précieux testament phonographique. Ce n'est pas là une gageure, croyez-le; car la réduction de l'enregistrement corrige et rectifie certains traits musicaux, comme fait la photographie pour l'œuvre plastique.

L'électricité, cette fée, n'en est pas à son dernier miracle. L'étincelle électrique et l'étincelle vitale s'identifient; le courant électrique et le courant nerveux se rejoignent, l'esprit et la matière se reconnaissent.

On peut maintenant entendre chez soi les Symphonies de Beethoven, publiées par deux grandes compagnies (Columbia et Voix de son Maître). Un autre éditeur (Polydor) vient d'entreprendre cette œuvre colossale, et notamment sa partie la plus difficile, la *Neuvième*, dont l'enregistrement est remarquable à plusieurs points de vue, surtout pour la partie de l'orchestre. A Polydor aussi l'on doit d'autres excellentes réalisations : la *Sérénade*, pour petit orchestre, de Mozart, qui est une suite délicieuse de chansons fort bien détaillées par l'orchestre du State Opera de Berlin, l'ouverture de *Coriolan*, et cette œuvre, toujours fraîche, le ballet de *Rosamunde*, de Schubert, dont Columbia a donné l'ouverture, un disque d'une valeur non moins remarquable.

Nous avons parlé largement ailleurs d'un des enregistrements les plus réussis et les plus vastes que compte le répertoire phonographique : *Le Messie* de Haendel, au complet (Columbia). Cette édition est déjà célèbre et mérite qu'on y revienne chaque fois que l'on parle de musique classique. Chez Columbia aussi viennent de paraître trois disques à retenir consacrés aux œuvres de Bach. *Symfonia* est une sorte de dyptique, comprenant une page rythmée et fuguée d'une marche rapide et fraîche, et une autre, mélancolique, ou pour mieux dire idyllique, où le hautbois chante comme une voix dans les campagnes. Cette œuvre est exécutée par l'orchestre de Mengelberg. Il faut souhaiter que la Compagnie Columbia fasse appel le plus souvent possible à cet orchestre; c'est la plus sûre garantie de perfection.

Les deux autres disques sont consacrés à des fragments des chœurs de la *Passion selon Saint Jean*, exécutés au Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de M. Defauw. Deux bonnes réalisations, surtout les « chorals », tout à fait bien interprétés et fixés sur disques. Je recommanderai enfin chez le même éditeur, l'interprétation par Rogatchewsky de deux mélodies russes, l'une de Rimsky, *Nuit de Mai*, l'autre extraite du *Prince Igor*, de Borodine. Rogatchewsky possède une grande puissance d'expression servie par un organe chaleureux; rien de tout cela n'est perdu sur le disque.

Que dire du *Concerto en la mineur* de Schumann, que Cortot interprète à la perfection, avec son jeu délicat et nuancé? (Voix de son Maître.) Cette œuvre célèbre de l'école romantique a résisté au temps; sentimentale, mais sans excès, elle se déroule avec grâce et légèreté. Cortot, dont la Compagnie du Gramophone a enregistré les meilleures exécutions, a donné ici la pleine mesure de son très remarquable talent.

Quant au répertoire moderne, bornons-nous, aujourd'hui, à citer quelques éditions phonographiques de premier ordre : l'ouverture de *Rienzi*, de Wagner, par l'orchestre philharmonique de Philadelphie (Ed. Voix de son Maître); de Wagner aussi, l'ouverture du *Vaisseau Fantôme*, exécutée par l'orchestre de Hamilton Harty, de Londres (Ed. Columbia); l'excellente ouverture du *Carnaval*, de Dvorak, si colorée (Ed. Columbia); *Les Cloches*, de Debussy, joué par le bon violoncelliste W. H. Squire (idem).

Par la T. S. F., par le phono, le « Rien que la terre » de Morand se vérifie. Le phono nous donne une sorte de « ceinture du monde » musicale, où s'enroulent harmonieusement *Jotas* espagnoles (Voix de son Maître), *Fados* portugais (Columbia), cette floraison tropicale de *Tangos* (Odéon),

ce grouillement formidable de musiques syncopées d'où s'élèvent de véritables chefs-d'œuvre, les chœurs des *Revellers* (Voix de son Maître), les orchestres mêlés de chants jouant *Half a Moon, Flapperette, Blue Skies* (Columbia) ou accompagnant les chansons prodigieuses de Sophie Tucker, *Some of this Days* (Columbia) ou *Blue River* (Odéon).

Il conviendrait de dire un jour la surprise de ce « jeu du disque et du hasard », comédie ou tragédie perpétuelle, qu'un simple tour de manivelle et la pointe d'une aiguille posée sur le plateau d'ébonite suffisent à reproduire à volonté!

Franz Hellens.



M. R. Dufy

par F. v. d. B.

Est-ce que la mode change ? —

L'œil, l'œil clair, le terrible œil...

L'on dit assez volontiers que le couturier propose, mais que la cliente dispose. En vérité, ce serait l'élégante qui décide des évolutions de la mode. N'est-ce pas elle qui adopte ou rejette? Ainsi l'on a vu échouer, depuis quelques saisons, les tentatives des couturiers pour revenir à une robe d'après-midi *habillée*. Les élégantes du monde entier auraient-elles raison en s'obstinant à ne vouloir pour le jour : qu'une vareuse et une jupe à plis? La synthèse du style féminin contemporain tiendrait-elle là-dedans? Ce serait assez logique si l'on pense à l'allure générale que la femme a adoptée pour des raisons sociologiques, plus que pour des motifs frivoles. Mais les marchandes de frivolités ne se tiennent pas pour battues. Si elles ont l'air de céder et de vouloir inventer une fois pour toutes de jolies variantes sur cette éternelle vareuse et cette éternelle jupe, désormais classiques, elles spéculent franchement sur le charme et à cette fin comptent sur la complicité de l'œil.

L'œil, l'œil ébloui, le pauvre œil...

Cela commence par un pan à gauche plus long, bien plus long que la

jupe. Il avait l'air d'une ceinture, ce pan. Un peu plus tard en s'incrustant il faisait partie de la jupe. Pour rétablir l'équilibre, la jupe, trop courte, s'est allongée. Oh, si peu! Et puis par derrière seulement! Mais comme cela ne s'harmonisait pas du tout avec une taille basse, on a remonté celle-ci, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'elle se trouvait à peu près à sa place. L'œil a suivi ces imperceptibles métamorphoses dans la construction de la robe, amusé, puis fasciné, finalement habitué. C'est à peine qu'il a voulu reconnaître que la ligne avait changé, depuis le début de l'automne jusqu'à la fin de l'hiver. Pourtant nous voilà, au seuil de l'été, devant une silhouette à peu près entièrement nouvelle, dans laquelle intervient en premier lieu le jeu asymétrique des volants et la superposition des panneaux.

Jusqu'à quel point l'allure classique, vareuse et jupe à plis, s'en trouvera-t-elle transformée? Sans doute, beaucoup plus que la femme l'aurait voulu. Mais les couturiers en spéculant sur la complicité de l'œil n'ont pas manqué de psychologie. La malice et la fantaisie, ces riches ressources du métier aidant, ils ont créé une mode d'été, qui fait semblant que tout est resté classique. Et même là, où plus rien dans la silhouette féminine, évoluant sur les plages, ne ressemblera à celle de l'autre an, la robe d'été aura l'air d'être perfidement pareille. N.

Cocktails et mixtures. —

La littérature contemporaine est pénétrée d'alcools romantiques. Des bars aventureux de Pierre Mac Orlan au « Bar du lendemain » de G. Ribement-Dessaignes, des cocktails du Captain Cap aux « Petits et grands verres », en n'oubliant pas ceux de « Maya », que de recettes dosées de poésie! Les nôtres, pour être indispensables aux poètes et visionnaires, n'en seront pas moins purement scientifiques et à peu près inédites.

Permettez donc que nous vous offrons ce :

Nord-Cocktail

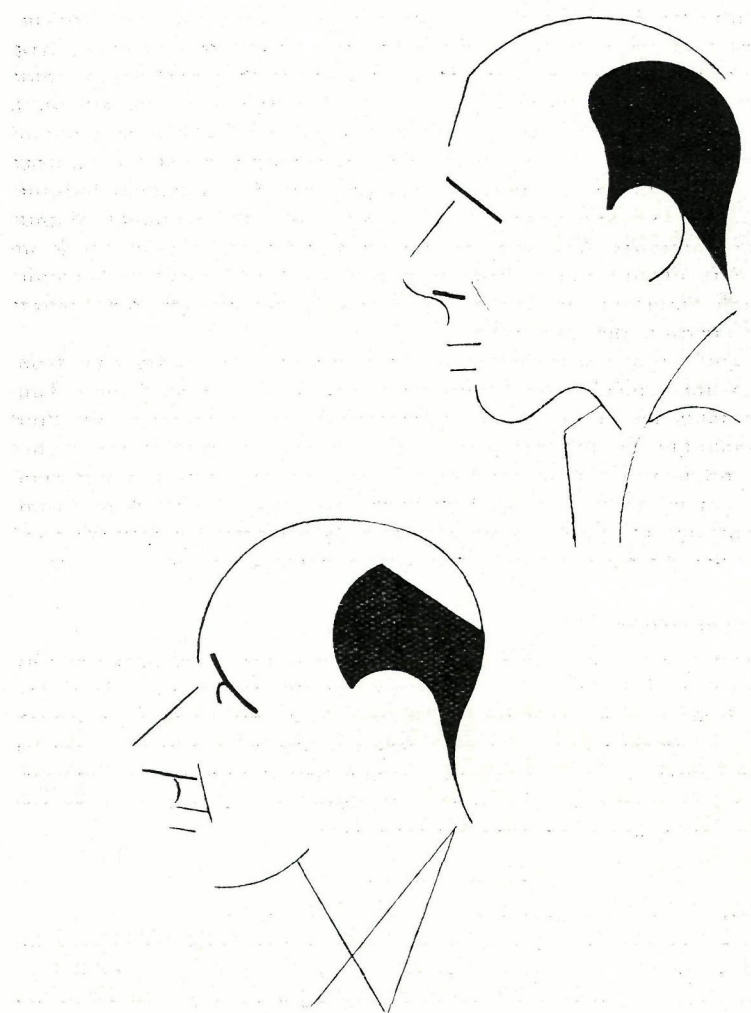
Il consiste en un dosage du « Martini » classique.

Mais, quel dosage! Il s'agit de demander, à vos amis d'Amsterdam, quelques flacons de « Groene Pommeranzen », non pas le « Pommeranzenbitter », au goût pénétrant d'écorces d'oranges de Wynand Fockink, mais le « Pommeranzen-vert » que des vieux distillateurs hollandais vendent dans de petits flacons-tubes, ou de vieilles bouteilles miniatures. Dosez le fond du shaker de 12 gouttes par verre de ce liquide, sur lequel vous tassez 1/3 de Gin et 2/3 de Noilly. Vous pourrez ainsi découvrir un « Martini » transformé, mûr et parfumé. A noter encore que les vieux buveurs de Schiedam parfument le fond de leur verre de ce même « Pommeranzen-vert » avant d'y verser leur « oude genever », ce qui rend le genièvre à la fois plus volatile, plus sec et moins dur.

Et ce Side-car Cocktail

D'un goût très fin qui nous vient en « dernière heure » d'un atelier de peintre parisien qui a parcouru toutes les gammes des « side-car » en vogue. Avec lui nous sommes d'accord à conclure que le coup de fouet frais et vif de celui-ci dépasse l'effet des autres : 1/3 citron pressé, 1/3 Triple sec, 1/3 Gin. Frapper intensivement.

Dave



M. Washer

vu par Ex

La Argentina. —

Même si l'on est d'abord assourdi par les castagnettes, il faut reconnaître ensuite que Mme Argentina en joue avec une intelligence exceptionnelle. On n'en peut plus douter quand, contrainte par les hurlements de ses admirateurs, elle recommence cette charmante *Lagarterana*, mais, fatiguée sans doute, réduit le cliquetis à l'essentiel. A la faveur de cette absence, le rôle des castagnettes se précise : c'est l'intermédiaire qui relie la musique à la mimique et qui, loin d'accentuer uniformément la cadence, joue autour de chaque geste le rôle de l'épithète auprès du mot, tantôt soulignant, tantôt atténuant ou corrigeant.

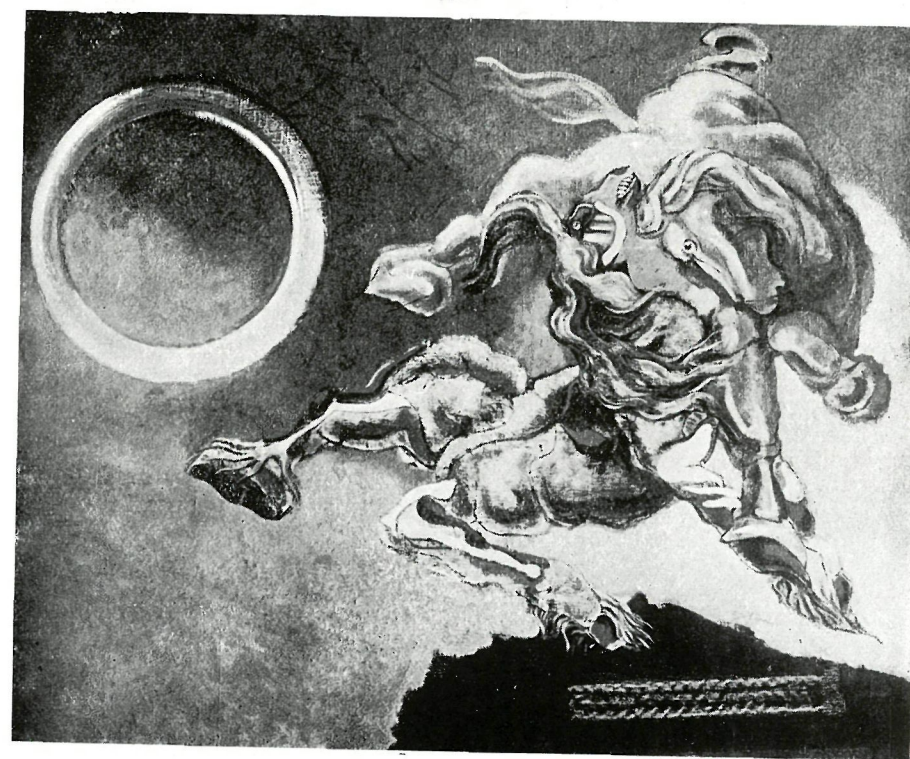
Celui qui n'est pas allé en Espagne — c'est mon cas — aurait tort s'il

Chevaux



Photo. J. Hersleves.

Grand-Prix des Flandres à Waereghem

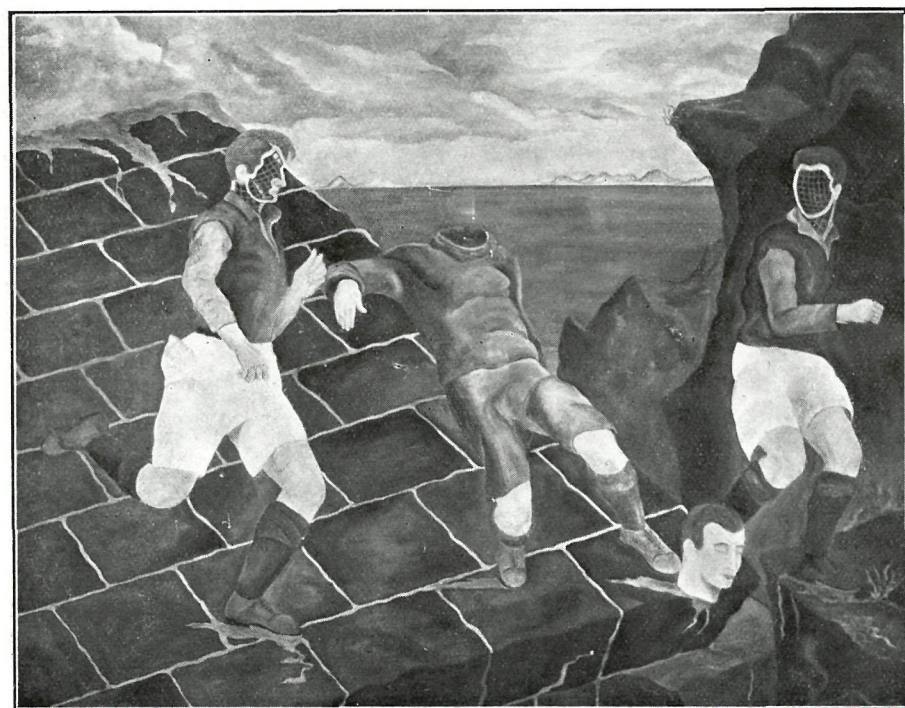


« La Mariée du Vent » par Max Ernst

Football

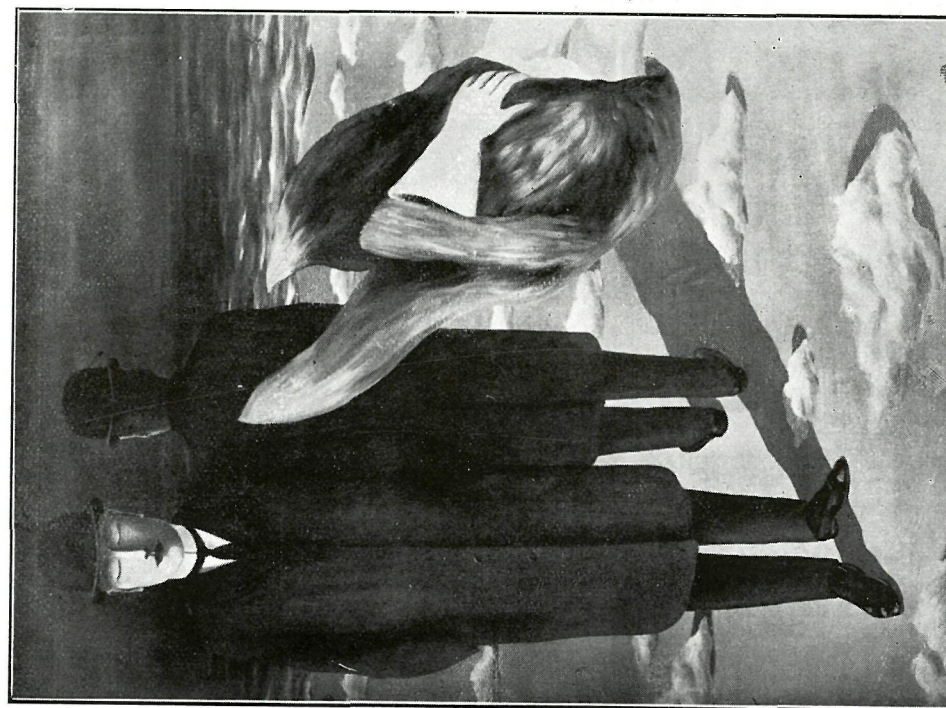


Un moment de France-Belgique

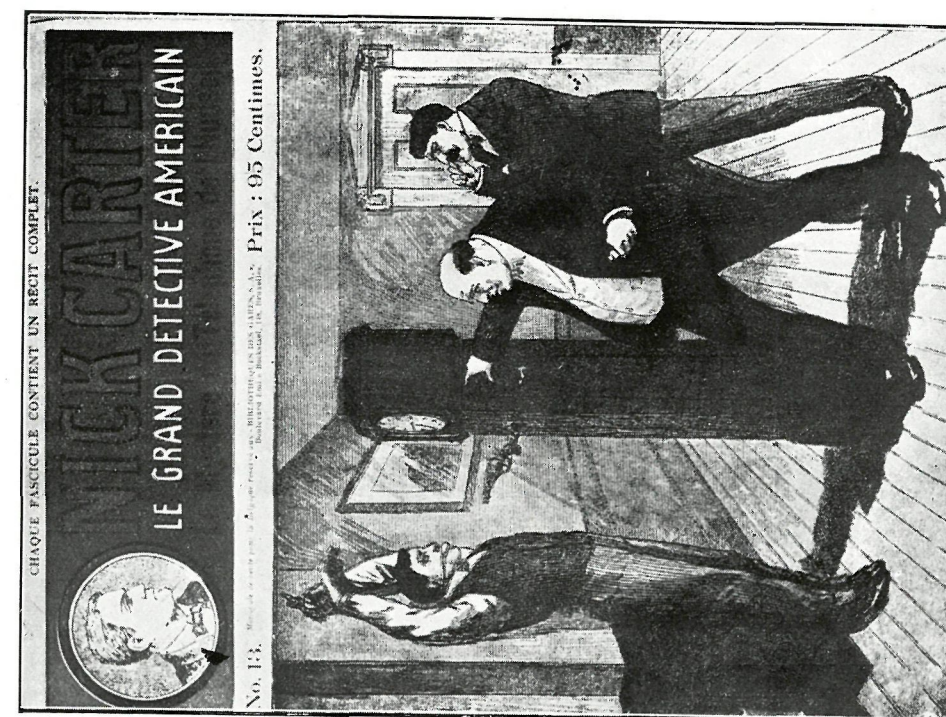


« Comme eux » par Marc-Eemans

Mystères

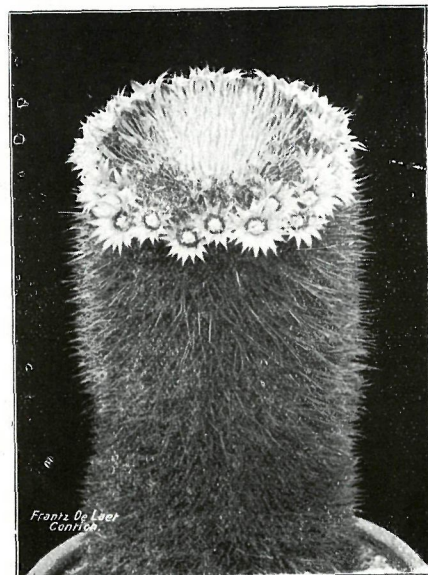
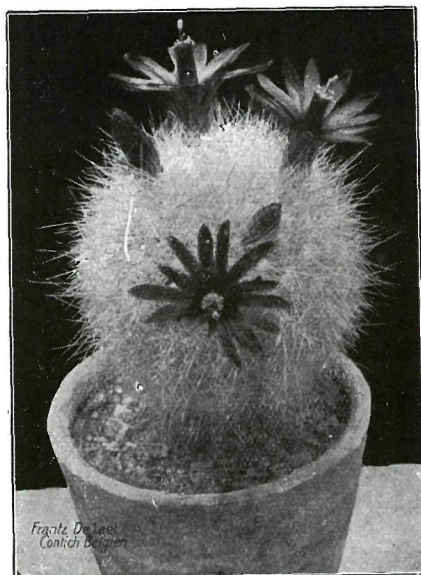


« Le Sens de la Nuit » par René Magritte



— Nick Carter, vous mourrez à midi et, d'ici là, je l'espère, la soif vous fera souffrir mille morts.

Florales



Deux cactus de la collection Frantz De Laet (Contich)



« Flore Occidentale » par Paul Klee

parlait du caractère de ces danses : il est bien obligé de les croire espagnoles, tout à fait espagnoles; mais qu'en sait-il ? et qu'importe ? Elles sont plaisantes; elles mêlent curieusement une savante recherche d'effets artistiques à une inspiration populaire; elles nous suggèrent un paysage, des êtres, des passions, parfaitement conformes aux imageries romantiques et pourtant doués d'une vie puissante, d'une originalité indiscutable. Elles réalisent plastiquement le miracle de la musique qui les provoque, de cette complainte qui s'enfièvre chez Albeniz, Granados, de Falla. Aussi, quand on aura ajouté que Mme Argentina est belle, que ses robes sont parfaites et parfois vraiment intéressantes... D.

Nyota-Inyoka. —

Dans le récital que cette danseuse hindoue vient de donner, je crois voir deux parties distinctes : les « évocations » de l'Inde Brahmanique ou de l'Egypte antique et des danses plus modernes. Celles-ci ont un caractère folklorique souvent plaisant et le nom de l'une d'elles ne déçoit pas l'attente qu'il provoque : *bergère adressant un message à Krishna par l'entremise d'un oiseau indocile*. Mais je serais tenté de préférer les premières, parce qu'elles nous apportent quelque chose de très différent de ce qu'on a coutume de voir. En effet, la danse se comprend à l'ordinaire comme la stylisation d'un mouvement intérieur qui est provoqué le plus souvent par la musique. Ici, il en est tout autrement. Les évolutions de Nyota-Inyoka sont commandées par des mobiles extérieurs, soit qu'elles se conforment à des rites sacramentels, soit qu'elles en reproduisent certaines traductions plastiques. Il en résulte une curieuse dépersonnalisation des



M. Artigas par F. v. d. B.

attitudes : l'on n'aperçoit plus l'angle d'un bras, l'inclinaison d'un corps, le tournoiement d'une jambe, mais des signes de chair qui sont les symboles mystérieux d'on ne sait quelle prière, quelle philosophie. Jusqu'au sourire, qui devient un hiéroglyphe abstrait. On aura fait

Le Fixateur **HUBBY'S**, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à Fr. 12,50 le flacon. — Deleu, 19, rue des Tanneurs, à Anvers. Tél. : 310,80.



sentir à quel point le mérite chorégraphique de Nyota-Inyoka est grand quand on aura dit qu'elle réussit à nous rendre sensibles et agréables ces incarnations métaphysiques. D.

Vicente Escudero chez nous. —

— Bonjour, Messieurs, l'on m'avait dit : allez voir ceux de *Variétés*, ce sont des modernes!... Et je me suis, comme d'habitude, terriblement méfié. J'ai eu peur!... Mais ça suffit. Je vois maintenant. Ça suffit, ne me demandez rien sur la danse et ne me dites rien. Entre nous, ce n'est plus nécessaire. Car je vois!... Je vois les tableaux des surréalistes, mes amis, et ces autres toiles, aussi révolutionnaires que ma danse. Je suis donc des vôtres, sans paroles, ni interview. La photo que je vous apportais est trop petite, je vous en apporterai une plus grande. Venez-vous me voir danser ce soir? Soyez six à m'aimer et me comprendre, parmi ces centaines qui m'acclament!...



M. Frans Thys

vu par Ex

La perfection de Gustave de Smet. —

Une exposition au sommet d'une vie de peintre, d'une vie de peinture. La perfection par un style mobile, où se figurent les aspects parcourus par du rythme et du sang. Et l'invention, pour la première fois depuis Ensor, d'un génial coloris nouveau. La perfection d'un coloris nouveau Gustave de Smet, entre autre, se manifeste comme le plus puissant coloriste de la peinture actuelle. Le problème de la couleur ne se posait pour tant plus. Mais ce peintre le résoud envers et contre tout.

Le rêveur, l'homme et le peintre. —

Un peintre comme Gustave de Smet, qui a atteint une perfection picturale à peu près unique, et totalement neuve autant par le style que par le coloris, puise à des sources émotives en apparence des plus quotidiennes et baroques. Ses rêves n'ont jamais quelque rapport avec sa peinture, mais sont d'un fantasque absolument hallucinant. S'il cherchait à les exprimer picturalement, il nous révélerait une plastique singulièrement compliquée et épouvantable, qui serait aux antipodes de cette pureté absolue qui caractérise sa peinture. Si l'on y ajoute que ce peintre pratique par ailleurs des plaisirs uniquement limités à une existence bucolique et ne lit que des romans feuilletons, il paraît une fois de plus nécessaire de ne rien expliquer de la vie des artistes, autrement que par l'absurde.

Joh M.

Le fantasque Paul Klee. —

Entre la fantaisie et l'invention, entre l'innocence et l'hallucination, très près sous la terre, très loin dans l'espace, quelque part du haut de l'invisible, Paul Klee parle :

« Je ne suis point concevable d'ici-bas, car j'habite aussi près des morts que de ceux qui vont naître; un peu plus près du cœur de la création qu'on ne l'est ordinairement, et pourtant pas encore assez près. »

Strawinsky aux Concerts Populaires. —

Pétrouchka s'impose, à chaque audition, à un public de plus en plus vaste. Les anciens adversaires de Strawinsky n'osent plus discuter. L'auteur de *Noces* jouit de la même immunité que Picasso; tout ce qu'ils font suscite l'admiration sans réserve. C'est ainsi que le public applaudit aussi chaleureusement un air de *Mavra* que la *Symphonie pour instruments à vent* qui, pourtant, ne peut lui être que lettre morte. Car le public... Mais il y eût deux ou trois siffleurs !

G. D. B.

ROSE : fleurs naturelles



52-52a, rue de joncker, (place stéphanie)

bruxelles

téléphone 268.34



Frits van den Berghe par Constant Permeke

Kandinsky à Bruxelles. —

Kandinsky, le grand peintre russe, professeur au Bauhaus de Dessau, que les « plasticiens » considèrent comme leur maître et qui, quoi qu'il en soit, est leur génial devancier, a exposé, il y a quelques semaines, à la Galerie « l'Epoque ». Cette exposition a obtenu un très grand succès auprès des artistes et des amateurs.

Le peintre, averti de ce succès, s'enquit candidement auprès du directeur de « l'Epoque » de l'intérêt qu'avait suscité son œuvre auprès de l'Administration officielle et du Musée belge !

La question n'est guère étonnante de la part d'un artiste dont des œuvres figurent dans de nombreux musées d'Allemagne, dans ceux de Moscou, de Leningrad, de New-York, d'Amsterdam, de Stockholm, etc.... Mais il ne connaît pas l'incurie ahurissante qui règne dans le monde des personnages officiels chargés de veiller à ce que nos musées soient « à la page ».

Ne devient-il pas urgent, en effet, que nos musées royaux représentent dans leurs collections l'œuvre de maîtres comme Cézanne, Henri Rousseau, van Gogh, Seurat, Picasso, Franz Marc, Georges Braque, Giorgio de Chirico, Marc Chagall, Kandinsky, Paul Klee... ?

F.-L.

La peinture belge « tourne ». —

L'Art Contemporain, d'Anvers, a organisé une tournée de jeune peinture belge à travers l'Allemagne. Le Musée de Grenoble inaugurera en mai ou juin sa salle de peinture belge. *L'Association pour la Propagande Artistique Belge à l'étranger*, a organisé à Paris, en la salle du Jeu de Paume, une exposition où figurent Ensor, Laermans, Jacob Smits, Rik Wouters, George Minne, Gustave de Smet, Frits van den Berghe, Floris

Jaspers, Edgar Tytgat, Permeke, Ramah, Oscar Jaspers, Joseph Cantré, etc... Et c'est en novembre ou décembre prochain que Paris verra, à la salle Barbazanges, l'importante *exposition des expressionnistes* : Gustave de Smet, Fritz van den Berghe, Floris Jaspers, Edgar Tjtgat, Oscar Jaspers et Joseph Cantré.

L'Art belge à Paris. —

L'exposition de peinture et de sculpture belge qui a lieu en la salle du Jeu de Paume, à Paris, remporte le plus éclatant succès. Ceux qui ont collaboré à l'élaboration de cette exposition et qui ont insisté à ce qu'elle soit de tendance franchement contemporaine, ne se sont pas trompés en montrant au monde artistique parisien ce qu'il désirait enfin voir !

Dès l'ouverture de ce salon, parût dans *L'Intransigeant*, sous la signature de E. Tériade, un article qui justifie clairement cet effort. Nous y lisons, entre autre, pareilles mises-au-point :

« C'est un événement. Nous connaissons depuis longtemps les efforts infructueux de quelques pionniers de Bruxelles et d'Anvers pour organiser cette manifestation qu'ils voulaient sélectionnée et complète. Ils voulaient montrer à Paris, qui est restée plus ou moins dans l'ignorance de leurs recherches, qu'un art était né en Belgique, parallèle à celui d'ici, et qui, pour avoir eu le courage de trouver des ressources en sa tradition et en ses profondes qualités raciales, avaient acquis le droit à la vie, à une vie dépassant les étroites frontières locales... »

» L'art belge, situé à la limite de l'expression allemande et du sens plastique français, nourri par des ressources profondes de peinture, a su tracer une route à lui et former des personnalités d'une valeur internationale. En dehors de Paris, nous ne connaissons pas beaucoup de pays qui en firent autant. »

Un journaliste belge en pense autrement. —

A propos de cette même exposition d'Art Belge à Paris, M. A. de Gobart, rédacteur à ce même journal *L'Intransigeant*, et à la fois informateur du journal bruxellois *Le Soir*, termine son compte-rendu, dans ce quotidien belge, par cette remarque :

« Volontairement, cette exposition est tendancieuse. On n'avait pas suffisamment d'espace. On a pris un porte-drapeau, Ensor, quelques sauvages et des gens représentatifs de l'art belge. Mais peut-être sera-t-il permis de dire que, qui n'est pas critique et vient là en simple visiteur, reste un peu surpris.

» Nous avons véritablement dans l'art plus agréable à montrer. »

Il convient de remarquer qu'au journal *L'Intransigeant*, M. A. de Gobart est attaché aux rubriques *d'information politique*.

« L'état actuel de la peinture », d'après Georges Braque. —

A E. Tériade, qui a interviewé Georges Braque pour *L'Intransigeant*, le peintre a confié entre autre :

— Il est très possible qu'aujourd'hui nous traversions un moment confus où les éléments littéraires se mêlent à une certaine peinture. Ce

que je cherche depuis toujours en peinture, c'est la poésie, cette poésie qui vient de la peinture et qui n'est en somme que rapprochement entre deux faits plastiques. Elle est aussi dans l'émotion contenue. Je me rappelle avoir écrit autrefois : J'aime la règle qui corrige l'émotion. Juan Gris me l'a reproché. « Il fallait dire justement le contraire », me disait-il. J'aime l'émotion qui corrige la règle. »

Et l'interviewer a conclu :

— Il y a dans cette phrase à renversement les caractéristiques les plus précises de ces deux peintres : Juan Gris qui, rempli de la règle, aspirait à l'émotion, Braque, qui voulait contenir son émotion naturelle par la règle et l'esprit.



Edgard Tytgat par Gustave de Smet

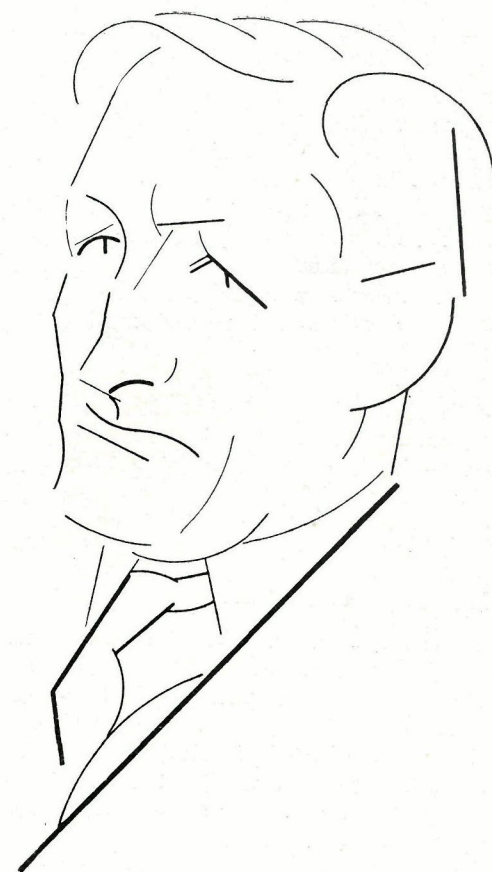
Le goût d'Apollinaire pour le baroque. —

A propos du goût pour les objets baroques et populaires, tant pratiqué depuis que le Louis-Philippe monte, le Baron nous a raconté que Guillaume Apollinaire en était arrivé à collectionner les objets les plus hétéroclites du genre. Son amour se portait principalement sur les porte-plumes, porte-crayons et coupe-papiers incrustés de vues stéréoscopiques de pèlerinages, sites et monuments. Il en possédait une collection des plus curieuses, qui lui venait de tous les pays du monde. Des porte-crayons contenant des vues de New-York, Chicago, San-Francisco, lui avaient été offerts par

*La belle Américaine
qui rend les hommes fous...*

Un de ses fameux livres érotiques (qui, à l'heure actuelle, sont devenus totalement introuvables) fut, du reste, écrit avec un porte-plume en os, incrusté d'une vue de Notre-Dame de la Garde, de Marseille. Le superstitieux poète avait une certaine confiance dans ce porte-plume. Il n'en fut pas moins « assassiné » beaucoup trop tôt.

Joh M.



M. Louis Piérard

vu par Ex

Ibsen et l'attitude littéraire du suicide. —

Le centenaire d'Ibsen aurait pu n'être qu'un hommage des amateurs de ce théâtre tendancieux, poseur de problèmes sans issues, auxquels pourtant Strindberg, Synge et Shaw ont su répondre autrement que par des suggestions littéraires. Mais qui eut supposé que la neurasthénie, que cultivent si poétiquement des jeunes générations d'aujourd'hui, allait se joindre, par delà les années symbolistes, à cette attitude littéraire du suicide qui fut celle des héros ibseniens? La mort, la mort et les hantises et les simulacres de l'ennui sans autres fins, restent cette fois encore, encloses dans des effets scéniques ou poétiques. Mais tandis que les désespérés d'Ibsen se rataient au profit d'une vie de fonctionnaire, certains neurasthéniques d'aujourd'hui, plus efficacement, déjà cherchent le salut dans un genre de bourgeoisisme, révolutionnaire ou non, mais ne portant pas moins en lui toutes les garanties des ordres sociaux à venir.

Joh M.

Ode à propos de Londres. —

Tel est le titre d'un charmant recueil de poèmes de Roger de Leval, où nous trouvons cette image nocturne de Londres :

*Et j'ai suivi Piccadilly
où je n'ai pas cueilli de lys.
Aux devantures toujours éclairées
des marchands d'automobiles,
je regardais, lévriers endormis,
le sommeil des Rolls-Royce et des Austro-Daimler.
Les taxis sur le macadam
glissaient lentement et presque sans bruit.
Les policemen n'arrivaient plus à régulariser
le trafic,
et rares,
les coups de sifflet des portiers d'hôtel ou de club
appelaient l'attention des conducteurs endormis.
Les arbres de Hyde Park abritaient Peter Pan,
A la vitrine de Harrod's
Des mannequins faisaient des gestes immobiles.*

Jeunes gens voulez-vous réussir !? —

Ne manquez pas de lire dans la main de l'aventure, quand elle vous est tendue par des écrivains comme : Pierre Mac Orlan dans « Rue St-Vincent » (le couteau entre des dents qui sourient), Joseph Conrad : « Le Frère-de-la-Côte » (du drame dosé), Frank Harris : « La vie et les confessions d'Oscar Wilde » (la tragédie d'une vie), Pierre Gaxotte : « La Révolution Française » (ou de gauche à droite et de droite à gauche), Prof. Dr. Sigmund Freud : « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (les réflexes de la peinture surréaliste).

Ce que toute jeune femme doit lire. —

Colette : « La naissance du jour », pour ne plus avoir peur de vieillir et pour prendre du cœur au ventre.

Pierre Benoît : « Axelle », afin de pouvoir, avec art, simuler quelque peine parce que votre mari ne fut pas à la grande guerre.

Bernard Shaw et la « Madone ». —

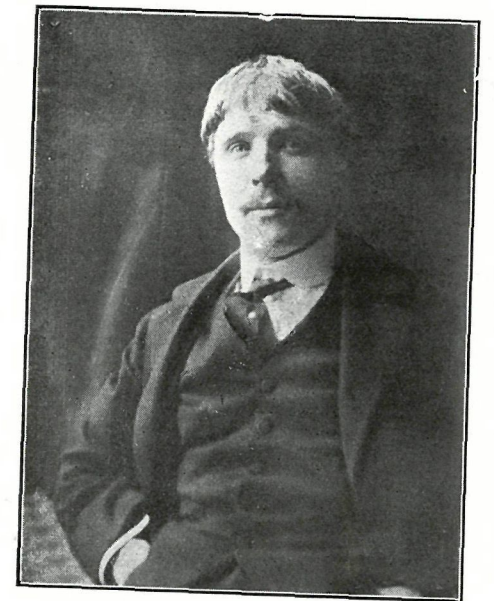
Lors de la dernière exposition à Londres du peintre Léon de Smet, celui-ci reçut de son vieil ami Shaw, le petit mot-express suivant :

« Avez-vous vendu la « petite Madone »?... N'importe quelle femme riche, ayant un goût raffiné et possédant un boudoir suffisamment chic, aurait dû sauter dessus... »

Et comme la « petite Madone » (une toile où l'artiste a peint l'image d'une vierge flamande en ex-voto de cire) n'avait pas encore rencontré cette femme riche, le terrible auteur de *Sainte-Jeanne* sauta dessus lui-même.



James Ensor et Georges Eckhoud
sur la digue d'Ostende en 1924



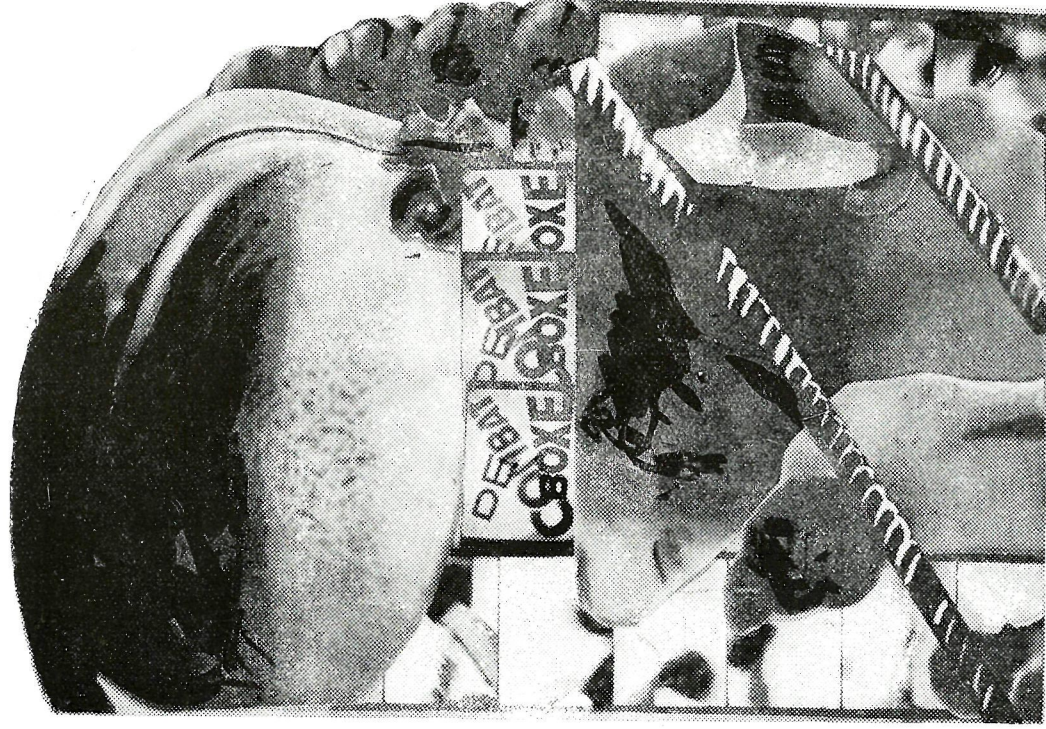
Le peintre Rik Wouters en 1914



L'écrivain Paul Fierens



Saint-Job 1897 : le groupe « d'Anthée » :
Charles-Louis Philippe, Georges Rency,
Henri Vandeputte et André Ruyters.



Extrait du film « Combat de boxe » de Charles de Keukeleire

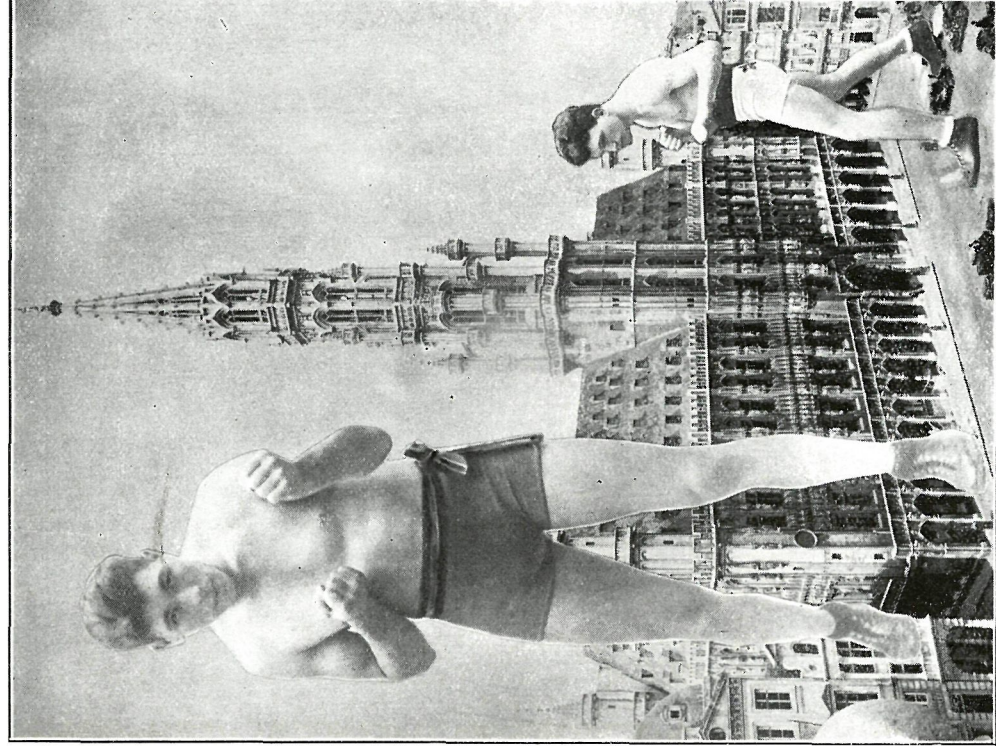


Photo Variétés
Les champions belges Pierre Charles et Harry Scillie

T e n t a t i o n s

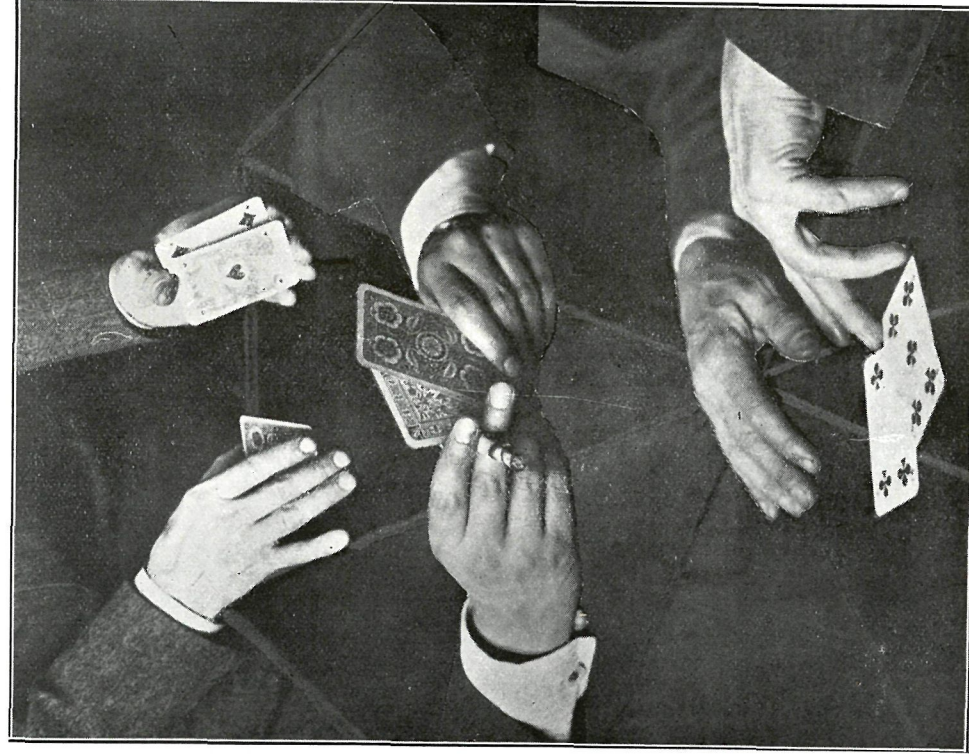


Photo Variétés
Faites vos jeux...

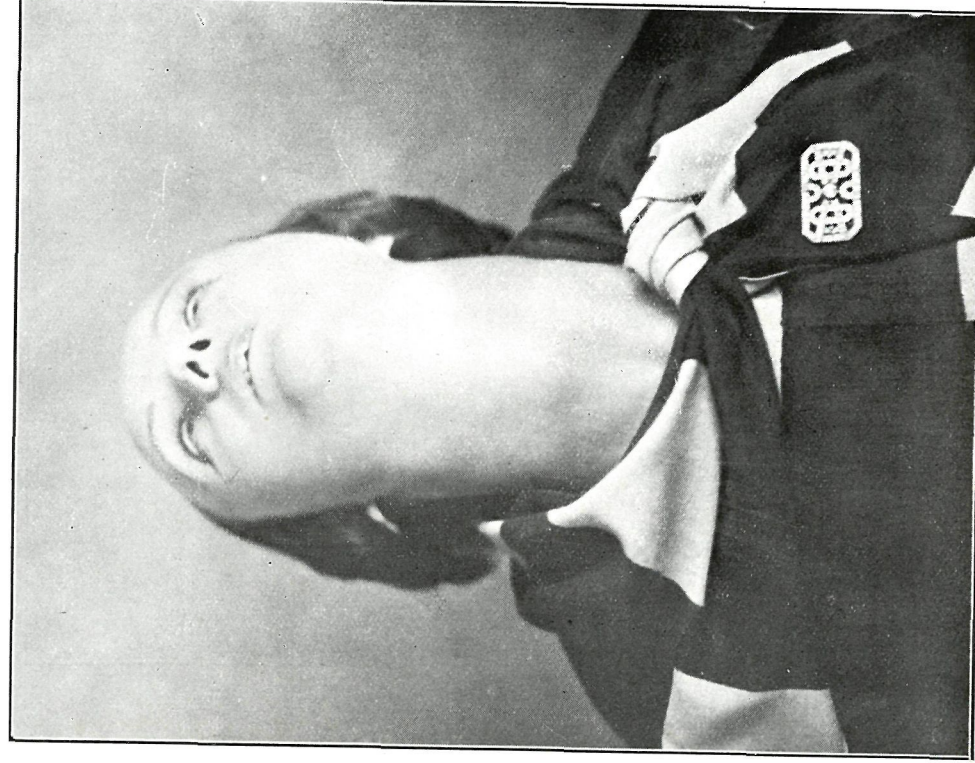
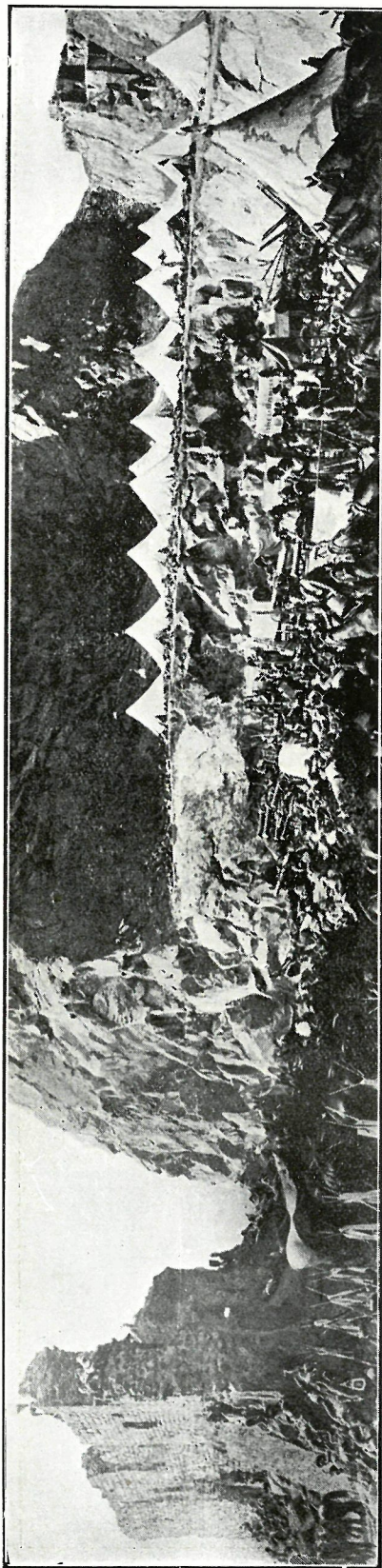
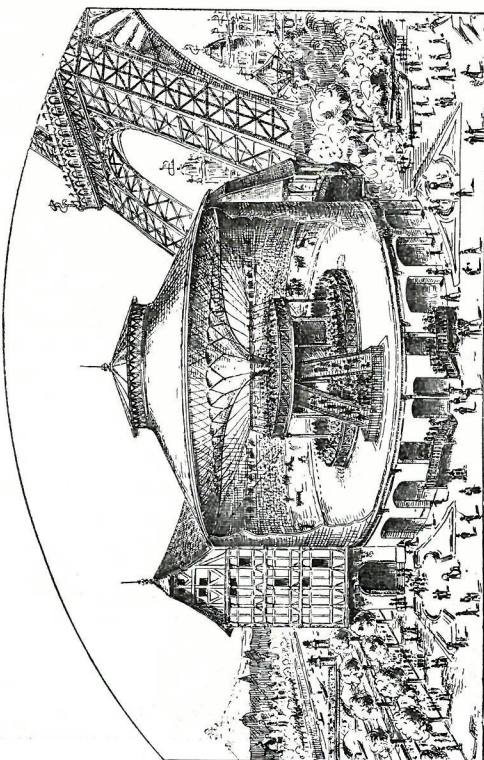


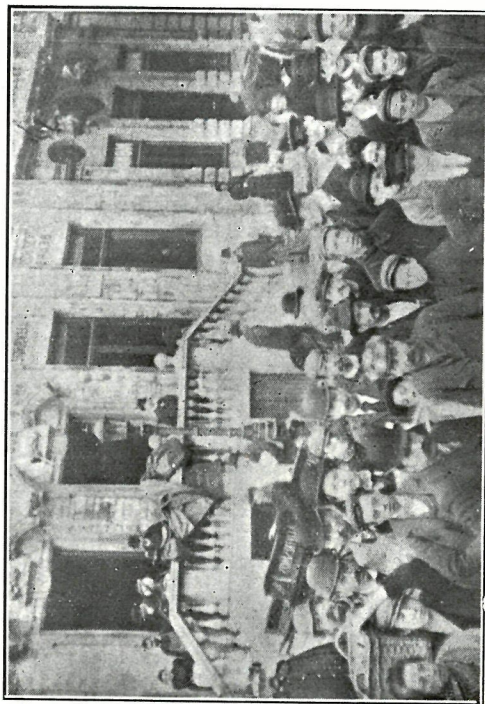
Photo Robert De Smet
Un bijou sur une écharpe...



1927 - Triple écran d'Abel Gance : Napoléon



1897 : Cinéorama de Grimoire Sanson



Un 10^{me} de panorama pris à Bruxelles en 1897



M. Henry Le Bœuf

vu par Ex

Musiciens jeunes et jeunes musiciens. —

La nomenclature des compositeurs, chanteurs, instrumentistes et chefs d'orchestre qui ont été présentés en liberté aux concerts « Pro Arte » depuis qu'ils existent est fort brillante! La publication de cette liste dans le programme s'imposait (sic)! Les managers de ces concerts ne refusent aucun luxe à leur clientèle si reconnaissante. C'est ainsi qu'ils profitèrent du passage à Bruxelles du grand chef d'orchestre Ernest Ansermet pour lui faire diriger une « Fête Russe » de M. Basilewsky et quelques pièces de M. Jean Binet, deux œuvres dont la médiocrité se passe de tout commentaire. Les « Trois poèmes de Th. de Banville », mis en musique par M. Georges Anric sont de bien misérables choses, dénuées de tout ce qui jadis faisait la personnalité de leur auteur et d'une sentimentalité plus répugnante que les œuvres de Reynaldo Hahn. Manque de vigueur et de musicalité, déchéance...! M. Joseph Jongen continue à développer des trouvailles franckistes dans « Deux sérénades pour quatuor à cordes ». Nous félicitons « Pro Arte » pour de telles révélations...

Deux œuvres sont à retenir. Le « Quatuor à cordes », de Vittorio Rieti atteste, outre des qualités de mouvement et d'intensité, d'un sentiment

musical assez pur. Mais en fin de programme des « poèmes » de Mlle Clarisse Juranville vinrent briser la quiétude béate de l'auditoire :

*C'est moi qui te regarde
Mais toi qui me regardes.
Ce soir ton frère te parlera...
Tu répondras de ton ouvrage
Et rien de plus*

Le public était dominé, fasciné dès les premières mesures par la puissance de Mlle Clarisse Juranville. M. A. Souris a bien fait de sauver ces pages de l'oubli auquel leur étrange auteur semblait les avoir vouées.

G. D. B.

Fait-divers. —

Au correspondant de la *Chicago Tribune*, à Bruxelles, Alexandre Zoubkoff, le mari de la princesse Victoria, sœur du Kaiser, a confessé :

— Je reçois tous les jours des lettres de la princesse et moi-même je lui écris et je lui téléphone constamment. Je lui ai raconté tout mon passé et je lui parle toujours de mes actes quotidiens. Elle n'est pas jalouse et elle comprend que je puisse tomber quelquefois amoureux d'une femme plus jeune qu'elle et elle ne m'en veut pas. Elle est pour moi une camarade parfaite, son âme est aussi jeune que celle d'une femme de 18 ans. Et puis, elle a été si malheureuse avec son premier mari, le prince de Schaumburg-Lippe, qu'elle dut épouser sur l'ordre de Bismarck!

Je pars bientôt pour le Congo, et ma femme viendra sûrement me dire « au revoir » avant mon départ de Bruxelles. Elle ne peut pas me suivre à cause de sa santé, mais dès que je serai reposé de tout ce bruit qu'on a fait autour de nous — dans trois mois tout au plus — je reviendrai en Europe et alors nous irons ensemble vivre en Amérique. Je compte y gagner ma vie. On m'a déjà offert de faire du cinéma, et puis je sais jouer de la balalaïka et chanter des mélodies russes. Aux Etats-Unis nous pourrions vivre tranquilles et heureux!

La voiture du maître. —

L'Intransigeant a raconté cette savoureuse anecdote :

Une petite fille disait récemment au petit garçon de Picasso, en considérant la limousine de ce dernier :

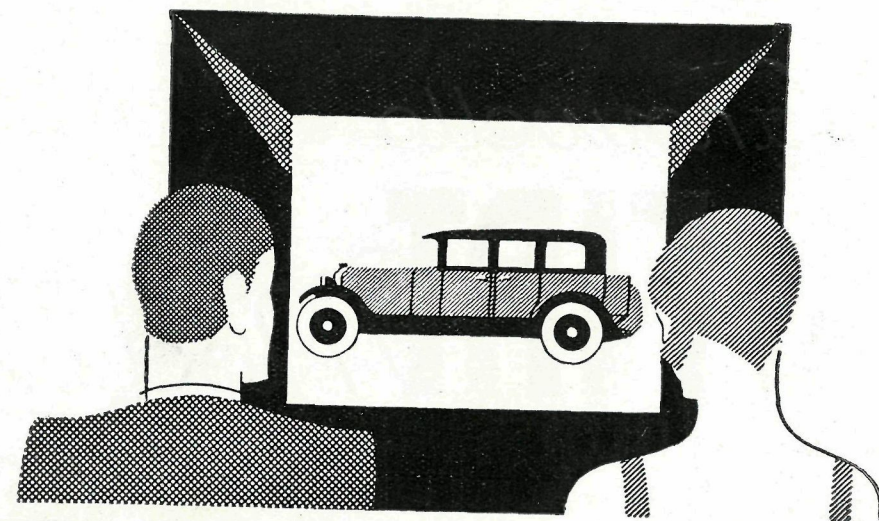
— Il est gentil ton taxi.

— C'est pas un taxi, reprend le jeune Picasso, c'est une voiture de maître.

Les vilains mots. —

Du critique Jean Stas ce vilain mot (et pas vrai, du reste!) sur le Palais des Beaux-Arts, qu'on vient d'inaugurer à Bruxelles, par des expositions simultanées, rappelant le souvenir des plus beaux salons triennaux belges d'il y a vingt-cinq ans et où le pire cottoie le médiocre :

— L'on peut inscrire, sans fausse honte, au fronton de ce *pas-laid* : « *Le Grand Bas-Art...* »



jugez par vous-même

Essayez la 12 cv. Minerva six cylindres sans-soupapes. Laissez-lui plaider sa cause elle-même : nous n'aurons pas à insister. Vous l'achèterez

Une voiture de démonstration est à votre service.

Convoquez-nous. Cela ne vous engage à rien.

minerva

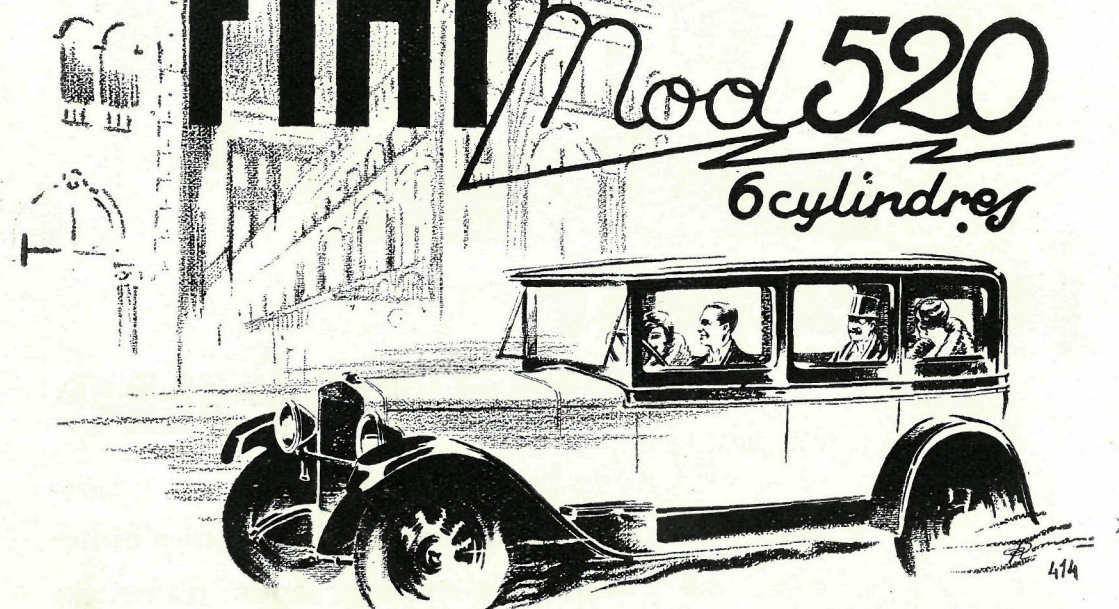
minerva motors s. a. - anvers

La nouvelle

FIAT

Mod 520

6 cylindres



520 -- 12 CV. 6 CYLINDRES

Châssis	fr. 40.000
Torpédo	46.000
Conduite intérieure 5 places.	53.000

509 -- 8 CV. 4 CYLINDRES

Spider luxe	fr. 26.900
Torpédo luxe, 4 portières.	28.900
Conduite intérieure	30.900
Cabriolet.	29.800

Cette voiture est livrée avec 5 pneus et tous les accessoires

AUTO-LOCOMOTION

35, rue de l'Amazone, BRUXELLES --- Tél. 448.20-448.29-449.87-478.61

L'AMPHITRYON RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

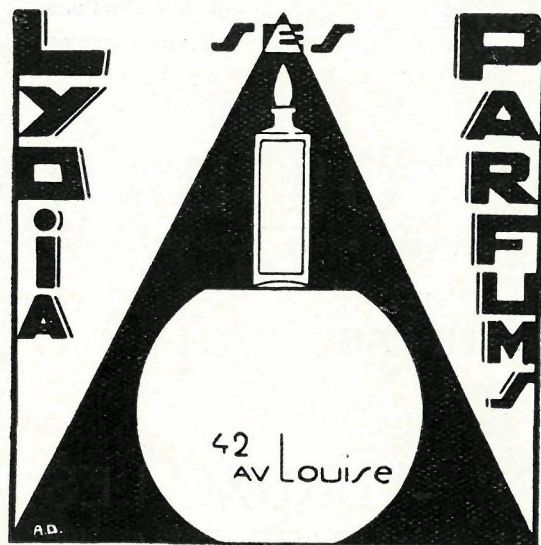
Tél : 182.25-182.26 et 226.37

CIGARETTES DE GRAND LUXE L.-R. THÉVENET

180, RUE ROYALE.
BRUXELLES



*Tous les tabacs
Tous les dosages
au gré du fumeur.*



ses
flacons
anciens



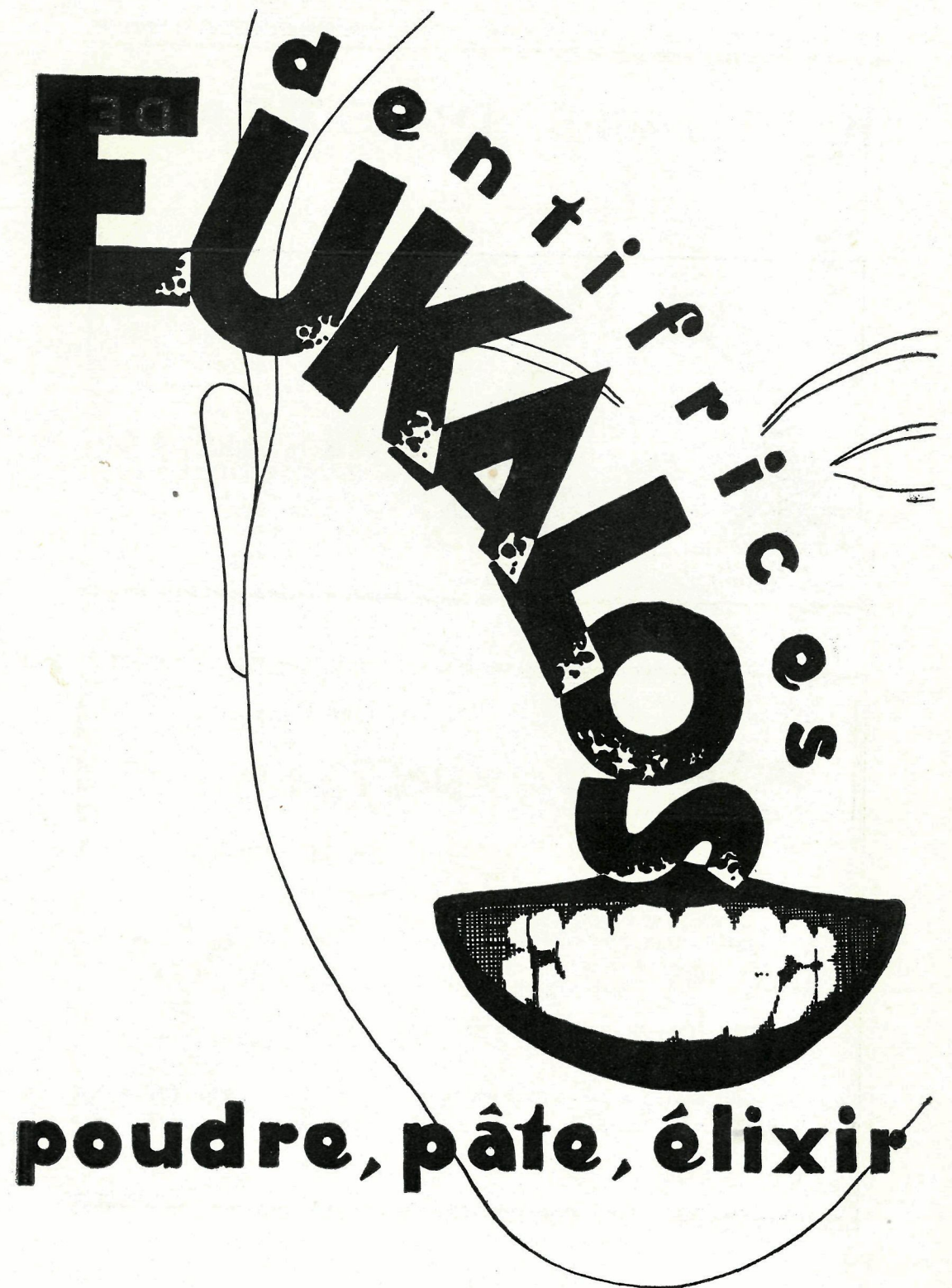
Les Disques
"polydor."

le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES



Y. Obazinski

KURSAAL D'OSTENDE



ouverture le 26 mai

coïncidant avec l'arrivée de

COSTES ET LE BRIX

Du nouveau à Ostende :

On y ira, par

AVIONS SABENA

Service quotidien à partir du 24 avril,
de Londres et de Cologne.

On y viendra en 4 heures de Paris, par

TRAIN PULLMAN

à partir du 1^{er} juillet.

On y logera au

ROYAL PALACE

Hôtel entièrement réagencé et qui
sera géré par

La Société Ostende-Balnéaire



PIPPERMINT
Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHÉ**

*Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements*

MAISON FONDÉE EN 1796 • GET FRÈRES • REVEL (H^e Garonne)

GET frères
à REVEL (H. - G.)
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions



SOINS DE BEAUTE

Les **PRODUITS GANESH** inventés par
Madame **ADAIR** et vivement recommandés
par le corps médical, sont appliqués de façon
rationnelle et scientifique par les soins de

Madame ELEANOR ADAIR

2^e porte Louise — Bruxelles

Premier étage Téléphone 220.91

LONDRES PARIS NEW-YORK



Le sac **IMPERMITE** assure à
vos vêtements une protec-
tion absolue contre les mites.
Le sac **IMPERMITE** peut con-
tenir plusieurs vêtements
disposés sur leur porte-man-
teau, et être suspendus,
comme un porte-manteau
ordinaire, dans n'importe
quelle armoire.

I M P E R M I T E
Fr. : 7,50 chez tous les droguistes

Seul Concessionnaire des

**TISSUS
RODIER**

POUR L'AMEUBLEMENT

**Manufacture
de Tissus d'Ameublement**

Lucien BOUIX - Direction : CART

Reproduction et Restauration de
Tapisseries anciennes et modernes,
Gobelins, Bruxelles, Aubusson,
Canevas, etc.
Médaille d'or Exposition des Arts
Décoratifs, Paris 1926.

Fabriques :
à Malines, 12, Mélane
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France

Maison de vente et atelier :
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles
Téléphone : 241,85

FRANÇOIS

COIFFEUR POUR DAMES

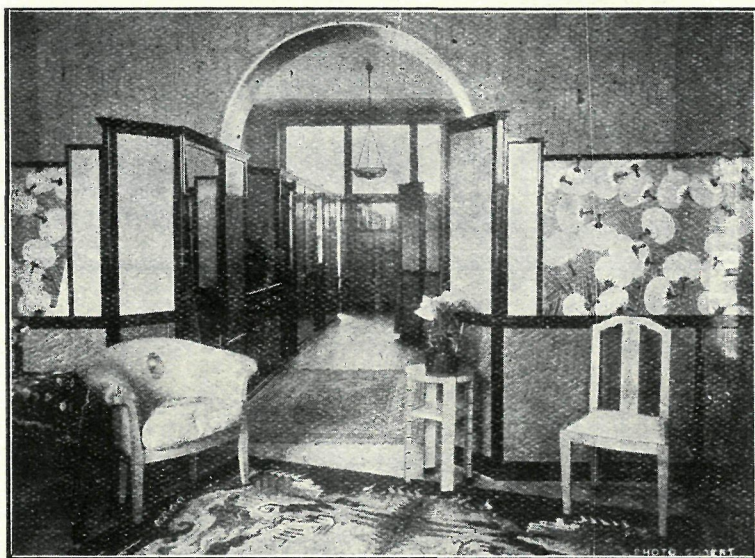
4, BOULEVARD DU RÉGENT

BRUXELLES

TÉL. 238,72

MIDDELKERKE 4-6, RUE VAN HINSBERG

TÉLÉPHONE 107



**SES COIFFURES — SES PARFUMS
SES POSTICHES**

**SPÉCIALISTE DES COIFFURES PERMANENTES
RÉALISÉES PAR DES APPAREILS DU TOUT
DERNIER PERFECTIONNEMENT**

SELECTION

CHRONIQUE DE LA VIE ARTISTIQUE

Directeur :

André de Ridder

Secrétaire de rédaction :

Georges Marlier

SELECTION publie chaque année **10 CAHIERS** comportant, à côté de chroniques d'actualité, une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps; chaque cahier comporte 64 à 80 pages, dont au moins 32 reproductions.

RAOUL DUFY (paru)

GUSTAVE DE SMET (à paraître)

(En préparation :)

EDGARD TYTGAT
HEINRICH CAMPENDONK
OSSIP ZADKINE
FLORIS JESPERS
JEAN LURÇAT
G. VAN DE WOESTYNE
MARC CHAGALL
F. VAN DEN BERGHE
LOUIS MARCOUSSIS
ETC.

CONSTANT PERMEKE
MAX ERNST
OSCAR JESPERS
ANDRE LHOTE
AUGUSTE MAMBOUR
JOAN MIRO
CRETEN-GEORGES
FERNAND LEGER
RENE MAGRITTE
ETC.

Abonnement (10 cahiers) :	Belgique	60 francs
Prix du cahier :	Etranger	15 belgas
	Etranger	2 belgas
	Belgique	7.50 francs

EDITIONS SELECTION

126, Avenue Charles De Preter

ANVERS



TROIS REVUES d'avant-garde dirigées par Dr Alexandre Koch



SALON DE THÉ — TAPISSERIE ET FERRE-CUITE CHINOISES (Innen-Dekoration)

“Deutsche Kunst und Dekoration”

Revue mensuelle richement illustrée concernant la peinture, les arts plastiques, l'architecture, l'intérieur, les jardins, les ouvrages de dames, etc. — 31^e année. — Recueils bi-annuels contenant environ 3 à 400 reproductions et plusieurs hors-texte en une et plusieurs couleurs. — Reliés : Mark 20. — Numéros séparés : M. 2.50. — Par trimestre : M. 6.

“Innen-Dekoration”

L'art de l'intérieur et de la maison par l'image et par le texte. Revue mensuelle abondamment illustrée. — 39^e année. — La plus ancienne et la plus dirigeante des revues s'occupant de l'art de l'intérieur. — Recueils annuels, contenant environ 500 reproductions et beaucoup de hors-texte en une et plusieurs couleurs. — M. 36. — Numéros séparés : M. 2.50. — Par trimestre : M. 6.

“Stickereien und Spitzen”

Les feuilles concernant les arts de la femme. Huit fascicules annuels richement illustrés. — 28^e année. — Recueils annuels contenant environ 200 reproductions et suppléments artistiques M. 20. — Numéros séparés : M. 2. — Par trimestre : M. 3.

Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons gratuitement des catalogues détaillés et illustrés.

Verlagsanstalt Alexander Koch. — G. M. B. H. Darmstadt W. 126

LES ÉDITIONS **REDER** 7, PLACE SAINT-SULPICE - PARIS.VII

LES GRANDES COLLECTIONS ILLUSTRÉES D'HISTOIRE
DE L'ART

MAITRES DE L'ART MODERNE

Avec 40 planches hors texte en héliogravure. Chaque volume broché, 16 fr. 50; relié, 20 francs.

VOLUMES PARUS :

RENOIR, par F. Fosca.
GAUGUIN, par R. Rey.
CEZANNE, par T. L. Klingsor.
CLAUDE MONET, par C. Maclair.
PISSARRO, par A. Tabarant.
MANET, par J.-E. Blanche.
BERTHE MORISOT, par A. Fourreau.
CONSTABLE, par André Fontainas.
MERYON, par Loys Delteil.
WILLIAM BLAKE, par Philippe Soupault.
TOULOUSE LAUTREC, par P. de Lapparent.

COROT, par M. Lafargue.
BARYE, par Ch. Saunier.
VAN GOGH, par P. Colin.
RODIN, par L. Bénéd. te.
FANTIN-LATOURE, par Gustave Kahn.
GERICAULT, par Raymond Régamey.
GAVARNI, par André Warnod.
RAFFAELLI, par Georges Lecomte.
CARPEAUX, par Ed. Sarradin.
DAUMIER, par Arsène Alexandre.
MILLET, par Paul Gsell.

Les Volumes MILLET et DAUMIER et Tous les Volumes à paraître comportent 60 planches en héliogravure.

MAITRES DE L'ART ANCIEN

Avec 60 planches hors texte en héliogravure. Chaque volume broché, 16 fr. 50; relié, 20 francs.

VOLUMES PARUS :

GIOTTO

Par MARCEL BRION.

LES SCULPTEURS DE REIMS

Par L. LEFRANÇOIS-PILLION.

ALBERT DURER

Par G. JEDLICKA.

A paraître :

LES BREUGHEL, par François Cruey.
PRUD'HON, par Raymond Régamey.
LES CLOUET, par A. Fourreau.
NICOLAS FROMENT, par A. et L. Chamson.
PIERO DELLA FRANCESCA, par Fosca.
LES FEMMES PEINTRES DU XVIII^e
SIECLE, par Ch. Oulmont.

GOYA, par Henri Hertz.
LEONARD DE VINCI, par Tristan Klingsor.
RIBERA, par Georges Pillement.
PISANELLO, par R. Martinie.
POUSSIN, par Gilles de la Tourette.
LE GRECO, par Jean Cassou.
Etc., etc.

L'ART FRANÇAIS DEPUIS VINGT ANS

Avec 24 planches hors texte, broché, 15 francs; relié, 20 francs.

OUVRAGES PARUS :

LE MOBILIER, par E. Sedeyn.
LE TRAVAIL DU METAL, par H. Clouzot.
LA PEINTURE, par T.-L. Klingsor.
L'ARCHITECTURE, par H.-M. Magne.
LA DECORATION THEATRALE, par L. Moussinac.

LES DECORATEURS DU LIVRE, par Ch. Saunier.
LA MODE, par R. Bizet.
LES TISSUS, LA TAPISSERIE, LES TAPIS, par Luc-Benoist.

La Sculpture, par H. Martinie.

amsab

Instituut voor
Sociale Geschiedenis



ensembles - tableaux

30, rue saucy - verviers

xxx

LOUIS MANTEAU

62 Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275,46

**TABLEAUX DE MAITRES
ANCIENS & MODERNES**

PRIMITIFS -- ECOLES HOLLAN-
DAISE ET FLAMANDE -- L'ÉCOLE
BELGE MODERNE -- LA JEUNE PEINTURE

ACHAT DE COLLECTIONS

E. GOBERT
PHOTOGRAPHE

Spécialiste
en reproduction
de tableaux, ob-
jets d'art, anti-
quités et tous
travaux industriels

253, Chauss. de Wavre, Ixelles
Studio ouv. en semaine de 9 à 7 h.
le Dimanche, de 10 à 14 heures.

LE CADRE
S. A.

29 rue des Deux-Eglises
Téléphone 353.07

Succursale :
2 Place Sainte-Gudule
BRUXELLES

xxx

GALERIE
« Le Centaure »

62, Avenue Louise, Bruxelles - Téléphone 288,36

Tableaux modernes

Expositions

Vente

Achat

Huitième année



AVIS : pour être documenté sur le mouvement moderne en peinture, pour connaître les meilleurs artistes d'aujourd'hui il faut :

- 1° *LIRE " Le Centaure " chronique artistique paraissant chaque mois, d'octobre à juillet (10 numéros par saison — Abonnement 25 francs)*
- 2° *VISITER régulièrement les expositions du " Centaure " (accessibles de 10 à 12 1/2 et de 15 1/2 à 18 h., le dimanche jusqu'à 13 heures.)*

galerie " l'époque "
43, chaussée de char-
leroi, bruxelles. - 1^{er} é-
tage. téléphone 272.31

tableaux et sculptures expres-
sionnistes et surréalistes
a r t f o l k l o r i q u e

œuvres de hans arp - heinrich campendonk -
joseph cantré - marc chagall - giorgio de chi-
rico - marc eemans - max ernst - gustave de
smet - paul klee - rené magritte - auguste mam-
bour - joan miro - floris jespers - oscar jespers -
frits van den berghe - ossip zadkine, etc...



norine

robes
fourrures à choses
67 la mode
ave.
nue
louise
bruxelles
tél. 116.63